

Un graveur bourguignon, André Collot, et son ami Jacques Perret ont armé leur petit bateau à voile, un sloup à tape-cul, dans l'intention plus ou moins ferme d'aller à Santander. L'important, pour eux, est de vivre en mer et d'y jouer le rôle de plaisance qui leur est confié, en ces termes, par l'administration maritime.

Dans l'exploit qu'il nous raconte, Jacques Perret se donne pour capitaine. Il n'en reste pas moins caporal, épinglé dans sa coque d'agrément.

Deux hommes livrés aux épreuves de la solitude en mer et de la promiscuité du bord font aisément un drame pour peu que le séjour se prolonge. Il n'y aura pas de drame à bord du sloup. Le capitaine et son matelot paraissent immunisés sur ce point. L'aventure psychologique ne sera pas orageuse. Les deux amis se supporteront jusqu'au bout. C'est le côté un peu surprenant du récit.

Il n'y a pas lieu de considérer cet ouvrage comme le manuel du parfait yaquemane et l'auteur décline toute responsabilité dans le cas où surviendrait un accident à qui prendrait pour modèle l'équipage du Matam.

Mieux vaut présenter Rôle de Plaisance comme un petit traité de navigation puérile et honnête, un mémoire sur l'art et la manière de conduire la plaisance à ses fins par les moyens du bord.

Jacques Perret est né en 1901 à Trappes. Il a été journaliste avant de devenir romancier et auteur de nouvelles. Prisonnier en 1940, il s'évade en 1942 et rejoint un maquis. Il a obtenu le prix Interallié en 1951 pour *Bande à part*.

But géographique du voyage. Les Zalibis zipangules. Avertissement au lecteur. La leçon du paletot. Ketch et quèche. Yacht et yac. Salut d la plaisance. Aspect et nom du bateau. Idem pour le matelot.

Nous avons annoncé, Collot et moi, notre intention d'aller, par voie de mer, de Honfleur à Santander. Non, rien de particulier ne nous appelait à Santander, mais il n'est pas toujours besoin d'y être appelé pour aller quelque part et il n'est jamais convenable de se mouvoir sans but déclaré. Que les gens s'y intéressent ou non, il faut dire où on va. C'est une précaution, un bon usage, une courtoisie pour ceux qui restent. Même au temps que les caravelles fonçaient dans le brouillard, les capitaines disaient d'une voix ferme à leurs épouses :

- Je pars pour le Zipangu.

De nos jours, Zipangu donnerait plutôt l'impression d'un objectif peu sérieux, à peine recommandable, mais c'était l'âge béni où les mots valaient de l'or et où les copains se taillaient en virées amphibies et mirobolantes sous l'honorable pavillon du Monomotapa.

C'est donc un préjugé très ancien qui, à l'appareillage, commande aux gens bien élevés de faire savoir qu'ils savent où ils vont, quitte à réserver la volonté divine, à changer de route passée la dernière bouée ou tourné le premier cap, et Dieu sait justement que l'imprévu, bon ou mauvais, se planque volontiers derrière les caps. Vous pouvez, entre autres, y tomber sous le vent d'un vieux lougre arraisonneur qui, sans façons, vous demandera une pipe de rhum en échange de quoi il vous révélera la position vraie du Zipangu auquel vous tourniez le dos. Tel qui partit harnaché pour les Zipangus Pétrés les découvrit au bistrot, tourné le coin, et tel qui descendit pour acheter, en savate, un paquet de tabac n'en trouva de bon à fumer qu'au fin fond des criques zipangoles. N'en jugez pas à la légère, car on dispute encore pour flétrir ou canoniser celui-là qui partit pour la Chine et découvrit l'Amérique.

Partis de Honfleur pour Santander sur un sloup à tape-cul, nous découvrîmes un certain nombre de choses plus ou moins précieuses pour la connaissance du globe et l'économie des nations, mais sans valeur vénale et dont nous fîmes, jusqu'ici, Collot et moi, entre nous, le commerce exclusif. Proclamer Santander but de notre voyage c'était offrir une traduction facile de Zipangu. Nous tenions en effet à ménager l'amour-propre du public et la susceptibilité des capitaines de port plus ou moins oublieux des géographies des hautes époques. Évidemment, nous aurions pu dire : on va faire un tour. Quand Vasco de Gama et le capitaine Cook parlaient ainsi, on savait de quel tour il retournait, mais nous, sincèrement, ne caressions nul projet de circumnavigation. L'idée de tourner, même en grand, nous paraît mesquine et malgré notre admiration sincère pour les harmonies sidérales, une méfiance instinctive du rond nous habite.

Vous me direz qu'il y a eu des cas d'appareillage sans but avoué ni secret, appareillages à toutes fins utiles, appareillages démonstratifs ou d'intimidation. On a vu en effet des flottes appareiller à grand tapage et faire malicieusement mystère de buts qu'elles n'avaient pas; mais cela est encore un but, car on peut appareiller pour le Bosphore comme pour le bluff. Il n'est pas impossible, entre parenthèses, que nous ayons eu, Collot et moi, l'intention d'épater deux ou trois copains en claironnant notre appareillage pour Santander. Tant de fois nous étions partis au hasard comme des marsouins secs impatients de la mer que nous éprouvions un orgueil nouveau à publier une destination plausible et réfléchie qui, dès lors, nous rangeait parmi les gens sérieux qui savent ce qu'ils veulent et où ils vont. Le plus invétéré des cafouilleurs sait bien que la logique est satisfaite quand le but précède l'appareillage. Thésée, créature plus ou moins logique, ne voulait pas moins d'une toison d'or pour justifier son armement; Aristote vint ensuite pour établir les lois de tout appareillage formel et matériel et, tout récemment, un écrivain maritime anglais confirmait la nécessité préalable du but, allant jusqu'à écrire que « ce but devait être parfaitement clair dans l'esprit du yachtman ». Les truismes cartésiens ne m'ont jamais beaucoup impressionné mais, traduits de l'anglais, ils reprennent des couleurs et poussent Collot à la contradiction :

- Le but sera parfaitement clair, dit-il, quand vous aurez le nez dessus. Or, but atteint n'est plus but. Donc, en suivant votre conseil d'Anglais, ou bien vous restez au port, honnêtement, ou bien vous arrivez n'importe où et vous dites, malhonnêtement : j'ai atteint mon but.

Voilà un premier exemple du sophisme collotin. Mon matelot, en effet, se méfie beaucoup de la raison et s'en protège volontiers par le raisonnement.

- Ainsi, dis-je, Santander ne serait pas, dans votre esprit, un but parfaitement clair?

- Oh! fit-il avec un rire intérieur, Santander, c'est une autre histoire.

Voilà un premier exemple de l'échappatoire collotinienne. Ce disant, toutefois, Collot s'échappe toujours de bonne foi car, un peu anarchiste, il a tendance à ne voir en tout et partout que des cas particuliers. A chacun son histoire, son sac et sa paire de manches. Et quand il dit d'une personne ou d'une chose ou même d'un phénomène ouvertement soumis à des lois archi-connées : « ça! c'est une autre histoire », il a l'air d'évoquer un tel monde de bizarreries, d'exceptions, de ressorts étranges, d'excuses secrètes et de perspectives insoupçonnées qu'il vaut mieux comprendre tout de suite sans demander d'explications. C'est dans ces conditions que fut dressée, durcie et polie l'image de Santander.

Si nous n'avions, à Santander, d'autre rendez-vous qu'avec nous-mêmes cela suffisait pour le prendre en considération et lui accorder tous les soins requis par l'établissement d'une route véritablement nautique. Nous ne sommes pas des farceurs. Des calculs furent faits, tout au moins entrepris. Et si le voyage a traîné hors de route ce ne fut pas le fait d'un équipage versatile ou maladroit. Il n'est pas inutile de rappeler une fois de plus que la mer et les vents contrarient parfois nos desseins les mieux établis au point que la vieillesse peut nous surprendre avant l'accomplissement d'une virée à première vue honnête et modeste. Surtout quand le voilier est un voilier intégral. Surtout quand il s'agit, pour commencer, de sortir de la Manche, de démancher comme nous disons.

J'espère que cette introduction aura mis en garde les amateurs d'histoires menées tambour battant, ceux qui pressent toujours le narrateur de passer au fait. N'étant jamais très sûr de mon fait et pour éviter le faux départ j'ai voulu donner tout de suite un aperçu des lenteurs et détours de style qui me viendront tout naturellement à la plume quand j'évoquerai ces longs jours de mer où les idées tantôt bouchonnent sur la houle et tantôt dérivent ou tirent des bords sans lésiner sur la distance ni gagner sur le vent. J'aurais pu d'entrée, retenir le lecteur par un artifice de narration, mais je ne suis pas de ceux qui bonimentent la promenade en mer comme une récréation épique ou une partie de rigolade pour y embarquer n'importe quel drille, cul-de-plomb ou tête farcie et le voir vomir à la sortie du port ou simplement bâiller en demandant l'heure qu'il est. Partant avec nous de Honfleur pour Santander, vous savez où vous allez, c'est un fait certain, mais ne comptez pas trop y arriver bientôt, ni même à coup sûr. Vous allez peut-être vous ennuyer. Il est encore temps de retourner à terre. Si vous n'êtes pas un tout petit peu connaisseur ou simplement curieux de bateau, vous n'égalerez pas trois cents pages de vie à bord sans passion, ni drame, ni naufrage, ni pêche sportive, ni mutinerie, ni contrebande, ni la moindre pépée dans le bastingage, ni même de ces conflits de caractère exaspérés par la solitude austère et le calme plat. Je vous préviens que les deux hommes s'entendront assez bien jusqu'au bout.

Certains vont murmurer avec un accent de reproche que partir pour Santander en sloup ce n'est pas le moment, qu'il ne faut pas confondre l'heure des rats et celle des héros, car si l'heure est grave, elle ne sonne pas encore l'appel aux émigrations patriotiques. Ne vous inquiétez pas : la patrie est à bord et, à tout hasard, nous avons serré dans un tube de bambou notre commission de forceur de blocus, et dans un tube d'aspirine un quitus général et anticipé délivré par le tribunal de l'Histoire. Maintenant si vous recherchez de préférence les ouvrages traitant plus ou moins de l'angoisse du siècle et du destin de l'humanité conjointement au facteur sexuel et aux problèmes sociaux, n'hésitez pas à nous laisser tomber avec des mots sévères pour flétrir les impudents qui vont ostensiblement se promener en bateau quand le monde se déchire et que l'Occident craque. Le matelot va parer le youyou et vous remettre à la cale.

- Vous n'avez même pas de youyou.

C'est vrai. Nous sommes ici à quai, dans le vieux bassin de Honfleur, et nous n'avons pas besoin de youyou. C'était une façon de parler. Le bateau est d'ailleurs trop petit pour s'embarasser d'un youyou, mais assez grand pour faire une arche et y embarquer, si Dieu veut, la fortune de l'Occident avec une bouteille de rhum.

Notre bateau appartient au genre sloup à tape-cul vulgairement appelé yawl, et yawl s'écrivant yole ne cherchez pas à me faire plaisir en prononçant yavle. Comme il fallait s'y attendre, voici venue la question du langage. En matière nautique ce n'est pas rien et je vais profiter de cet incident pour prendre position. Je ne serai pas bref.

Les Français comme moi qui sont vraiment dans le mouvement de l'histoire ne laissent pas les mots venus de l'étranger s'invétérer dans la xénophonie ; ils vont les attendre au débarcadère pour les dédouaner, les faire marcher au pas et chanter juste. Ils se prévalent de redingote pour affirmer biftec, sandwich et feribote. Le préjugé de l'authentique est une invention de la cuistologie aux gages de l'immobilisme. Prenez un mot charmant comme paletot qui vient du XIV^e siècle et des Pays-Bas où paltrock signifiait une robe de palais. Les attardés qui en sont encore à basket-ball et rewrighting n'auraient pas lâché paltrock, ils auraient enfilé le paltrock, tel que, pour le transmettre à leurs héritiers, sans retouche ; aucune raison après tout pour ne pas maintenir pieusement la chose avec le mot. Les zéloteurs du vocable exotique intégral se donnent pour pionniers, ce sont des perroquets, ils se croient dans le progrès, ils piétinent dans la superstition. Aussitôt importé le terme est stérilisé, congelé, confié à la presse et à la radio pour être livré sous cellophane au discours quotidien comme une lettre morte dans la société des mots vivants. Tel se croit dans le train qui n'est en somme qu'un vieux croquignol conservateur de formes désuètes. Ainsi vont maintes avant-gardes, en queue de colonne.

Comme il fallait s'y attendre avec un nom pareil, le yachting est un gros client du vocabulaire britannique et ses acquisitions sont traitées avec tous les scrupules d'orthographe et, autant que possible, de prononciation. Exemple de sabir club avec attachement maniaque au snobonyme :

« A bord d'un ketch deux yachtmen viennent s'asseoir dans le cockpit et le skipper, ayant posé son verre de scotch à l'entrée du dog-house, secoue sa dunhil sur le winch et se met à parler rating. »

Telle est actuellement l'étendue du mal. Après les substantifs, on prévoit un temps d'arrêt. Un esprit libre, attentif à l'hygiène de sa langue et à l'honneur de son pavillon, aurait commencé par dire : A bord d'un quèche, deux plaisanciers viennent s'asseoir dans la baignoire ou, à la rigueur, dans le coquepit. Écrit de la sorte, coquepit est le bienvenu, aucun scrupule à faire sonner la dentale comme celles de canott et boutt.

Vous avez tellement perdu l'habitude de la langue française vivante que vous avez paru surpris, sinon choqué, de voir écrit le mot quèche. Vous estimez que c'est un enfantillage orthographique, une francisation bien arbitraire, un grossier maquillage au bénéfice d'un chauvinisme étroit. Mais pas du tout. Il y a d'abord l'hypothèse d'une récupération licite au cas où, naguère, les Anglais nous eussent fauché le mot pour l'habiller à la saxonne. Il y a des précédents. Ensuite, même si le mot est bien d'origine anglaise, le premier devoir d'un Français à franc-parler, c'est de convertir à sa loi tout vocable importé, en lui imposant une sonorité, un ton et une écriture qui le classeront désormais comme substantif honnête, bien sonnante, de bonne frappe gauloise, tel que les étrangers, les Anglais eux-mêmes, en sont friands quand ils prennent part à nos conversations. Notez que l'état civil, au nom de la loi dite de consonance française, encourage M. Arnakoutch à se faire prononcer Durandard. Si je persiste à dire Arnakoutch, je passe pour factieux. Mais si, au nom de la même loi, je m'applique à dire quèche pour ketch, on me tient encore pour factieux. La vérité est que j'appartiens à un réseau de résistance qui va de la subversion phonétique au terrorisme graphique.

S'il fallait restituer tous les mots français dans leur forme originelle, nous parlerions un drôle de charabia, une salade cacophonique d'éolien, de visigot, d'étrusque et de zipangouin; mais cinquante générations de truands, salonnards, pèquenots, fourbisseurs, clerks et soudards ont su nous arranger la musique, et le travail n'est pas fini. Au demeurant, ne croyez pas que le mot quèche soit de mon invention ; je l'ai vu écrit, en typographie Didot, dans un ouvrage de 1860 et je suis sûr que l'auteur ne s'est pas forcé car, à cette époque, la langue et l'écriture, insoumises aux cuistres, avaient encore de bons réflexes.

Pour ce qui est de coquepit, mot joyeux d'ailleurs et très à l'aise dans sa petite ruse d'orthographe, nous pourrions nous en passer. Nous avons des équivalences. Je vous ai proposé baignoire, le terme n'est pas nouveau dans le jargon marin et il ne demande qu'à reprendre du service. On m'objecte, il est vrai, qu'il a été remis depuis peu en usage pour désigner la caisse étanche du coquepit lui-même, et on m'invite alors à restaurer le mot chambre. C'est ainsi qu'on nommait naguère, dans les canots et baleinières, le creux aménagé entre la barre et les bancs de nage. Si vous trouvez que baignoire et chambre sont déjà suffisamment pourvus en acceptions, je ne vous empêche pas d'enrichir la langue d'un mot nouveau, parti de rien, et puisque la voile devient populaire, je veux croire que les équipiers

de la nouvelle génération, issus de la Mouffetard ou de Belleville, se chargeront d'affranchir un peu le vocabulaire.

Pour le cas de skipper, mot qui veut désigner le maître à bord d'un bateau de régates ou de croisière, on peut se référer au processus qui fit de notre esquif un skiff et le rapatrier sous la forme esquipier, sans prendre avis des philologues. Ceux-ci, en effet, poussés à bout dans les brouillards de l'étymologie où les priorités sont incertaines, prennent souvent parti à l'aveuglette pour présumer l'origine de mots apparentés comme yole et yawl, cutter et cotre, chaloupe, sloop et sloup ; mais les chances d'esquipier se font minces depuis que skipper est concurrencé par chef de bord, expression sans génie, mais claire et suffisante à première vue. Malheureusement, je soupçonne une malfaçon. Ce chef de bord nous vient de la terre, il sent un peu l'organisation de jeunes, les hiérarchies à feux de camp, les grands jeux, les patronages totémiques et les jamborées en croûte. Chef de bord et skipper ne sont que faux-fuyants pour éviter le mot propre qui est tout simplement patron. Mot propre et fort, assumant des responsabilités amphibies, avec cette obligation du compte rendu devant Dieu qui fut, en général, plus facilement admise, sinon mieux honorée, à bord qu'à l'usine. Ce vocable purge, actuellement, une peine d'indignité sociale avec la sérénité d'une loi de la nature en résidence surveillée. Provisoirement déchu, patron est donc remplacé par skipper dans la bouche des yachtmen, et pour ce qui est de yachtman, j'espère que nous sommes tous d'accord. C'est une chose qui, à la rigueur, peut s'écrire en pudiques italiques, mais dont l'usage à haute voix est insolite en bonne compagnie. Voici le moment venu de nous attaquer au morceau de résistance, au radical bien implanté, à yacht lui-même. Ce n'est pas que je déplore le mot en soi, mais la façon de s'en servir et ses dérivés malsonnants. Tout d'abord, il faut bien, une fois de plus, détromper ceux qui, croyant bien faire, s'obstinent à prononcer yôte ; à commencer par le fisc. Tous les ans, il me demande combien j'emploie de matelots à bord de mon yôte, et je sens bien qu'il se pourlèche d'un accent circonflexe comme d'un signe extérieur extravagant, une tiare de rubis, un dais d'or à plumes d'autruches. A moins d'être Anglais soi-même, il n'y a en effet que de mauvaises raisons pour prononcer à l'anglaise un mot hollandais lequel, en Hollande, se prononce yak. Il s'agit là d'un de ces coups fourrés phonétiques où l'anglomanie a le dernier mot. Je m'étonne seulement qu'on n'ait pas encore songé à écrire et prononcer le mot tape-cul à l'anglaise.

- J'y songeais, dit Collot, bye bye cap'tain, pare à hisser le tepe-kiew.

Pas mal, mais, venant de lui, la démonstration n'est pas concluante. C'est un matelot de Bourgogne et les rares fois qu'il s'aventure à parler anglais, il y met une gaucherie un peu inquiète, comme un accent de remords, vague souvenir des temps fâcheux où le Bourguignon s'acquinait à l'Anglais.

C'est depuis la faveur de la plaisance et à la suite du vilain mot yachting que notre jargon nautique, snobé par les casquettes blanches, a eu la faiblesse d'avalier tout rond les mots anglais, la paresse de les franciser. A ne considérer que yacht, il serait au moins décent de prononcer yak ; le mot devient alors utilisable et honnêtement commun, il rend un son net, loyal, facile à jouer dans le discours. Écrivez-le encore yacht si vous y tenez absolument et guillemetez l'emprunt, mais je vous signale que jadis nous l'écrivions yac et même iac, orthographe agréable à l'œil, innocente, incapable à mon avis de porter ombrage à l'indéfectible amitié franco-anglaise. Pour ce qui est de la prononciation de yachting, si nous éliminons tout de suite le stupide yôting et son contraire yachetingue, vulgaire convention de lettré qui n'aura jamais le modulé, le fini et le malicieux des transpositions auriculaires de l'analphabète, il reste quelque chose de cafouilleux entre yakting et yacheting, soit une bouillie apatride inconvenante à la cuisine française. Quand mon ami Collot me demande si j'ai parcouru telle revue de yacheting, sa langue achoppe et ruse, comme pour escamoter une incongruité. J'ai d'ailleurs constaté que les vrais amateurs de la chose y regardent à deux fois avant de prononcer le mot qui fait injure à leur passion, comme si Ronsard était condamné à parler d'Hélène sous le nom de Baby. On pense, généralement que ces lâchetés de langage dénonceraient la tentation du peuple français à se convertir en *french pipeul*. Quelles que soient notre impatience à capituler, notre complaisance à la déroute, j'ai bon espoir que yachting tombera au rebut en même temps que d'autres insanités comme footing et caravaning. Il y a, en effet, dans l'étrangeté de ce mot important, un malaise dont nous serions agréablement soulagé par le mot plaisance. Il offenserait, dit-on, à la dignité du sport, mais on s'en fiche un peu et l'esprit sportif, toléré dans certains cas, est prié de ne pas faire des lois à bord. Plaisance endosserait bien volontiers toutes les acceptions de yachting et d'autres encore. Il ne fatigue pas la langue et sa chanson est un charmant défi aux incommodités de l'océan. Il nous invite à croire qu'il n'est ici-bas, sur cette terre de misère, de plaisance que sur mer. C'est bien le seul plaisir de la mer

qui nous fait mettre à la voile et nous y montrons, avec orgueil, le pavillon de plaisance qui passe en noblesse toute autre enseigne. Les paquebots et les croiseurs, qui déplacent des dizaines de milliers de tonnes d'intérêt public, sont tenus de céder le pas à la plus modeste voile et toute voile est plaisance aujourd'hui. L'agréable est en vue et l'utile se dérouté, la mer depuis toujours s'y connaît en préséances et le travail est moins sacré que la plaisance n'est bénie. Armer en plaisance, naviguer en plaisance, enrôler en plaisance, le langage administratif ne s'est pas trompé sur le sens exquis de nos futiles aventures dont le butin secret n'intéresse pas les douaniers. Tout ce qui peut survenir à notre bord sera fortune de plaisance, et que l'adversité prétende à nous contredire, nous aurons quand même le dernier plaisir de sombrer en plaisance. Si je viens à couler, suivi ou non du matelot, ce n'est pas le corps d'un yachtman qui s'en ira doucement s'allonger sur les anémones de mer, mais celui d'un plaisancier au terme de sa plaisance mortelle.

Notre bateau, vous disais-je, est un sloup à tape-cul, c'est-à-dire qu'il comporte un grand mât et, tout à l'arrière, un petit mât dit de tapecul. Cela donne, même à sec de toile, une silhouette importante et gracieuse, une impression d'équilibre et de proportions heureuses. Il m'est impossible de vous dire honnêtement les allures qu'il a sous voile, pas plus que je ne saurais objectivement vous décrire ma propre allure dans la rue. Quand le bateau est sous voile, je suis à bord sans pouvoir me dédoubler hors bord, mais tous ceux qui l'ont croisé m'ont bien dit que le spectacle était glorieux.

Dans cette belle famille des sloups à tape-cul, notre bateau représente la variété américaine dite *sea-bird*.

- Ha ha? Sea-bird ?

Oui, j'admets *sea-bird*, sans même l'écrire sibeurrrde comme le voudrait Collot, ni trahir pour si peu ma réputation de grammairien cocardier. Il serait bien sot de ne vouloir écrire ou articuler aucun mot ou locution de langue étrangère. Il y a des cas où la probité oblige sinon la courtoisie. Il s'agit, en l'occurrence, d'une espèce de nom propre ou de marque déposée qu'il n'y a pas lieu de modifier ni urgence à franciser, et je ne suis pas plus gêné pour écrire : un bateau du type *sea-bird* que pour dire : une fille du type Rita Hayworth, un soupirant du modèle group-captain, une police du style Scotland-Yard ou une diplomatie de l'école western. Enfin, ce serait offenser à la mémoire du vénéré capitaine Voss que d'appeler oiseau de mer ou mouette un bateau qu'il a dûment illustré sous le nom de *sea-bird*; et pour en finir avec ces noms d'oiseaux, rendons grâce à une autre illustration américaine de l'épopée *sea-bird*, je veux parler de M. Pigeon, dont la prononciation ne pose pas de problème.

M'adressant, en principe, à des lecteurs un peu avertis de ces choses, il n'est besoin de vous dire ce que représente, pour nous tous, le capitaine Voss et pour ceux-là en particulier qui ont l'honneur de naviguer sur un *sea-bird*. Slocum et Voss, tels sont nos maîtres, tous deux capitaines en chapeau melon, de cette belle génération où la discipline et l'aventure se coiffaient du modeste emblème de la civilité.

Que ce bateau soit d'un type américain ne me gêne pas davantage que son nom. Nous avons assez de réputation dans la construction navale pour nous autoriser à reconnaître ce qui est bon chez autrui. Français et Anglais s'illustrèrent en maintes rencontres, et sans rougir, sur des bâtiments de prise où leur pavillon rendait hommage à la bonne camelote ennemie. Au demeurant, si les plans du *sea-bird* sont américains, le nôtre fut construit aux Martigues ; c'est un lieu qui inspire confiance; il a donné d'illustres compagnons à la charpente française, on n'y construit pas sur des nuées. Nous n'avons pas connu notre bateau dans la période méditerranéenne de son existence ; elle fut assez brève, je crois, et le premier coup de mistral a dû porter l'esquif sur les mers celtiques où, à vrai dire, il se sent plus à l'aise et mieux accordé au décor. Le moment est venu de vous décrire l'objet.

- A moi de causer, dit Collot, je vais leur faire un croquis.

En effet, le matelot est artiste et son art est même du genre modeste et difficile appelé figuratif. La marine aussi, quand elle se mêle de peinture, préfère qu'on fasse ressemblant. A titre d'essai, néanmoins, et pour échapper à sa réputation de réactionnaire, l'Amirauté a voulu confier le livre des silhouettes à un artiste abstrait. Essai probant qui donna lieu à des canonnades inextricables, à des tirs de foire sur les crépuscules provocants et torpillages freudiens à faire crever les serpents de mer sous la casquette des frégatons. Rien de tel à craindre du talent de mon ami. Il vous ferait, pour la centième fois, un portrait direct et fidèle de notre bateau, mais il n'est pas sûr que l'éditeur consente à le reproduire. Il suffit, parfois, d'un dessin tant soit peu didactique pour influencer la vente; cela dépend si l'ouvrage doit être publié comme un roman, un récit ou un manuel de navigation plaisantine. Ne le sachant encore, je vais toujours y aller d'une petite description écrite.

Malheureusement, je n'ai pas aujourd'hui sous la main le précieux livre du capitaine Voss. Quelques extraits, de si bonne source, vous auraient donné sur le sea-bird des précisions qui m'échappent à l'instant. Les caractéristiques de ce bateau sont tellement connues que je ne prends pas la peine de les retenir. Au surplus, le constructeur s'autorise toujours quelques licences et je n'ai pas toisé mon bateau. C'est un tort, mais dans la querelle intestine qui sans cesse me déchire entre l'exact et l'approché, c'est presque toujours l'approché qui a le dernier mot et, sans abandonner la lutte, je me suis fait une raison. Toutefois, notre bateau ferait, hors tout, 7,60 m, ou même 80 que je n'en serais pas surpris. Pour la flottaison, comptez 2 mètres de moins. Au maître bau, il n'est pas loin d'accuser 3 mètres et son tirant d'eau va chercher dans les 1,30 m, largement calculé comme la prudence l'exige. Là, encore une fois, je n'ai pas les chiffres sous les yeux. La plupart des chiffres que je serai amené à citer au cours de cette croisière seront donc approximatifs, et cela vous est probablement égal. Même ceux que je devrais porter dans mon cœur, je les retiens difficilement au-delà de vingt-quatre heures. La hauteur sous barrots, par exemple, qui est celle du plafond de la cabine, impossible de vous la chiffrer proprement. La notion que j'en ai m'a été inculquée à coups de barrots sur la tête, et, dans ces moments-là, on n'a pas toujours un mètre pliant sur soi. La surface de voile ne fait pas 40 m² et d'aucuns prétendent que le sea-bird est survoilé, mais je n'en crois rien. Il y a toujours des gens qui prennent plaisir à se dire survoilés. Au contraire, je pense que notre bateau souffrirait un peu plus de toile sur l'avant pour corriger son excès d'ardeur. Cela dit entre nous, sachant bien qu'ajouter une trinquette à un sea-bird, c'est vouloir améliorer un violon en y étarquant une cinquième corde. Pour en finir avec les caractéristiques, je précise que la hauteur du franc-bord est telle qu'assis sur le passavant et par faible gîte vous pouvez aisément barboter au fil de l'eau. Tonnage quatre tonnes et le pouce. Bordé sapin et membrures chêne. L'âge du capitaine, la qualité de ses membrures et le caractère de ses bordées demeurent comme d'habitude le cher tourment des esprits curieux et je n'y toucherai pas. Si j'y fais allusion, c'est en hommage à tous les faux problèmes inventés depuis le déluge pour passer le temps les jours de pluie.

A son aise par toutes les mers et dans tous les bassins, notre bateau est également reçu dans la société des yacs distingués et des chalutiers bourrus comme un visiteur désuet mais chargé de références, une fameuse et robuste vieillerie, une de ces réussites qui ont la vie dure. Son nom est *Matam*, je l'ai pris bon gré mal gré avec le bateau, vu la tradition qui répugne à changer le nom des bateaux. A moins d'un changement de nationalité, l'opération est toujours hasardeuse, l'équipage ne sera jamais en confiance et la sanction peut aller jusqu'à la démence du capitaine, à la gangrène de la coque, au piquage du vin, au sinistre corps et biens. J'ai oui dire que le compas d'un chalutier, à la poupe duquel Droits-de-l'homme avait remplacé Ainsi-soit-il, fut pris de si étrange et capricieuse déviation que les meilleurs techniciens essayèrent en vain tous les systèmes de compensation. Un bateau n'est pas un boulevard, un cartouche de poupe n'est pas une plaque de rue. J'ai mis quelque temps à m'habituer à *Matam*. C'est un nom qui sonne bien, dites-vous, mais il n'est pas sans obscurité. Il cache, en effet, un sens hermétique dont je n'ai cru devoir affranchir qu'un petit nombre d'intimes et sous le sceau du secret. Mais il n'est pas en peine de significations ordinaires et, sur ce nom palindromique, j'ai fourni dans un précédent ouvrage plusieurs explications, celle-ci entre autres qui donne *Matam* pour abréviation de matamore et, je ne sais trop pourquoi, l'explication est toujours accueillie avec satisfaction. Personnellement, je le préfère sans explication. *Matam* se suffit à lui-même. C'est un mot qui a du creux, on peut y charger tout ce qu'on veut et cingler pour le Zipangu.

Le nom du matelot, en revanche, est beaucoup moins mystérieux : André Collot. La façon en est gallo-lotharingienne, il rend un son limpide, c'est un cristal poli et repoli avec subtil tintement, à la tierce, de l'o ouvert et de l'o fermé. Un de ces noms devenus inusables à force d'avoir servi et qu'on retrouve sans surprise, de siècle en siècle, dans tous les registres de paroisse, de bord, de régiment, d'érou et de corporation, un nom qui fait écho dans les auberges du Tour de France, un nom qui s'appelle de loin, un nom que nul, depuis Mérovée, ne héla en vain pour boire un verre ou donner la main, un nom qui fait foi, un de ces noms à tenter les maraudeurs d'état civil. Je précise que Collot est bien né Collot, mourra Collot et renaîtra Collot. La tradition orale le fait naître, pour la première fois, en 1200 et quelque, dans le Bassigny, sur les marches contestées de la Champagne et de la Bourgogne. Légalement, il est né pour la dernière fois le 17 juin 1897 à Montigny-le-Roi, Haute-Marne, sans avoir entre-temps perdu la fraîcheur de ses enfances. Il exerce aujourd'hui la profession de graveur, ayant débuté comme imagier forain dans les foires et marchés, puis damasquiner de brette à la cour de Bourgogne et ornementeur de futaille pour les chartreux du Dijonnais. Une saison qu'il fit à Dieppe sur

les chantiers de M. Ango, en qualité d'enjoliveur de poupe, lui fit entendre avec passion l'appel de la mer, auquel il ne put répondre tant soit peu qu'au milieu du XX^e siècle. En dépit de probables rencontres antérieures, c'est à ce moment-là que nous avons lié amitié. Au physique, c'est un homme solidement construit, plutôt trapu et pesant son poids. Il soulève une petite enclume entre le pouce et l'index et met sur le cul, d'un coup d'épaule, un demi-muid de châtaignier. Il a des varices grimpantes et sarmenteuses comme du lierre de Pernambouc, déjà il s'en plaignait à la bataille des Harengs, où il eut tant soif, et le pas de chasseur n'a rien arrangé ; elles se sont nouées en Argonne, dénouées en Beaujolais et ses chevilles sont violettes comme celles des fouteurs de vendange. Mais il a les reins solides comme un cric de carrier, en dépit d'une blessure compliquée de pertuisane et de shrapnel qui lui a creusé dans le râble une cicatrice en étoile capitonnée jusqu'à l'os. Le pied est large, la main ouvrière, le teint richement coloré, la pommette mauve en hiver, garance en été, le nez verni en toutes saisons comme un faux nez, le cheveu court et blanc, l'œil bleu et rond, la voix ronde aussi et la soif rustique. Pour le reste, vous verrez bien ce qu'il en est si vous embarquez avec nous.

Il me resterait à dire un mot sur la manière dont il se comporte en tant que matelot et relativement à l'espèce de capitaine que je suis, le rapport entre le titre et la fonction, l'influence enfin que ces distinctions peuvent avoir sur le gouvernement du bateau et l'exercice de l'amitié. Si Collot est aujourd'hui mon matelot, je fus naguère le sien et le serai sans doute encore un jour ou l'autre; dans ces conditions, nous pouvions à bon droit essayer de mettre au point un système d'alternance quotidienne ou hebdomadaire. A première vue, la discipline est ingénieuse mais, dans la pratique, il s'ensuit une grave altération du principe d'autorité, c'est pourquoi nous y avons renoncé au profit du commandement binaire et de l'obéissance mutuelle. Je n'ignore pas les pièges du dualisme où se sont abîmées tant de métaphysiques et de sociétés commerciales, et je reconnais que, parfois, à bord, les décisions sont à prendre avec de subtiles pincettes, mais nous possédons le jeu à fond et la réussite est habituelle. A ce propos, il me revient un souvenir exemplaire qui vous éclairera sur les rapports de l'équipage. Ce sera l'occasion de nous attarder à Honfleur où nous devons prendre le départ. L'atmosphère y est justement réputée pour la délicatesse de ses nuances.

II

Un petit temps à grogs. Le rouf moisi et le vin piqué. Les pronostiqueurs indigènes. Une paire d'andouillettes et une paire d'avirons. L'école de la dernière minute. Technique du dégonflage. Le sophiste et les harengs.

C'était encore l'époque où nous avions la chance de pouvoir nous offrir en toutes saisons une virée-éclair en baie de Seine, sans trop de scrupules familiaux, professionnels ou autres. Je n'ose prendre pour vertu le durcissement des scrupules s'il doit révéler celui des artères. Au départ de Paris s'annonçait une belle journée d'automne, dorée, stimulante, propice à tous exploits. A Évreux, il n'y avait déjà plus trace de soleil. A Honfleur le ciel était franchement sale, avec une brise du sud-ouest, humide et de longue haleine, bien installée dans ses tristes privilèges de vent régnant. Après tout, il n'y avait pas lieu de réclamer. Sous nos climats, novembre est un mois de réputation maussade et ce n'est pas d'hier que la poésie et l'almanach chantent ses pluies ou prédisent ses vents. La civilisation à laquelle nous appartenons, Collot et moi, est profondément marquée, en effet, par les traditions saisonnières et nous avons trop le respect de l'ordre établi pour souhaiter sincèrement avril en novembre. Au surplus, quelques jours auparavant, accoudés parmi les reliefs d'un cassoulet de ménage, au plus moelleux des tiédeurs familiales, je disais au matelot :

- Voyez-vous, Collot, ce qu'il nous faut c'est quarante-huit heures de bonne rincée fouettante, quelque chose à nous secouer le paletot.
- Oui, répondait l'ami en allant s'écraser dans un fauteuil pour allumer sa pipe, oui, vivement qu'on aille souffrir un peu entre la Hève et Barfleur.

A mon avis, il est déjà honorable de concevoir le pire quand on se trouve au mieux et il y a même un commencement de vertu à souhaiter le froid quand on est au chaud ; mais nous ne sommes pas Collot ni moi, de ces petits vantards de bistrot qui défient les dragons du fond des molesquines pour s'évanouir en mettant le nez dehors; et si d'un canapé douillet nous semons la tempête, nous savons récolter le cyclone dans le creux d'un coquepit.

Toutefois, posant nos sacs sur le quai du vieux bassin où crachotait la menace du gros temps, nous ne fîmes allusion ni à nos vœux ni à la joie de les voir exaucés bientôt.

- Petit temps idéal pour le grog, dit Collot.

Quelquefois, en effet, il nous arrive de rassembler nos esprits et de prendre élan à partir d'un grog ou d'un muscadet comme s'il était incivil ou même dangereux de passer directement du wagon de chemin de fer au sloup à tape-cul. Ce jour-là, néanmoins, je me dis que le grog avant toute chose et par un temps pareil pouvait nous consigner au bistrot jusqu'à la fin des grogs et je ne voulus voir dans la suggestion du matelot qu'une parenthèse objective sur les propriétés secondaires du mauvais temps; cela ne méritait pas autre chose qu'un acquiescement évasif. Collot n'insista pas, probablement rasséréiné par une prémonition de grogs, une fatalité de grogs. Pour approcher le bateau, l'aussière froide et gluante, festonnée de lambeaux louches, fut saisie à pleine main, sans grimaces. En certaines circonstances, il convient d'aborder la réalité par le vilain bout et nous avons, le matelot et moi, des mains assez puérides pour tripoter le malpropre avec une joie un peu farouche, en toute innocence. Puis, ayant descendu les échelons gras et fait peser sous nos pieds la gîte affectueuse du bateau, nous pénétrâmes sans faiblir dans le rouf qui, depuis la sortie du mois dernier, nous avait mijoté à loisir un accueil de luxe.

- Ah! fit Collot, ça sent bon. Comme dans un nid.

Il régnait là, en effet, une odeur de moisi sépulcral, de chanvre patibulaire et de cercueil en saumure; un de ces mélanges qui provoquent la panique des faibles et l'ivresse des forts. En nous saluant de ses barrots de chêne, le plafond eut tôt fait de nous rappeler sa hauteur et, pendant que je mettais un peu d'ordre, Collot fit l'inventaire du râtelier à bouteilles, ce qui ne pressait vraiment pas. Il annonça qu'il ne restait qu'un fond de vin rouge, y trempa ses lèvres et lui trouva un léger goût de piqué, ce qui, soit dit en passant, pour un gosier honnête, correspond au goût de l'acide acétique pur. De mon côté, j'avais ramassé au fond du coffre cambusier un certain nombre de provisions désuètes, un trognon de saucisson vert, un bout de camembert quintessencié, une poignée de langues de morue

aux reflets irisés, une plaque de chocolat limoneux et un sachet de potage dit velouté-aux-champignons et qui arrivait au terme de sa vocation cryptogamique. En vérité, je ne garantis pas cette nomenclature mais nous avons autre chose à faire qu'à identifier les reliefs d'un garde-manger dont le métamorphisme transcendant eût donné le hoquet à une langouste. Tout cela fut jeté par-dessus bord et, avant de sortir les voiles, nous étudiâmes de nouveau les conditions atmosphériques. Le nez au vent et l'esprit orienté vers le bon augure, il nous parut que le temps, après tout, n'était pas sans espoir.

- Oui, mais tout de même, avec ces vents-là, il faut se méfier; ici, nous sommes à l'abri. Tout à l'heure, on ira voir un peu comment ça se présente sur la digue.

Sur la digue cela soufflait déjà plus fort en effet, mais la côte nous abritait encore et il fallait prévoir, au bas mot, le grand frais au large. L'estuaire était clapoteux, jaunâtre, pas plus sinistre que d'habitude et on y voyait bien quelques chaloupes à crevettes, mais les pêcheurs au large n'étaient pas sortis. De toute manière, le chenal était venté au mieux pour un démarrage fumant, dans l'axe et sans problème. C'était le seul côté séduisant de l'affaire. Nous décidâmes d'aller aux vivres, d'enverguer les voiles, de dîner tranquillement et de nous tenir prêts à passer dans l'avant-port à la marée de nuit.

Revenant sur nos pas, nous croisâmes un ami pêcheur qui, tout de suite, sans ménagement, nous parla tempête. C'est un grand mot. Nous en usons toujours avec respect. Nous tenons à lui garder son prestige. Peu s'en faut même que nous ne reprochions aux pêcheurs d'y recourir avec trop de complaisance. Le cinéma, le magazine et la radio ont répandu une espèce de facilité pathétique, et le sens du drame en est sottement vulgarisé. C'est peut-être un phénomène de démocratisation qui fait les héros à meilleur compte et les tempêtes promues sans frais. Peut-être sommes-nous trop scrupuleux; la pudeur des grands mots est un sentiment honorable, mais il peut troubler le jugement. Notre ami enfin, sans vouloir nous influencer, disait-il, ni se mêler de ce qui ne le regardait pas, non plus que nous contrarier en quoi que ce soit vu que, après tout, comme on dit, c'étaient nos affaires et pas les siennes, nous déclara qu'à notre place il ne sortirait pas, fichtre non, bien sûr.

- Comment voulez-vous, me dit Collot, que ces gens-là se mettent à notre place : ils vont en mer pour gagner leur vie. En plus, ils sont corrompus par le préjugé mécanique et ils ont oublié ce qu'on peut demander à un bateau à voile.

Près de la Lieutenance, nous rencontrâmes un autre ami, vieux colosse majestueux et sibyllin qui, lorgnant le ciel par-dessous sa visière, nous fit un exposé assez confus et plutôt folklorique sur les conjonctures locales des vents et des flots. Il appela ensuite un collègue à la rescousse et tous deux firent étalage de locutions proverbiales et sagesse héréditaire pour tomber d'accord sur cette formule

- N'importe comment, il faut que ça dégorge.

- A propos de dégorger..., dit Collot.

Un instant plus tard, nous étions au comptoir de la Civette à seule fin d'y compléter nos informations météorologiques, étant admis qu'un verre de muscadet n'a jamais pesé sur l'évolution des anticyclones. Nous avons là des amis qui ne demandaient qu'à nous être utiles. Sur toute la longueur du zinc, il nous fut précisé que le temps était mauvais et que le mauvais, en général, précède le pire. Je sais bien qu'en cette matière les yaquemanes scientifiques ont pour règle de ne tenir aucun compte de l'expérience des indigènes. Ils en font même un principe de sécurité. Je ne dis pas qu'ils aient tort, absolument, mais cette façon de traiter l'empirisme a quelque chose de révoltant, c'est l'esprit doctrinaire bâti sur une science immodeste. Nous, crédules avoués, préférons garder notre clientèle aux prophètes locaux sans les flétrir bassement sous prétexte qu'ils se trompent quelquefois et même souvent. L'erreur est humaine et rien de ce qui est erroné ne nous est étranger. En nous faisant complices de l'erreur, peut-être avons-nous quelque vague intention de retarder l'avènement des tristes lendemains trop assurés. Ayant acquis de la sorte avis et conseils, nous décidâmes d'aller aux provisions. Une charcuterie encore inconnue nous avait été recommandée pour ses andouillettes et le mystère de ses patrons. Ils étaient là, au fond de la boutique, lui et elle, vieillards debout et minuscules, drapés jusqu'aux talons dans leurs tabliers rituels, le visage fermé, froid, farouche, pommelé comme le marbre ambiant, vieux couple hermétique à jamais entériné dans ses noces de galantine. L'homme nous accueillit sans bouger, d'une voix soupçonneuse, comme des visiteurs équivoques dans le musée de la charcuterie. Rien n'est plus démoralisant que négocier l'achat d'une paire d'andouillettes dans une atmosphère aussi tendue. Nos questions sur la tournure du ciel n'apportèrent aucun soulagement sauf que, dans un ricanement sec, il déclara ne pouvoir honnêtement, vu son état, rien dire sur ce temps de cochon. Quant à l'épicier où nous fûmes ensuite c'était un homme

fort distingué mais imperméable aux variations du plein air, résolument étranger aux choses de la mer et sa boutique en sous-sol fabriquait pour lui et sa famille un climat spécial, autonome et constant.

Provisions faites, nous revînmes à bord du *Matam* et, bientôt, la douce lumière d'une lampe à pétrole suspendue dans les vapeurs de l'andouillette grillée imprégna le rouf d'une sérénité domestique intense, fragile, exquise. Nous étions là, tassés dans le réduit de nos mystères innocents, tout y était complice, d'une complicité immémoriale et nos voix retrouvaient cet écho fraternel et secret qui est le trésor des vieilles coques. Quand je dis vieille coque, c'est une façon de parler car elle n'est pas si vieille; mais pour peu que nous y ayons déjà vécu, veillé, traîné notre flemme, pris des coups sur la tête et des quarts inquiets, la voici maintenant lestée de souvenirs et vénérable à nos yeux, comme un galion de plaisance.

Après le fromage, nous sentîmes le frais nous coller dans le dos, comme si le *Matam* ne put contenir plus longtemps ses épanchements d'humidité. Collot mit le nez dehors.

- Alors ?

- Ça n'a pas l'air de s'arranger, dit-il; si nous retournions aux renseignements ?

Nous n'y pouvons rien si, depuis les temps les plus reculés de l'histoire, les renseignements vont se chercher au cabaret. Pas de notre faute, non plus, si les renseignements se trouvent répartis en plusieurs débits, de telle manière qu'une tournée de renseignements un peu consciencieuse représente parfois un itinéraire complexe. Bien sûr, abondance de renseignements ne nuit pas et, selon Collot qui incarne avec zèle toutes les traditions du matelot, les renseignements ne sont jamais trop nombreux ni puisés à trop de sources. Ce n'est pas mon avis car, plusieurs fois, je me suis trouvé dans l'embarras pour avoir pris un renseignement de trop. Mais enfin, il faut ce qu'il faut et, après dîner, nous allâmes aux renseignements. Pour commencer, un bord fut tiré de la Civette au Café de l'Hôtel de Ville. Nous n'étions pas les seuls. Quand la mer est grosse, les bistrots sont pleins et le crédit fonctionne à pleine ardoise. Nous prîmes part à de nombreuses conversations sur la pluie et le beau temps. Tout compte fait, il n'est pas de conversation moins futile ni plus étroitement liée à la condition humaine. Entre deux délibérations, nous fûmes arpenter la digue pour tâter le vent qui, d'une longue bourrade, nous poussa jusqu'au musoir. A ce moment-là, je crois, notre idée d'appareillage nocturne commença de souffrir la discussion dans le secret de nos consciences; en tout cas, les arguments dilatoires ne transpiraient qu'à mots très couverts et par allusions pudiques.

C'est un fait que ni la radio, ni le baromètre, ni le rapport des équipages rentrants ne se montraient favorables à un appareillage de nuit. Vers onze heures, néanmoins, comme le patron de l'Hôtel de Ville nous servait le dernier café-rhum en insinuant qu'un frêle bateau comme le nôtre était bon à naviguer par petite brise et ciel bleu, Collot, d'un seul coup, partit en guerre pour démolir le préjugé. Solidement étayé par le fantôme du capitaine Voss, l'œil un peu humide mais la voix sûre et bien roulée dans son accent rustique, il débattait en vrac tous les arguments techniques et historiques relatifs aux vertus de notre sibeurrde et, peu à peu, je voyais notre sibeurrde gonfler ses ailes héraldiques et planer dans la tempête, comme le vieil oiseau légendaire des golfes bourguignons.

- Par ce temps-là, dit-il enfin, je ne me risquerais pas de bon cœur sur un de vos chalutiers à super-diesel, ça non, je vous le dis sincèrement, mais là-dessus, ajouta-t-il en cambrant le pouce vers la fenêtre où battait la pluie et vers le bassin noir où le *Matam* attendait son heure, oui, là-dessus, pénard dans les pires coups de chien, parfaitement, à la cape, tout bouclé, faites chauffer le thé et envoyez les dominos.

Le matelot ne joue pas aux dominos et ne boit guère de thé, il n'en est que plus sensible à leurs images ; mais le patron ne répondit rien, pas même un hochement de tête; Au-delà d'un certain calibre, le paradoxe n'avait plus d'effet sur lui et, passé une certaine heure, il préférait compatir en silence aux idioties des consommateurs; D'un air affligé, il se retourna vers un baromètre monumental, un meuble de famille qui avait dû enregistrer les pressions variables du second Empire et il tapa dessus avec ostentation ; l'aiguille descendit d'un cran.

- L'ai jamais vu si bas, dit-il.

- Deux grogs! répondit Collot.

En sortant, le contact avec les réalités atmosphériques nous cloua d'abord sur le seuil en nous inspirant quelques minutes de silence; Puis, raidis contre les mystères tourmentés de la nuit, nous fîmes quelques pas dans une direction neutre qui suggérerait aussi bien la démarche au bureau du port pour demander l'ouverture du pont que le retour pur et simple à bord du *Matam* Le moment venu de

prendre parti, quelques mots furent échangés d'une voix très calme, comme des gens qui savent garder leur sang-froid devant les défis de la nature;

- L'ennui, dit l'un, c'est que nous ne sommes pas très sûr du grément;
- Eh oui, dit l'autre, toujours la même chose, on doit faire ceci, changer cela; on le répète cent fois et va te faire fiche! pire que des gamins. Rien que l'amure de foc, par exemple, aucune confiance, et si elle pète dans un temps pareil, ça fait du joli.
- Mieux que ça, on n'est même pas tellement sûr des haubans; Et j'aime mieux ne pas parler de la balancine de tape-cul, faite à coeur, épissée à torons pourris.
- Oh, s'il n'y avait que la balancine...
- Mais non, ne dites pas ça, dans le gros temps tout ce qui pète c'est grave;
- Et la nuit par-dessus le marché;
- Voilà. C'est le coup de partir la nuit qui me taquine un peu.
- C'est bien simple: nous avons le gros temps, la nuit, la baie de Seine, pas de moteur et une avarie probable. C'est un programme qui demande réflexion.
- On n'a plus beaucoup de temps pour réfléchir, les portes vont fermer dans une demi-heure;
- Bon. Alors, si on n'a plus le temps de réfléchir...
- La situation est réglée;
- On remet à demain;
- A la marée de midi;
- On y verra plus clair et on aura le temps de changer la balancine.
- Et le temps, lui aussi, aura le temps de changer;

On voit, par cet exemple, avec quel doigté nous savons mener à bien un protocole de sursis, avec quel sens admirable du consentement progressif et parallèle. Le principal était que, de part et d'autre, la conviction demeurât bien établie que différer n'est pas renoncer mais, au contraire, mesurer l'obstacle, regrouper ses forces et calculer son élan. En vertu de quoi nous fîmes retour au *Matam*, tête haute et conscience décontractée, parfaitement d'accord pour nous confectionner un léger grog et le boire sans scrupule.

Le lendemain matin, il y eut une apparence de soleil, le temps de faire le café en sifflant un petit air, mais la brise en sifflait un de son côté qui n'était pas si drôle et nous charriait bientôt à toute vitesse un gros renfort de nuées folles. Non, le ciel n'était vraiment pas agréable à considérer, mais la décision de sortir à la marée ne fut pas expressément remise en question. A la lumière du jour, les réparations envisagées la veille nous semblèrent moins urgentes. Seule la petite balancine fut changée, avec l'idée que, de toute manière, le travail ne serait pas inutile. La dernière surliure étant souquée, je fermai mon couteau et une fois de plus interrogeai le ciel. Observation prolongée, sans commentaires.

- Bon, dis-je enfin, eh bien, il va être temps de demander l'ouverture du pont. Pour midi et quart.

Collot ne répondit pas tout de suite, et il est vrai que mes paroles n'avaient pas un tour interrogatif. Il n'y perceait aucune invite à l'objection, aucune idée même de consultation, mais enfin, soyons honnêtes, il est possible que mon matelot n'eût pas reconnu dans ma voix l'écho mat et tranchant des échéances irrévocables.

- Bah! dit-il enfin, on ne risque rien à passer de l'autre côté. On verra bien.

Après tout, ce n'était pas le Rubicon. Le capitaine du port prit bonne note de ma requête, aussi simplement que si j'eusse demandé l'ouverture d'un passage à niveau sur une route ensoleillée. En outre, comme je lui exprimai le désir de consulter les dernières prévisions officielles concernant le temps sur la Manche, il hocha gentiment la tête pour s'excuser à peu près dans ces termes

- Oh! vous savez, monsieur, ces choses-là, ici, non, vraiment, il n'y a pas la demande.

Près de lui, un docker occupé d'un fort casse-croûte me désigna le nordet au bout de son quignon et déclara, la bouche pleine :

- Puisque le mauvais temps est là, c'est plus la peine de le prévoir.

Enfin, un pêcheur qui nous écoutait me conseilla, néanmoins, puisque j'avais l'air d'y tenir, d'aller voir dans certains cafés où le patron avait l'habitude de prendre les émissions de ce genre. Il ne m'apprenait rien et Collot, de son côté, m'attendait là-bas, sur le quai, pour aller derechef aux informations. Il va de soi que nos intentions étaient très pures et si nous bûmes deux ou trois muscadets ce fut, croyez-le, par convenance élémentaire et respect du droit coutumier, car ce n'est pas l'usage d'aller quérir au bistrot un renseignement sec. De la Civette à l'Hôtel de Ville nous apprîmes qu'au large, la vitesse du vent atteignait officiellement quarante nœuds, soit vingt-cinq mètres à la

seconde avec une force neuf. Cela dit à peu près, je ne me souviens plus très bien, et, question vent, j'ignore les corrélations de la vitesse et de la force ; mais on a beau professer, à la légère il est vrai, le mépris des conventions chiffrées, il y a des chiffres qui en imposent ; ceux-là suffisent à nous mettre d'accord pour adopter un programme de navigation restreint, soit un aller et retour dans l'estuaire où la mer était encore possible. Et d'accord aussitôt pour estimer que ce programme était encore hasardeux. Si le plein vent arrière pouvait, en effet, nous arracher du port sans bavure, la rentrée dans le chenal contre vent et jusant nous semblait interdite. Il faudrait, en ce cas, soit gagner le large, soit chercher refuge au Havre.

- Avec ce temps-là, dit un pêcheur, vous allez rater le Havre, sûr et certain.

A ces mots, un invalide qui s'embêtait devant un demi de vin rouge nous demanda si nous avions quelque chose à faire au Havre, à quoi nous répondîmes que, ma foi non, rien de spécial.

- Où est-ce donc alors que vous vouliez aller ?

- Peuh ! n'importe.

Vous voyez à quel point nous manquions encore de savoir-vivre. La réponse lui parut obscure, à peine polie. L'invalide fronça les sourcils. Un voisin voulut lui expliquer la chose :

- Veulent faire une promenade.

Le vieux préféra ne pas répondre à cette insanité mais, gravement, se mit en devoir de reconsidérer notre cas avec bienveillance.

- Si vous avez, dit-il, vraiment besoin d'aller au Havre aujourd'hui, c'est l'occasion ou jamais de prendre le car. Ça dépend de ce que vous avez à y faire, bien sûr.

- On n'a rien à faire nulle part, dit Collot.

Certes, il y avait dans le ton la juste honte et le regret de n'avoir rien à faire nulle part, d'être ici-bas une créature sans mission, mais un tel aveu parut inadmissible. Définitivement rebuté, le vieillard conçut un si vif chagrin de notre attitude qu'il se retourna vers son vin rouge et le siffla d'un trait comme pour noyer une diablerie. Cette conversation qui aurait dû nous inspirer des doutes sur le bon sens de nos projets ne put que mettre en évidence l'imperfection de notre jeu.

- Le vieux est dans le vrai, dis-je. Nous aurions avantage à nous inventer en toutes circonstances de bonnes raisons solides, bien amarrées dans le tout venant des causalités traditionnelles. Une bonne raison d'aller au Havre ou n'importe où aurait fait plaisir à tout le monde. Il faudra mettre au point la question des motifs et des buts.

- Eh oui ! dit Collot d'une voix rêveuse, mais ces questions-là c'est la bouteille à l'encre.

C'est par des réflexions de ce genre que nous devons en venir peu à peu à tracer la route de Santander. La question, ce jour-là, ne fut pas creusée plus avant, l'heure nous pressant de revenir au bassin. En effet, comme nous embarquions sur le *Matam*, la passerelle commençait à pivoter, exprès pour nous. Aux gages de notre destin, l'inexorable fonctionnaire tournait la manivelle. Moralement, il n'y avait plus de choix. Je répugnais à l'idée de mettre en branle des installations portuaires pour une fausse envie de sortir et il m'eût gêné qu'une institution aussi prestigieuse que les Ponts et Chaussées fût le jouet de plaisanciers velléitaires et lunatiques. Ainsi, le pont tournait et nous dûmes larguer les amarres, chercher les dames de nage, assurer les avirons et nous déhaler dans une précipitation qui eût frisé le banal cafouillage si nous n'avions déjà l'habitude, mon matelot et moi, de ces départs bousculés. Le charme apparent de notre équipe est de réunir deux individus également portés sur la dernière minute. Nous avons le culte instinctif de la dernière minute et nous y réussissons assez bien pour augurer favorablement d'une mise en règle in extremis et à Dieu vat. Pour ne parler que d'appareillage il s'ensuit parfois une telle concentration d'efforts, de zèle et de mutuelles exhortations que les nombreux locataires du vieux bassin se rangent aux fenêtres pour ne pas rater l'exhibition et dans l'espoir d'assister à un petit naufrage inoffensif ; mais le numéro est au point, c'est un cafouillage sans bavures où l'improvisation de l'artiste est toujours tempérée par les impératifs de la payaye rationnelle. je ne sais si je me fais bien comprendre mais les vrais amateurs apprécieront.

Il faut dire que le déplacement à l'aviron du moindre bateau à deux mâts est un spectacle qui devient rare et, personnellement, quand je tire sur mon bout de bois qui pèse autant que la misère du monde, j'aime à sentir s'émouvoir en moi la force tranquille et hautaine du galérien volontaire, maître de sa galère. Collot, en revanche, croit devoir emprunter le masque du mercenaire farouche et altéré. Au dire de témoins, l'ensemble donnerait à penser, et j'ai vu en effet, aux beaux jours, des étrangers de passage prendre des photos pour étudier à loisir les intentions allégoriques de ce tableau vivant. Cette fois-là nous ne fîmes pas grand effort, car le vent nous aidait beaucoup et nous passâmes sans

difficulté dans l'avant-port où le *Matam* vint se ranger contre un chalutier, cul au large et nez au vent, prêt à larguer son amarre pour abattre en souplesse et voler dans le chenal. Ainsi le dernier pas était franchi avant le lâcher-tout, mais la marée étale nous donnait une bonne heure encore pour retrouver l'usage de la raison et en convenir sans fausse pudeur. Nous allâmes jusqu'au bout de la digue, tâter une dernière fois les intentions de l'atmosphère, apprécier les mouvements du ciel et les couleurs de la mer, supputer les malveillances de l'adversaire, comme si nous pouvions tirer de cette démarche un encouragement décisif à rester ou à partir. Un petit nombre de propos insignifiants et de vérités premières furent échangés, mais le vent nous les arrachait de la bouche et déjà notre dialogue appartenait à la tempête. Sans articuler le mot, nous l'avions maintenant sur les lèvres et la chose nous entraînait dans la peau pour alerter directement les entrailles comme si le météore eût agi sur quelque boyau anéroïde. Revenant, tête penchée contre la brise, nous crûmes bon de nous rappeler l'un à l'autre une fois de plus et pour mémoire que nous étions dans la zone abritée. Les déductions en furent tirées tacitement.

Un pêcheur qui venait doubler les amarres de son bateau nous conseilla d'en faire autant.

- On pensait sortir, dis-je en faisant pudiquement et à toutes fins utiles usage de l'imparfait.

L'homme comprit, bien sûr, qu'il s'agissait d'un projet ancien que nous évoquions, par dérision, et nous dit en bridant les yeux vers le large :

- La mer aujourd'hui, monsieur, n'a pas de sentiment.

Cela voulait dire, à mon avis, qu'elle avait perdu le sens du rythme et non seulement aggravé ses coups, mais changé leur nature : la mer perfide, comme disaient Homère et Théodore Botrel.

- Et on s'aime bien, pas vrai? ajouta l'homme avec un bon sourire.

Cette fois le propos était moins clair, ces pronoms douteux pouvaient aussi bien évoquer l'amour de soi et la fraternité humaine, je n'ai jamais su, tant pis, c'est l'ambiguïté essentielle de on. N'ayant pas envie de faire étalage de forfanterie, nous criâmes à cet homme qu'il avait bigrement raison. Inutile d'alarmer les populations pour une affaire qui, maintenant, se jouait de plus en plus discrètement entre nous. A cet instant, d'ailleurs, je crois que nous avions pressenti l'un chez l'autre une disposition intime au renoncement. Il n'était plus que d'en convenir simultanément, opération délicate à réussir et requérant pas mal d'intuition, de bonne foi, de doigté, toutes choses dont nous sommes amplement pourvus.

- En voilà des simagrées, dites-vous ; s'il y avait dans votre affaire un capitaine vrai, il trancherait tout seul, oui ou non, sans plus se préoccuper de l'opinion de l'équipage que de la conscience universelle.

Je partage entièrement ce point de vue très classique. Nous professons même, Collot et moi, une foi sincère dans les bienfaits de la hiérarchie, et c'est pourquoi nous en soignons les apparences jusqu'à nous appeler complaisamment capitaine et matelot, mais il s'agit alors de distinctions formelles, de louable comédie en témoignage d'attachement aux symboles. En réalité, nous formons une paire de quinquagénaires trop invétérés dans leur parité pour y introduire une discrimination hiérarchique effective. Jusqu'au jour où une quelconque adversité nous rappellera au respect des lois naturelles du gouvernement à bord, nous nous en tiendrons à cette heureuse conjoncture qui fait cohabiter, sans conflit, deux têtes de matelots sous une casquette de capitaine ou deux cervelles de capitaines sous un bonnet de matelot, ça dépend des jours. Encore une fois, le système n'est pas à recommander sans réserve à la première équipe venue, car il n'est bon copinage à terre qui ne s'éprouve à la mer. Certaines décisions, même futiles en apparence et si disposés soyez-vous à l'accord, veulent être mûries avec précaution. Dans un cas surtout comme celui que j'évoque, la vanité se pique aisément, l'esprit de parade peut forcer la décision du pire et la pudeur du recul tourner à la sottise. Il fallait synchroniser le retour à l'équilibre, sous peine de déclencher les réactions d'amour-propre et de précipiter la compétition idiote. Pour être franc, je dirais qu'il s'agit, dans ces cas-là, de faire coïncider les processus de dégonflage s'il ne fallait justement, à tout prix, s'affranchir d'un tel mot pernicieux, excitateur de défi et fauteur d'émulation funeste. Loin de finasser lâchement pour garder le bénéfice de l'audace et laisser à l'autre l'initiative d'un revirement que vous souhaitez aussi bien, il faut s'arranger au contraire pour qu'à jamais il soit impossible de savoir qui fit le premier pas vers la sagesse. Laisser l'impression d'une volonté harmonieusement jumelée, faire en sorte, enfin, que vous ayez dit, à l'unisson et comme un seul homme : on ne part pas. Quitte à chacun de garder pour soi la conviction qu'il s'est rangé à la prudence, quoi qu'il en eût et par esprit de conciliation. Quitte aussi bien à

célébrer, d'une même voix, la dure et belle victoire de la raison claire sur les vulgaires séductions du péril.

C'est ce que nous fîmes quelques instants plus tard au fond du rouf, où nous goûtions les bienfaits d'un si heureux dénouement avec, tout de même, un très léger arrière-goût de dépit

- Ah! disait Collot, la prudence est une rude discipline, capitaine, et nous avons, je crois, bien gagné le casse-croûte.
- Une discipline, répondis-je, qui peut exiger d'insoupçonnables sacrifices. Un peu de harengs marinés pour commencer?
- Oui, reprit Collot en sortant le pain de quatre livres, le courage finit où commence la folie. On n'a toujours pas retrouvé le tire-bouchon? ajouta-t-il en tirant une bouteille.
- Autrement dit, repris-je, le vrai courage doit savoir refuser la bravoure. Pas besoin de tire-bouchon, enfoncez-le avec l'épissoir.
- Voilà : se dégonfler publiquement, être seul à savoir ce qu'il en coûte, c'est le régal des âmes fortes. Il est buvable, mais un peu chargé en salpêtre, qu'est-ce que vous en dites, capitaine ?
- Exact, mais, entre nous, matelot, il faut dire ce qui est : les choses ont plus de saveur quand on rentre au port, ayant essuyé un coup de torchon et échappé au coup dur.
- Eh bien? N'y avons-nous pas échappé? Et non sans lutte, je suppose.

Le sophisme était lourd, mais il passa tout seul avec les harengs marinés. Dans la nuit, le flot monta dans le chenal avec une houle insolite qui en disait gros sur les événements du large, et notre sommeil fut inquiet, car le *Matam* tanguait et roulait à tout casser contre le chalutier. Vers une heure du matin, nous nous trouvions quasiment à poil sur le pont à vérifier les parebattages :

- On serait plus tranquilles au large, dit Collot avec une espèce de conviction qui frisait l'impudence.

Un peu plus tard, tassés dans nos couchettes, nous entendions le vent siffler pointu dans les haubans.

- Cette chanson me captive, murmura Collot dans le duvet de sa cagoule.

Craignant que tout fût remis en question, je l'invitai à se boucher les oreilles pour résister à l'appel des sirènes, mais il y opposa de lui-même sa mâle plainte de ronfleur olympien.

Vous avez maintenant de quoi vous faire une idée sur le dualisme de l'équipage, et la façon dont il réagit devant une situation relativement ordinaire. J'aurais pu choisir un cas aigu, mais les cas aigus sont moins démonstratifs, ils ne prêtent pas à l'analyse et, de temps en temps, j'aime bien traîner un peu dans l'analyse. C'était aussi l'occasion de traîner cinq minutes encore dans Honfleur avant de partir pour Santander.

Un calendrier douteux. L'oignon et le réveille-matin. Tenir journal. Un document a disparu. Réflexions en tête du mât. Légèreté du capitaine. Le palan d'Archimède. Choix de captures. Caliorne ou bredindin. Collot et les cordages.

Donc nous partîmes de Honfleur, par temps douteux, au printemps d'une année 50, vers le début de juin, nous n'en sommes tout de même pas à quelques jours près. J'entends les pointilleux :

- Méfiez-vous de vous complaire dans le vague. A la longue c'est agaçant. Dans un récit de croisière, si vous n'êtes pas capable de préciser le jour du départ, vous allez indisposer un certain nombre de lecteurs influents. Il n'était pas difficile de vous renseigner sur la manière de rédiger un récit de croisière.

Non seulement je me suis renseigné mais j'ai lu de ces récits et j'en ai conclu que les scrupules de date ne peuvent intéresser que l'armateur et, dans certains cas exceptionnels, l'historien. Sans doute, le recoupement des faits et la consultation de mon entourage m'aideraient-ils à retrouver la date en question, mais franchement je n'y tiens pas. Pas plus que de savoir si l'amour m'est tombé dans les bras au deuxième ou troisième top et s'il y restera jusqu'à la fin des tops. Je ne prends pas les heures du bon Dieu pour des canards sauvages qui battent les ailes dans la brume des lacs savoyards. Le temps peut faire une fleur à celui qui l'ignore mais si vous l'apostrophiez au passage, bien sûr il ne vous ratera pas. Il fallait que le poète eût le coeur emboîté dans une montre à savonnette pour lâcher son cri; cri d'autant plus inconvenant que la navigation lacustre est affranchie du souci des marées. Mais la mer plus encore que l'amour sait piper les pendules et jouer des calendes grecques. Ces moments-là demeurent suspendus dans ma mémoire, comme une portion de vie dédoublée, une saison supplémentaire vécue dans une dimension illégale et fascinante, une expédition rêveuse, exquise et tourmentée aux sources confondues de l'espace et du temps; et je trouve bon de les maintenir dans cette extravagance. De ces dispositions vous inférez, à la légère, que nous ne pratiquâmes pas une navigation très scientifique. Détrompez-vous les employés du Bureau des Longitudes ont un goût très vif pour l'indéterminé. Plus ou moins orthodoxe, la navigation fut quand même savante ; nous y apportâmes chacun toute notre science, et non seulement l'acquise, qui serait peu de chose, mais l'infuse qui a réponse à tout.

Pas plus de négligence en ce qui concerne les instruments de bord. J'y reviendrai plus tard. Ma façon d'envisager ce voyage, hors des limites usuelles de l'espace et du temps, n'implique pas du tout, au contraire, l'absence à bord de cartes ou de chronomètres. Nous avons tout ce qu'il faut. J'entends par là tout le nécessaire, étant admis que toute nécessité est relative et qu'à chacun suffit la sienne. En particulier, nous avons une montre du type régulateur, de la série fabriquée au début de ce siècle, à l'usage des conducteurs de tramouet. J'apprécie ces sortes de montres pour leur poids considérable, leur volume et la grâce d'un cadran rehaussé d'ornements bizarres et d'émaux chatoyants qui empêchent les heures de vous blesser la vue. Elles sont encore ignorées des antiquaires qui font pourtant valoir des objets moins estimables et on en trouve assez facilement dans les marchés aux puces, en état de marche, car elles s'adressent à une clientèle sensée qui achète les montres pour savoir l'heure et non les rouets pour faire des suspensions ou des vis de pressoir pour faire des lampadaires. Les Nord-Africains, paraît-il, en sont friands, ce sont des gens qui savent apprécier la valeur du temps aux apparences de la tocante, et je n'ai pas hésité à me rendre au marché Bicêtre pour acquérir un de ces engins qui rappellent un peu les premières locomotives à vapeur, festonnées de cuivre et ornées de consoles ciselées. Ce régulateur nous a donné toute satisfaction, en dépit de la mauvaise impression qu'il fit à mon ami Collot, toujours méfiant devant les nouveautés que j'introduis à bord.

- C'est une montre que nous ne connaissons pas, dit-il ; à première vue, elle offrirait plutôt l'aspect d'une montre campagnarde et je doute fort qu'elle s'amarine jamais.
- Tenez-vous pour rien son échappement à ancre ?

- Beau travail que voilà pour une ancre! Mais nous jugerons bientôt de votre outil par le contrôle de mon réveil.

Depuis plusieurs années le réveille-matin de Collot, successivement affecté au *Bouli*, au *Farfadet* et au *Matam*, avait toujours miraculeusement fonctionné sans avoir jamais quitté le bord. Son tic-tac emphatique et compliqué se frayait un chemin cahoteux dans la rouille et la saumure. Comme de tout appareil de précision, il fallait savoir s'en servir. Il avait tendance à ralentir ou à s'emballer selon certaines conjonctures de tangage et d'humidité. Quand il s'abandonnait à la nostalgie des tables de chevet, rêvassant aux mornes cadences des horaires bourgeois, un déboulé sur l'étagère transversale, bord sur bord, lui faisait rattraper le temps perdu et son destin de réveil océanique. Dans les calmes, il s'arrêtait par nécessité scientifique, vu que le mouvement est un rapport d'espace et de temps. Tout cela impliquait un certain nombre de corrections, mais le navigateur n'en est pas à une correction près. Naviguer, c'est corriger. Il y a l'heure solaire, l'heure vraie, l'heure légale, l'heure du ponche, l'heure du réveille-matin du matelot et l'heure de l'oignon du capitaine, chacune d'elles apportant son tribut d'exactitude. Donc, pour mesurer le temps nous avons de quoi.

La jouissance d'un certain nombre d'heures exactes n'empêchait pas, comme je l'ai dit, que nous errassions parfois hors du temps ; et je le dirai plus d'une fois, car c'est là une des plus hautes récréations de la vie sous voile. Je me souviens de certaines nuits où toutes les armes de la connaissance ne semblaient batailler qu'au service de la confusion. A la lueur d'une torche expirante coincée sous le menton, l'équerre et le compas serrés dans la bouche, Collot crayonnait avec minutie des chiffres fondants sur une carte mouillée alors que nous voguions, comme détachés de nous-mêmes, dans un piège astronomique où nous leurrait une espèce d'infini chahuteur coupé d'éternité sirupeuse. Tel est le pouvoir exorbitant de la navigation à voile que plus nous inquiètent les mesures du monde et plus nous captive le sentiment d'y échapper.

- Si vous continuez sur ce ton, votre compte rendu de croisière va se mettre en ralingue et nous serons encore dans le chenal de Honfleur au printemps prochain.

Vous m'étonnez. J'espérais qu'à cette page, il ne resterait que des lecteurs confiants et disposés à prendre les temps comme ils viennent. Cette croisière ayant été, bon gré mal gré, largement vadrouillée, il n'y a pas lieu d'y introduire une discipline apocryphe. Les milles parcourus ne se présentent pas lovés avec soin dans mon souvenir et le mieux à faire est d'y pêcher au hasard une image, une anecdote, une manoeuvre, un coup de rhum heureux, un quart d'heure anxieux, sans trop me soucier de la chronologie. Vous êtes déjà informé que l'air de la mer ne valait rien pour ma chronologie et, tout à l'heure, me voyant hésiter sur la date du départ, vous avez pensé au livre de bord. Que ne consulté-je mon livre de bord?

Même à terre, il y a des gens qui tiennent leur livre de bord. Toute leur vie en almanach. Le 3 novembre 1924, ils ont offert le cinéma à Loulou et le mardi de Pâques 1935, chez Prunier, ils ont eu une conversation intéressante avec Chautemps et le même soir un pneu crevé, carrefour Drouot. La consignation de ces caps et de ces vents les aide sans doute à mener leur barque. A la rigueur, ce qui est à faire, je veux bien essayer de le noter, à tout hasard, et je ne suis pas contre les agendas qui, à ce que j'ai pu voir autour de moi, rendent service à des gens honorables. Mais noter ce qui est fait, non, cela ne m'intéresse pas, et puisque nos actes nous suivent, nous n'allons pas encore les aider dans cette filature suspecte. L'idée même de tenir journal est complètement étrangère à mes disciplines personnelles : la route sans carnet, l'étape sans crayon. Je ne vais pas gâcher mes bivouacs à y faire le greffier. Que la mémoire y suffise, elle connaît son affaire, elle en prend elle en laisse, et si peu qu'il en reste le monde est dans la musette. Quant au journal intime, je m'en détourne comme d'une pratique indécente. La postérité culturelle se passera de ma lessive et je ne prends pas une bibliothèque de gare pour confessionnal. Ces convictions, encouragées il est vrai par la difficulté d'écrire, n'impliquent pas un sot dédain pour le journal de bord et je m'efforce, au contraire, de n'y pas manquer. Nous avons le devoir de donner au bateau une mémoire et il n'y a pas de navigation bien assurée sans journal de bord. Malheureusement, nous avons égaré la première partie de ce document, ou plutôt, il a disparu dans des conditions assez mystérieuses. Un jour que nous le cherchions pour y consulter une indication de loch ou y consigner quelque saute de vent, impossible de mettre la main dessus. Et pourtant, croyez-moi, l'ordre règne à bord. Non seulement le capitaine y veille, par principe, mais le matelot s'en mêle, par devoir. Cette compétition en faveur de l'ordre, pour qui sait voir les choses, a souvent composé dans l'intérieur du rouf des tableaux inoubliables. C'est pourquoi, à propos de cette fuite, nous ne songeâmes pas un instant à porter l'un sur l'autre un vain soupçon de pagaille. Ce livre de bord,

précisons-le, se présentait sous la forme peu réglementaire d'une pincée de feuilles apparemment retenues en bloc, mais autant dire volantes. Une fouille méthodique, à froid, suivie d'une exploration brouillonne, à chaud, nous ayant convaincus de son absence à bord, la raison en prit ombrage, exigea une explication, et nous dûmes recourir aux hypothèses. Quand nous décidons d'en venir aux hypothèses, Collot et moi, pour peu que nous soyons entre ciel et mer, nous abattons de la besogne et ne reculons devant rien. Sur le soir, après avoir fait le tour des explications logiques et mythologiques, l'évidence apparut enfin aux yeux du matelot :

- Ne cherchons pas plus avant, dit-il, c'est un coup de l'hôte invisible.

La présence à bord d'un passager clandestin était alors admise et abondamment prouvée depuis longtemps. J'y reviendrai. A mon avis pourtant, ses rapports avec notre univers concret ne pouvaient aller jusqu'au déplacement d'objets solides et finalement, sur la disparition des premiers feuillets de notre livre de bord, j'accepterais, par lassitude, la plus vulgaire des explications. Au demeurant, la perte n'est pas bien grave. Je n'ai pas un culte exagéré du document et je suis homme à emballer devant témoin une paire de saucisses chaudes dans un manuscrit d'académicien froid. Les feuillets disparus peuvent donc sans remords continuer leur fugue. Où qu'ils soient aujourd'hui, planqués dans le ventre d'une baleine ou survolant la Caroline dans les menus bagages d'un cyclone baladeur, lacérés par les homards ou digérés par les oursins, becquetés par les goélands ou façonnés douillettement pour le nid fabuleux des alcyons, ils auront du moins échappé au triste honneur des fonds de tiroir où trop de vains papelards se prennent pour document.

En revanche, la deuxième partie du livre de bord a été ramenée à terre. Elle doit se trouver aujourd'hui dans un coin d'étagère, sous bonne surveillance, entre les Mémoires du capitaine Voss et le *Livre des Phares*. Je m'y reporterai en temps voulu, quand le besoin se fera sentir de préciser mon cap ou de ressaisir un événement dans les coordonnées du monde sensible. Je n'ignore pas, en effet, qu'un petit extrait de livre de bord, ici et là, dans sa concision impassible, confère à ces genres de récit le sceau de l'authentique et l'accent de la vérité. Un fac-similé fait encore plus d'effet; ne proposerait-il qu'une mention anodine du genre : *jolie brise nord-nord-est, cap 310, tribord amure*, le griffonnage entrouvre une perspective dramatique. N'en parlons pas. Au point où en sont nos exploits et en mettant les choses au mieux, je ne vois décemment qu'une édition posthume pour accueillir la reproduction de ce journal de bord. Malheureusement, je ne peux pas mettre la main dessus. Il a dû filer dans la gouttière d'en face en tortillon de sarbacane, comme les factures. C'est assommant à la fin. Il règne dans cette famille un curieux mépris des archives.

En tout cas, pour ce qui est de l'armement et de l'appareillage, il y avait assez de flâneurs sur le quai pour témoigner de nos soins à gréer le filin neuf ou arrimer les bouteilles à fond de cale, assez d'oisifs aux fenêtres pour consigner les menus incidents qu'un livre de bord ne saurait souffrir avec dignité. Comme je l'ai dit, le *Matam* se trouvait dans le vieux bassin, à son poste habituel, entre l'opticien et le chapelier. Dans le vieux bassin, on ne peut se cacher de rien. C'est un plan d'eau scénique resserré au milieu d'un théâtre vétuste et populeux. Au rez-de-chaussée les avant-scènes sont encadrées de cariatides ébauchées en chêne brut qui soutiennent l'encorbellement des fauteuils de balcon au-dessus desquels s'étagent les loges de galerie et le poulailler à mansardes. Les ouvertures sont étroites et font supposer que le spectateur est monté sur une échelle, derrière le praticable, pour venir jouer son rôle à la fenêtre ; à voir déborder son buste expansif, on pense qu'il devra se reculer avec précaution pour ne pas emporter le chambranle. D'ordinaire, aux heures ouvrables, le public est assez clairsemé : une poitrine désœuvrée, une pipe d'invalides, une chevelure à sa toilette, un torchon secoué ; quelquefois le visage d'un pâtissier blême venant se rafraîchir entre deux coups de feu car les étages ont leurs boutiques par-derrière, de plain-pied avec la rue qui monte. Il y a donc une façade sur le siècle et une façade sur le théâtre. Que vienne à s'élever du bassin quelque rumeur ou remous prometteurs, et le théâtre fait son plein : un bris de bouteille, une querelle de pêcheur, une affaire de douane, un vélo saoul qui tombe au bouillon, le refrain des haleurs de frégate, le tam-tam d'un semi-diesel qui fait ses tours d'essai dans l'eau grasse comme un bourdon sur la soupe, le tambour de ville, un embouteillage d'artistes peintres, la criée d'un butin des îles, un pneu qui éclate, une procession, un crevettier qui manque l'accostage, une fanfare de cirque, un démâtage à la grue, le braillement d'un équipage saoulé pour les Amériques, le déchargement d'un car de touristes, le renflouage du cycliste, l'embarquement du régiment de Carignan, un concours de carrioles au pied de la Lieutenance, un gros juron qui éclate au crépuscule. Depuis Philippe le Long le public est là, peu exubérant, peu exigeant mais attentif; le spectacle a bien baissé depuis leurs enfances, mais il en reste un écho. Dans le vieux bassin on ne peut

se cacher de rien, ni d'un appareillage en escadre ni d'un coup de blanc à la sauvette. Même la nuit, si besoin me prend, il y aura toujours à quelque fenêtre une guetteuse ou un rêveur pour attester de l'innocence de mes actions.

Ce matin-là, une dernière fois, Collot m'avait hissé, pour cinq minutes, en tête du grand mât pour en finir avec je ne sais quelles histoires de capelage et de poulie. Ce petit travail de cinq minutes à expédier en tête du grand mât, on ne saurait trop s'en méfier. Rarement il vous tient quitte pour cinq minutes et une grimpée. Une fois parvenu dans ces régions peu fréquentées, vous découvrez toujours quelque faute ignorée, quelque dommage imprévu et, tout ému de voir de si près la fatigue des choses qui ont peiné à votre insu, vous voilà stimulé par une trouille rétrospective

- A envoyer le marteau! criai-je à Collot dont je voyais au pied du mât le raccourci impressionnant, visage empourpré dans une paire d'épaules emphatiques. - Et je précisai :

- N'oubliez pas de me l'estroper! - Hein? Vous vous êtes fait mal?

Il avait très bien compris, mais devant certains mots du jargon sacré, Collot éprouve une espèce de pudeur et il prendrait facilement pour affectation ou préciosité l'usage pourtant modéré que j'en fais. Estroper un objet, c'est le munir d'une estrope qui le rende solidaire d'un autre objet. Estroper un outil, c'est le parer d'un bout de filin qu'on attachera au poignet pendant l'usage. L'habitude est difficile à prendre pour un terrien, car l'objet qui lui échappe tombe ordinairement par terre, et la terre est grande et l'objet peut rouler de Montmartre à Vaugirard sans se perdre irrémédiablement. A bord, la surface de chute récupérable est très limitée, surtout quand on travaille dans les hauts. Les perpendiculaires abaissées d'une pomme du mât oscillante ont plus de chances de tomber à l'eau qu'au sec. Beaucoup d'objets, ustensiles et outils, nous ont déjà quittés de cette manière, mais enfin on ne peut pas estroper tout, fourchette, pipe, couteau, casserole et brosse à dents. Ce serait humiliant pour l'estropeur et l'estropé. Ainsi le marteau fut hissé, puis la paire de pinces, puis l'épissoir. Dans ces cas-là, on a besoin de tout. Après l'épissoir, vous demandez le chasse-pointe et le fil de carret, mais votre couteau échappe et tombe, croisant au passage le pot de vernis qui bute sur un taquet de hauban et comme vous avez dans la bouche une broche de manille et un axe de poulie sans parler de la drisse de foc serrée à pleines mâchoires, votre juron n'a pas ce vif éclat qui dompte l'infortune et dénoue les problèmes. Enfin, vous n'aurez pas travaillé à votre main et l'altitude aura un peu troublé vos esprits car, à peine revenu sur le pont, la vue d'une poulie en fausse position vous rappellera en haut, et vous y reviendrez encore pour mettre au clair une salade de drisses.

Ce qui me donna le plus de mal sur ce chantier de cocagne, c'est le passage d'une drisse de mât neuve, un peu forte pour sa poulie. Chaque fois que nous achetons du neuf, nous avons tendance à choisir plus fort que le vieux, en considération du fameux : trop fort n'a jamais manqué. Cet admirable dicton a pour corollaire ce théorème souvent méconnu, à savoir que nul système n'est plus fort que le plus faible de ses éléments ; ainsi la résistance d'une chaîne est égale à celle de son maillon rouillé, deux grosses manilles associées à une petite ne font que trois petites manilles et le colosse qui vous protège ne vaudra jamais que l'argile de ses pieds. Dieu merci, les valeurs morales et politiques s'efforcent, avec succès, d'échapper à cette loi cruelle qui interdirait au meilleur de compenser le pire. Quoi qu'il en soit, le trop-fort-n'a-jamais-manqué demeure une vérité universelle et tout spécialement honorée quand il s'agit d'armement naval. Entraîné par ces principes, le *Matam* aurait bientôt exigé le gréement d'une gabare hollandaise qui l'eût condamné à disparaître pour faire place à une coque plus conforme à l'énormité de ces attributs. Prenons garde aux principes, on n'en verrait pas le bout si la divine insouciance du matelot ne corrigeait le dogmatisme des armateurs. C'est ainsi que, là-haut, la rigueur des principes fut bientôt modérée par l'envie de me retrouver en bas. J'avais décidé que la vieille poulie pouvait supporter autant d'effort que son filin neuf; de plus, elle était si bien estropée que son remplacement posait, à la veille du départ, un problème importun. L'étroitesse de sa gorge était bien plus gênante et je dus, à grand-peine, y forcer en vis le bout du filin surlié à bloc. Une fois passé la drisse, Collot en essaya la manoeuvre, mais la poulie agissait comme un frein, chose inadmissible.

- Qu'à cela ne tienne, dit-il sur le ton du gabier qui a réponse à tout, nous allons procéder à un léger suiffage.

Nous obtînmes, effectivement, un assez bon résultat aussitôt confirmé et renforcé par la traditionnelle caution de rhétorique : ça se fera bien à l'usage.

Ainsi, j'arrivais au bout de mes travaux altiers. Coincé dans le noeud de chaise qui me pinçait sauvagement le derrière, à demi paralysé par les crampes, je prévins le matelot que le travail était fini et qu'il eût à filer ma drisse

- A larguer le capitaine! fis-je d'un ton jovial.

Alors, le cherchant des yeux, je découvris Collot, en vue cavalière, à l'extrémité du bateau, un pied déjà posé sur l'échelle du quai.

- Je vais chercher un paquet de tabac, me cria-t-il dans ses mains en porte-voix, vous n'avez besoin de rien?

Pour être immémoriale, cette plaisanterie n'en est pas moins stupide. Les brimades qui vous surprennent en haut du grand mât sont particulièrement pénibles et fort appréciées par les spectateurs du vieux bassin. Votre infortune, hissée en épingle, vous désigne à la risée publique et toute la solennité de l'appareillage dégénère en numéro de music-hall. Jusqu'alors, malheureusement, il n'y avait pas eu de revanche qui ne tournât à ma confusion. Lorsque j'essayais, avec une idée de représailles derrière la tête, d'envoyer Collot à ma place, je découvrais qu'il était impossible de soulever par ce moyen plus lourd que soi. L'unique poulie ne transmettait que la valeur de mon poids. Pantin dérisoire suspendu à la drisse de pic, je cherchais, en vain, le point d'appui qui m'eût permis de soulever ce monde d'inertie et de mauvaise volonté que représentait le matelot immobile et carré dans son noeud de chaise. Déjà mes pieds avaient quitté le pont et comme nous allions nous croiser dans les airs, il m'expliquait la théorie du funiculaire:

- C'est pourquoi, me criait-il en se posant sur le pont, c'est pourquoi j'ai toujours choisi des capitaines plus légers que moi.

Toutefois, il ne pouvait ignorer que le génie de l'homme avait, depuis longtemps, trouvé mille moyens de faire échec aux vulgaires prétentions du poids et, de lui-même, très loyalement il suggéra le palan.

A vrai dire, l'idée d'un palan à tout faire frappé sur le grand mât était un vieux projet maintes fois évoqué. Dans notre idée ce palan polyvalent, ce polypalan, devait, bien entendu, parer à toute avarie de drisse, mais Collot y prévoyait aussi le moyen de ne pas abandonner dans le sillage le phoque ou le lamentein que nous aurions eu l'occasion de harponner. Nous pensions également aux tortues de rencontre, aux baleineaux éventuels, aux requins de fortune, aux coelacanthes arriérés, aux pieuvres ampoulées, au cachalopathe isthmicole, au grand silure hellespontin, au macrosaure inqualifiable, à tous les monstres enfin de la génétique officielle ou romanesque, sauf bien entendu la baleine blanche qui perdrait son temps à défier le *Matam*. Dans l'intervalle de ces captures, le croc palanqué avait mission d'amener à bord toutes sortes d'épaves telles que baril, coffre, balle d'indigo, caisse d'épices, cochenille en poudingue, vieille peau de sirène en mue, carlingue d'avion foudroyé, bouteille vide ou manuscrit en bonbonne, valise diplomatique, ambre gris, boîte de ration K, bâton flottant, cage à poules, cantine d'officier supérieur, neuf d'oiseau biligou, châsse de saint breton, noyé de haut lignage, écume de pipe amère, chapiteau de pierre ponce atlantide, vistamboir hydrofuge, dame-jeanne de tafia, piano à queue. Bref, il n'était objet lourd et tant soit peu flottant, inanimé ou vivant, négociable ou vain, tombé d'un sabord, surgi des abysses ou chu du ciel dont notre palan ne dû assumer la prise.

Nous ne pouvions certes pas nous contenter pour cet engin de l'appellation sommaire de palan. Encore que trente-six palans ne figurassent pas au gréement du *Matam*, il fallait bien savoir à quel nom particulier répondait notre appareil. Il se composait d'une poulie simple à ringot frappée en haut du mât et d'une poulie à croc soit trois brins, un dormant, un courant, un garant, de telle sorte que, vous voyez ce que je veux dire, c'est très simple en soi, mais difficile à décrire, et Collot cherche un crayon.

- Ha ha! dit-il sans modestie, vous êtes encore bien content que le matelot soit là, hein? Pour pallier l'insuffisance de vos écritures.

Non, c'est inutile. Je connais mon matelot quand il commence un croquis de ce genre, c'est la porte ouverte sur l'infini des combinaisons, car il est sujet au délire des gréeurs. Il va, d'une poulie-mère ou d'un brin postulé, faire surgir à vos yeux un tel flot de filins appareillés que vous en aurez l'entendement filandreux comme une soupe au fromage. Or, il nous faut ici avoir l'esprit clair et, ici comme ailleurs, pour garder l'esprit clair, éviter les explications. Croyez-moi, tout ce qui demande explication, tout ce qui donne explication, méfiance. La première clarté en cette affaire de cordage est dans le choix du mot, et il est clair qu'une chose non appelée ou mal appelée ne répondra pas à vos besoins. C'est partout pareil, mais à bord plus que partout ailleurs car le mot, d'abord, régnait sur la mer et le vent se gouverne à la voix qui est le maître vent.

Voilà ce qu'on apprend sur le *Matam*. Si mes scrupules de vocabulaire vous agacent un peu, c'est qu'ils trahissent encore un zèle de néophyte. Las de courir après le mot juste et d'y échouer, j'avais

admis, très tôt, qu'on pouvait bien s'en passer et que sans doute il n'existait pas, mais la voile m'en a révélé l'admirable nécessité. Malgré sa réticence, le matelot commence à y croire qui avait si peu d'égard lui aussi pour la propriété du terme. Hélas, l'approximatif est une si vieille habitude que les rechutes ne sont pas rares. Il nous arrive encore, dans le feu de la manoeuvre, de nous dire l'un à l'autre: « Vite! Attachez ça, là, au machin », ou bien : « Tirez donc sur le truc. » Alors, aussitôt dit, la langue nous sèche d'angoisse, comme si lui avait échappé une invocation aux ténèbres.

Évidemment, pour le navigateur solitaire, ce n'est plus pareil. Il n'a pas besoin de nommer les choses. Il pourrait être muet. C'est un individu excessif qui navigue sans capitaine ni matelot et qui boit seul. Apparemment détaché des mots et abandonné par eux, il s'enfonce dans l'innommable. Son cas serait mauvais si les mots ne voltigeaient quand même autour de lui et ne le protégeaient à son insu. D'ailleurs, il n'y a pas plus de solitude aux Sargasses qu'à Port-Royal. Dans un monde peuplé de trois milliards d'habitants, sans compter les morts et particulièrement les noyés, la navigation solitaire est strictement interdite. Il est donc inutile d'évoquer plus longtemps un individu qui n'existe pas.

Revenons à notre palan. Constitué de la sorte, il pouvait, à la rigueur, accepter le nom de palanquin, si palanquin n'eût été réservé pour la manoeuvre des ris et celle des mantelets de sabord sur les voiliers de fort tonnage. Restaient caliorne et bredindin, ce qui n'est pas vilain non plus. Les définitions paraissaient convenir à notre engin, le choix était tentant et j'en fis part à Collot qui avait la bonté de s'en remettre à moi pour la terminologie, comme s'il m'eût concédé une spécialité honorifique mais scabreuse. Quelle que fût alors son attitude en face des mots, insouciance ou timidité, il avait tout de même l'oreille assez douée pour s'émouvoir à caliorne et bredindin. Dire caliorne et bredindin, c'est agréable en soi. Même si vous n'avez, de votre vie, touché ni vu la moindre caliorne ou le pire des bredindins, même si vous prenez caliorne pour antilope équatoriale et bredindin pour ouvrage de dame, même enfin si vous refusez toute image, vous pouvez jouir de l'ineffable musique de caliorne et bredindin. Or, nous avons, ici, la chance de faire coïncider le mot sous la langue et la chose sous la main. Ça n'arrive pas tous les jours. Soubrette par exemple et pistole sont des mots charmants, c'est une affaire entendue, mais la conjoncture qui les rends palpables dans leur objet ne survient pas tous les matins.

Donc, il n'était plus que de choisir entre caliorne et bredindin. La modestie nous fit pencher pour bredindin. Depuis, il est vrai, plusieurs plaisanciers m'ont dit qu'à vue de nez notre appareil s'appelait une anglaise, tout simplement. Je ne vois guère, d'abord, ce qu'il y a de plus simple; ensuite, s'ils espèrent par ce propos exciter mes humeurs prétendues anglophobes, ils tombent mal. Je n'ai rien contre anglaise, anglaise est un mot français et je me demande même si, par ses nuances, il ne serait pas intraduisible en anglais. Donc, aucune objection de principe à désigner mon truc sous le nom d'anglaise. Toutefois, si je dis au matelot d'aller mollir l'anglaise, ou de la raidir ou de l'éтарыquer à bloc ou, tout bonnement, de la choquer, cela peut prêter à confusion dans le cas, trop rare il est vrai, où nous embarquons une Anglaise au sens le plus charnel et britannique du mot.

Ce bredindin fut gréé le soir, veille de notre départ, avec le minimum de tâtonnement habituel à la mise en place d'un appareil de ce genre. J'ai toujours, quant à moi, besoin de méditer sur le trajet du filin dans les réas, de me représenter son jeu dans l'espace et la transmission des forces, bref, de réinventer le palan chaque fois qu'ayant démonté allégrement la grande écoute, par exemple, je me vois acculé à la réflexion pour la remonter proprement. Toujours est-il que le triple cordage du bredindin ajouté aux trois drisses et à la balancine faisaient au pied du grand mât une jolie corbeille de filin, un beau massif de chanvre lourd où disparaissaient les cabillots du râtelier. Nous regardions ça, la joie dans l'œil et la fierté au coeur. Dans ces genres de choses, Collot et moi, nous aimons assez la complication. Pour la toilette, le vêtement et les idées générales, nous aurions plutôt tendance à simplifier, mais pour ce qui est du cordage, son foisonnement nous plaît. Quitte à jurer, le moment venu, contre les imbroglios du gréement tentaculaire, nous aimons le filin pour le filin et, jusqu'au jour où notre étoile se prendra les pieds dans un micmac de ficelles, nous nous régalerons d'un râtelier touffu.

La psychanalyse à longue portée qui se penche sur les nourrissons et rattache le coq-à-l'âne du vieillard aux obsessions de la vie intra-utérine, est encore mal informée des complexes noués à loisir dans le berceau marin par le protozoaire ancestral. Je ne chercherai donc pas de ce côté-là l'origine de cette volupté bizarre qui nous émeut, passé l'âge mûr, à manier l'écoute et le hale bas. Je la trouve aisément dans une des régions les plus avouables de mes fonds personnels, je veux dire la soute encombrée par les cordages de tous les brics où j'ai embarqué dans les heures creuses de ma vie. Cela

représente un joli paquet de filins disponibles, encore tout bons, à peine usés par les poulies imaginaires et les intempéries chimériques. Mettez-vous à ma place, jusqu'à la cinquantaine j'ai fait du refoulement de filin. Non que je n'aie vogué de-ci de-là, mais les gréements de ferraille ne comblaient pas mes vœux. Pour Collot c'est un peu le même cas, mais aggravé par son métier de graveur, car le pouvoir décoratif du filin lui est une raison supplémentaire de ne pas lésiner sur la manoeuvre, courante ou dormante. Il n'est pas, en effet, de ces artistes parcimonieux toujours impatients d'élaguer, de rogner, de dépouiller, de réduire la réalité complexe à l'unité arbitraire. Il n'a pas le préjugé du sobre. Et quand je dis sobre, je ne crains pas d'associer les différentes acceptions du mot, car il semble bien que toutes les sobriétés se tiennent. Comme il a le flacon libéral, Collot a le crayon généreux. Certes, il apprécie la ligne droite orgueilleuse et solitaire, mais il est plus sensible à l'idée d'une ligne droite se dégageant d'un faisceau de lignes inquiètes à la recherche d'une droiture. Il flaire l'ennui au dépouillé la pauvreté au bref et peut-être le cafard de l'idéal accompli. Il veut choisir le bon filin entre douze, et si les onze n'ont pas d'emploi il en fera des enluminures, des culs-de-porc et des culs-de-lampe. Sous la pression des circonstances, il peut se débarrasser d'un bout inutile, mais c'est à regret, comme si l'art était de rendre utile à soi ce qui paraît inutile à autrui. Tout cordage a pour lui des vertus irrationnelles qui dépassent la manoeuvre. Il n'est pas de jours que Collot ne réclame des caps-de-moutons et des enfléchures ; nous avons une corne, mais il rêve d'établir un hunier, pour la joie de l'œil et le bonheur de hisser. Plus d'une fois ses grimaces m'ont captivé quand je le voyais, au pied du mât, arc-bouté contre le tangage, une drisse dans chaque main, l'œil gris et globuleux, scrutant je ne sais quelle poulie rétive : et han ! il n'était pas seulement gabier attentif à raidir la ralingue, mais sonneur de bourdons éoliens, tireur de ficelles pour marionnettes icariennes et quelquefois captif en pétard dans un piège de lianes. Et au bistrot, quand il écarte son verre et balaye les miettes pour dessiner sur la nappe, c'est qu'il veut mettre au clair un problème de gréement qui le taquine depuis les hors-d'oeuvre ; d'autres sujets peuvent nous divertir, mais le problème dort d'un oeil et resurgira tout naturellement quelques heures plus tard, bu le dernier verre et tourné le dernier coin, comme pour s'assurer, à l'instant des adieux, que personne n'a largué le bout. Alors, nous repartons chacun de notre côté mais traînant d'invisibles agrès et solidaires d'un long rébus un peu entortillé par le muscadet. A Paris cela n'a pas d'importance, mais vous avez vu tout à l'heure comme j'ai dû écarter le crayon du matelot de peur qu'il ne vous captive dans ses lacs. Son univers est gréé. L'homme dans ses cordages est un mythe qui le hante et on ne lui fera pas dire que la vie est une bermudienne à drisse unique. A terre, trop d'insaisissables cordages lui échappent, trop d'innommables lui répugnent, mais quand il est à bord, sur le pont, là, au pied du mât, il va prendre sa revanche, il caresse du regard tout ces petits problèmes joliment tournés sur leurs cabillots.

Les cloches de Honfleur et les angélus du matelot. Arrivée de la brouette. Quarante-neuf bouteilles. Us et abus du yaka. Ses origines. Le subrécargue et ses listes. Voir en appendice. Nos cirques, nos muscadet et nos couteaux.

- Bon, dit-il passant la main sur les drisses avec un doigté d'accordeur athlétique, bon, ça n'a pas l'air de se présenter trop mal. Une fois le vin embarqué, nous serons parés, non? Qu'est-ce que vous en pensez, capitaine?

Mon Dieu oui, on dirait. Le ton du capitaine est un rien dilatoire, oui, le vin, et tout ce qu'on oublie encore, des choses aussi importantes que le gouvernail sans doute. La brise n'était pas très propice ni les nuages bien sympathiques et les baromètres de l'opticien ne se mettaient pas d'accord. Les plus enjoués s'en tenaient à variable et les plus abattus s'arrêtaient au V de Pluie ou Vent, sans qu'on put établir de corrélation entre le prix de vente et la pression atmosphérique. En revanche, il avait dû se produire une éclaircie vers le couchant, car il régnait sur le vieux bassin une lumière cuivrée, intime, très affectueuse, peut-être un mauvais signe, mais elle n'en savait sûrement rien. L'angélus, en plus, sonnait à tout berzingue. Je ne connais pas le sonneur de Honfleur, mais je vous garantis qu'il y met le sacré paquet. A moins qu'il ne presse un bouton. Aujourd'hui, paraît-il, l'angélus électrique est au point et le microsillon campanaire se déclenche de la sacristie. En ce cas, il ne m'appartient pas de supputer l'opinion des anges sur la multiplication des relais mécaniques dans les communications avec le ciel, nous saurons cela plus tard, avec le reste. En même temps que cette cloche, tintait une horloge. Dans le vieux bassin, il est difficile de trouver dix minutes sans clocherie ou sonnaïlle. Il y aurait, paraît-il, compétition tacite entre l'heure cléricale et l'heure municipale, comme il y a le clan des pêcheurs rouges et le dernier carré des crevettiers du bon Dieu. Ils se retrouvent tous une fois l'an au pèlerinage de la côte de Grâce car, on a beau dire, il reste pour tout le monde un peu de superstition à la surface des flots et la mer nourrit encore des préjugés réactionnaires. C'est comme les cloches, même surveillées dès le creuset par des fondeurs de toute confiance, l'alliage en est toujours un peu mystique et il n'est pas donné au bronze de sonner franchement laïc. On sent bien que l'horloge de l'hôtel de ville, bon gré mal gré, joue sa partie dans le concert aux anges. A part cela, horloge extraordinaire qui sonne les heures tous les quarts d'heure si bien que l'heure proprement dite, venant à échéance, passe inaperçue dans une ronde excessivement zélée de digdindons avant-coureurs et subséquents. Je n'ai jamais vu d'horloge aussi peu blasée sur la joie qu'on peut éprouver à dire l'heure aux gens qui ne la demandent pas. On en connaît de solennelles, de cyniques, d'ennuyées surtout, mais peu comme celle-ci pour manifester une ardeur indécente et brouillonne à battre les heures dans un mixeur à musique, sans même réussir à tromper personne sur l'heure qui passe. Comme d'autres horloges s'appliquent à bien faire dans le voisinage, il s'ensuit de tels chevauchements et interférences que, dormant naguère à bord et pour la première fois dans le vieux bassin, j'eus l'impression d'un commando d'horlogers nocturnes dispersé dans les beffrois et clochers de la ville pour y branler le jaquemart des heures à la traîne et rattraper tant soi peu les temps perdus depuis la fondation de Honfleur en l'an 1000. Quand il fallait nous aviser d'une heure un peu sérieuse pour ne pas rater l'ouverture des portes, nous préférons la prendre à vue, au cadran illuminé de l'hôtel de ville qui, parfois, selon les étages du bateau sommeillant, venait à s'inscrire dans le rond d'un hublot comme une aubaine astronomique.

Pour Collot qui souffre des cloches, il est servi, à Honfleur, le dimanche matin quand les vagues d'airain viennent s'enfler et déferler dans le vieux bassin. Je ferais mieux de dire que le matelot est allergique aux cloches. Non, sa peau ne cloque pas quand il est pris dans une rafale de carillon mais il en éprouve un malaise organique. Le dinosaure acclimaté du Charolais, paissant le trèfle au talus de la voie ferrée, doit ressentir le même désarroi quand il entend, le soir, chanter les grenouilles comme l'appel désespéré des marais jurassiques où croassaient de superbes batraciens. Collot souffre des cloches qui sonnent pour lui un appel confus, immémorial et déchirant auquel il ne peut répondre. Égrenés dans les fracas citadins, le glas de Saint-Sulpice et le baptême de Saint-Médard dissipent sur-le-champ tout un millénaire de mémoire opaque, il entend la voix des paroisses englouties au fond des

âges transparents, les pâques d'azur et les tocsins de pourpre qui le requièrent en vain. Plus d'une fois, nous avons confronté nos images de cloches comme deux voyageurs à l'étape échangeant les photos de leur maison natale. Alors, il essayait de m'expliquer la chose :

- A ce moment-là, disait-il, c'est comme le mirage des vieilles cités dont le temps m'a banni. Un mirage vibrant. D'ordinaire, il s'agit d'une petite ville ou d'un gros village peuplé de lurons à la Breughel, ou bien c'est le décor inquiet, hypergothique et déclamatoire genre Gustave Doré, avec des fantaisies à la Robida, ou bien une grand-place à l'arrivée de la diligence, en vue plongeante comme les aimait Devambez, ou encore un clair-obscur velouté de rouges profonds et frangé de lueurs ferventes comme les intimités rurales de La Tour. Je vous cite ces noms comme ça, pour vous faire une idée, mais il ne s'agit pas d'une hallucination d'artiste, enfin je ne crois pas, plutôt le sentiment d'un homme qui reconnaîtrait les paysans de Le Nain au marché Edgar Quinet comme des camarades de régiment et sans même savoir qu'on les a peints. Où cela devient pénible, c'est quand je m'aperçois que je suis attendu, là. Je suis le personnage qui manque, l'enfant qu'on cherche, le bûcheron qui n'est pas revenu à la cabane, le truand qui a rompu le breelan, le soldat qui a faussé compagnie, le convive qui n'a pas fini son verre ; ils m'attendent et je les reconnais bien, les braves et les coquins, peu importe, tous compères accordés dans la couleur du temps, et les sonneurs s'évertuent pour ces paradis incertains.

Ainsi nous étions là, au pied du grand mât, baignés de lueurs et d'angélus cuivrés. Nous n'avions pas les mains croisées sur la poitrine, mais c'était la version nautique d'un petit tableau méconnu de l'école de Barbizon, et, baissant les yeux, nous considérions avec amour le filin rassemblé comme une moisson de chanvre et de sisal. C'est alors que le matelot releva la tête, intéressé par un bruit : le roulement d'une brouette pleine de bouteilles. Les secousses du pavé en tiraient un léger carillon qui n'offensait pas l'angélus, mais Collot en fut incontinent rapatrié dans le siècle.

- Voilà notre vin, dit-il en faisant signe à la brouette.

- Tiens! j'oubliais.

- Ça ne m'étonne pas. Vous attrapez une mémoire de capitaine puritain.

Le garçon épicier arrêta sa brouette au ras du quai, alluma une cigarette et se mit à nous considérer avec sympathie, en homme décidé à prendre du bon temps et profiter comme il faut d'une livraison peu banale. Son bonheur fut porté à l'extrême, quand il comprit notre intention de cueillir les bouteilles en voltige pour les embarquer comme des briques. En qualité de premier lanceur, ses responsabilités étaient limitées ; Collot transmettait, en deuxième position, sur un vieux yac à moteur qui nous séparait du quai, tandis que je réceptionnais les flacons planeurs pour les aligner dans le coquepit. Dès les premiers jets, nous eûmes un public. Pas seulement les habituels spectateurs des fenêtres mais une demi-douzaine d'oisifs aussitôt rassemblés, comme on voit d'un ciel désert surgir les corbeaux attirés par l'ombre d'une aubaine possible. Pourtant, nous sentions bien que l'exercice n'était pas considéré avec tellement de bienveillance. L'idée qu'une bouteille put se perdre à ce jeu idiot les incommodait visiblement. Une excentricité de yacmane. Le matelot fut-il affecté par cette réprobation tacite ou sollicité par une impulsion banale? Il me demanda si je n'avais pas envie de me rafraîchir ou de contrôler la marchandise. Avant même que j'acquiesçasse, la cadence fut interrompue et il se produisit dans l'assistance un léger flottement. Le débouchage eut lieu dans une atmosphère de suspense. Aussitôt entendu que la tournée serait générale et priés de faire circuler la bouteille, ils se montrèrent d'abord étonnés, l'invitation à boire les prenait de court, comme si boire un coup eût été la chose du monde à laquelle ils s'attendissent le moins. Ils se firent une raison, le litre alla de bouche en bouche, après quoi, d'un coeur unanime, ils s'évertuèrent au chargement qui fut terminé en quelques minutes, selon une méthode plus sérieuse, avec maints égards et mille conseils affectueux.

Les bouteilles furent alors casées un peu partout, principalement sous le coquepit, sous les couchettes et dans les fonds le long des membrures. A m'entendre, vous pourriez croire que nous donnions à la cave une importance excessive et peu louable, mais, là encore, nous avons calculé les choses avec scrupule et discernement au cours d'une discussion dont voici quelques extraits

- Je prévois, dis-je, un litre par jour et pour deux, c'est honnête, non?

- Honnête, mais juste.

- Notez, à votre avantage, que je bois moins que vous.

- On dit ça. De toute manière, je n'aime pas cette façon de fausser le problème à peine posé. Il faut considérer la ration anonyme comme base de discussion.

- Qui dit ration dit raison. Si, à bord, le vin est à gogo, on ne sait pas où on va.
- On va à Santander, il n'y a pas à revenir là-dessus.
- Et à Santander, nous trouverons du vin espagnol appelé clarete plus que nous n'en pourrons boire.
- Parfait. Comptez-vous également nous régaler de tous les muscadets que nous avons bus, capitaine ?
- Vous n'allez tout de même pas confondre le vin bu et le vin à boire?
- Le temps qui les sépare est mince.
- A propos de temps, je suis disposé à faire bonne mesure pour la durée de route et à reconsidérer la marge de sécurité. Nous avons prévu quinze jours.
- Oui, mais sans prévoir autre chose que l'infortune courante, ce qui est dérisoire et imprudent.
- C'est une estimation de base. Or, en ce qui concerne les vivres, on dit qu'il faut doubler la prévision de base.
- Qui on?
- La sagesse des anciens.
- C'est idiot. Il suffit de considérer un seul des équipages qui sont partis sans jamais revenir, pour faire grimper votre coefficient de sécurité à l'infini.
- Je me refuse énergiquement à embarquer une éternité de vin rouge à bord du *Matam*.
- Je m'y attendais. Toutefois, nous ne pouvons moins faire que redoubler la sagesse des anciens, ce qui nous donne : quinze et quinze trente et trente soixante.
- Soixante litres? Qui les paiera? On ne fait pas crédit à qui part pour Santander.
- Ne mélangez pas les questions.
- Et où mettez-vous soixante litres à bord? je veux dire soixante bouteilles?
- Les unes à portée de la main, les autres au frais et les vides à la mer.
- Bravo! mais si vous tenez à faire passer le *Matam* à la postérité, dites-vous qu'un matelot saoul ne fait pas un bateau ivre.
- Je sais bien qu'un bateau de quatre tonnes et demi ne va pas se saouler avec soixante litres.

Enfin, nous transigeâmes à quarante-cinq bouteilles de vin léger, plus trois de rhum blanc et une de rhum fantaisie pour les secours aux noyés, politesses aux pêcheurs de rencontre et gracieusetés à la douane de Santander. Le plancher fut remis, ajusté à coups de talon. Quarante-neuf bouteilles sous les pieds. A marcher dessus, il nous venait une satisfaction de propriétaire qui a rempli sa cave. Il y a des gens, bohèmes à terre, qui s'embourgeoisent à la mer. Ils ont acheté un bateau et ils y ont découvert l'instinct de propriété sinon le sédentaire. Et les plus insoucieux de l'avenir y ont pris le goût des provisions. Collot déclara une fois de plus :

- Alors, capitaine, cette fois ça y est, nous sommes parés ?
- Parés.

En principe, oui, l'approvisionnement s'achevait avec les bouteilles et l'armement avec le bredindin. Du moins en avions-nous décidé. Tout ne pouvant être ici-bas que relativement paré, il faut bien se résigner tôt ou tard à risquer cet arbitrage apostrophique : Paré! Il va de soi que, de scrupule en scrupule, un capitaine tatillon en arriverait à différer l'appareillage jusqu'à la fin des temps, attitude incorrecte à l'égard de l'armateur et impie aux yeux de la Providence. En général, chacun se dit paré quand il est fatigué de prévoir. Tel capitaine ayant vérifié la présence du compas dans l'habitacle pourra se dire paré, même s'il a oublié son cure-pipe, et inversement.

Si parer c'est prévoir, nous sommes doués, Collot et moi, d'une belle faculté de prévision. Nous luttons de prévoyance. Tous nos entretiens, à la ville comme au port, au foyer comme au mouillage, sont émaillés de locutions préparatives telles que : il faudra penser à ceci, n'oublions pas d'acheter cela, il sera utile de fabriquer tel machin, voilà quelque chose que nous devons faire sans faute, il faudra se procurer ce truc-là. Nous parlons au futur, comme de juste, sans ménager le verbe falloir, verbe autoritaire, strict, et dont la forme impersonnelle atténue heureusement les effets. Nous tirons également beaucoup de satisfaction de la formule : yaka. Certes, l'invention n'est pas de nous. Il s'agirait d'une contraction magique de la tournure grammaticale il n'y a qu'à. D'où qu'il vienne, je connais peu de gens assez forts pour mépriser les avantages du yaka. Poli et mis au point au cours des âges, ce yaka est sans doute un des maîtres mots du génie français ; il a tempéré nos moeurs et guidé notre histoire, résolu maints problèmes domestiques et présidé aux conseils de l'État. Personne, à ma connaissance, n'en fait usage avec autant de maîtrise que le matelot. Il ne craint pas, en effet, d'attaquer

les plus gros problèmes au yaka. Si j'expose la nécessité d'un travail important, la coque à gratter, ou si j'évoque un cas dramatique, la rupture du grand mâ, Collot réplique d'un yaka et tout le labeur se ratatine au niveau d'un bricolage enfantin. C'est à la fois rassurant et déprimant.

Certains auteurs font remonter le yaka aux origines de la philosophie hindoue; ce serait la dernière étape du sage avant le nirvana, et c'est un fait que, même sous nos cieux peu favorables aux avachissements sacrés, de yaka en yaka nous pourrions atteindre aux apathies suprêmes. D'autres soutiennent l'hypothèse d'un yaka hellénique. Selon eux, Hercule aurait appris de sa mère Alcmène le fabuleux pouvoir du yaka et chacun de ses douze travaux aurait été accompli à la faveur d'un traitement préalable au yaka. De toute manière, l'efficacité du yaka a été considérablement amoindrie par l'usage vulgaire et, dans certains cas, avili. A nous-mêmes, Collot et moi, il arrive de couper court à tel dialogue animé ou laborieux par cette grossière échappatoire : « Yaka se l'attacher à la portugaise, etc. », vous voyez le genre. Et voulez-vous me dire quel maître mot, quel verbe souverain, nom d'or ou cabbaligramme résisterait à de si basses pratiques? D'ailleurs, avec l'expérience, je me fie un peu moins aux yakas du matelot. Arrivés à échéance, la plupart des problèmes résolus à coup de yaka dans l'euphorie du pousse-café prennent leur revanche. Revanche aussitôt contrée, il est vrai, par l'intervention immédiate et spontanée du yavaika, produit naturel du yaka, de telle sorte que ledit problème, coincé entre yaka et yavaika, s'évanouit dans le dérisoire ou se désagrège dans le fictif.

Tout cela pour dire que cet appareillage important nous trouvait parés, au maximum de nos moyens. En quatre ou cinq jours, tous les travaux et achats que nous devons effectuer pendant les longs mois d'hiver furent exécutés dans la proportion de quinze pour cent qui, à nos yeux, représentait l'essentiel. Une liste des ultimes nécessités fut élaborée la veille du départ. Il m'incombait à moi, capitaine, de dresser cette liste. Le matelot approuve :

- Les écritures, ça vous regarde.

En pleine possession de son rôle, Collot se retranche volontiers dans un bastion d'obscurantisme. Sa voix devient respectueuse, corrigée d'un sourire en dedans, avec un petit air imbu des mystérieux privilèges de l'ignorance. En un mot, il joue si bien les illettrés que je soupçonne dans son cas une vocation d'analphabète contrarié. De toute façon, vu les fragiles raisons de mon capitainat, je ne rate jamais une occasion d'affermir mon état et tout le monde sait bien que dresser une liste c'est faire acte de gouvernement, prendre parti pour la règle et option sur l'ordre. Crayon en main, je sentais la fierté du commandement s'épanouir en moi avec le juste orgueil de mes responsabilités. Peu importait que, la liste étant faite, je dusse l'égarer aussitôt. Le coup est banal. Il n'est que d'établir une deuxième liste, presque pareille à la première. Où le cas du capitaine sort de l'ordinaire, c'est que, perdant la deuxième liste, il ne craint pas d'en dresser une troisième et de se présenter chez le quincaillier comme s'il ne l'avait pas déjà perdue. En effet, je me fouille en vain, des pieds à la tête et sous l'œil indifférent du matelot qui, soi-disant, n'a pas été dupe un seul instant de mes démonstrations comptables.

- Je veux bien, dit-il, vous reconnaître une tête de capitaine, et encore ai-je assez de métier pour y mettre un coup de burin avantageux. Mais une tête de subrécargue, non.

Il a d'abord trébuché sur le mot. Subrécargue lui est sorti de la bouche comme un paquet de syllabes engourdies réveillées en sursaut.

- C'est bien comme ça qu'on dit, oui? Subrécargue ?

Cette fois ça y est, il le tient, ça roule.

- Je n'ai jamais prétendu, ripostai-je, avoir la tête que vous dites, encore qu'il y eût subrécargue et subrécargue.

- Oui, mais moi, quand je dis subrécargue, je m'entends.

Qu'entend-il? Une rengaine de pistole et de muscade sur le pont d'une galéasse, un accordéon dans les hibiscus d'un bordel papou? En tout cas subrécargue lui plaît à dire dans cette boutique de quincaillier où il n'y a pas d'inconvenance, en effet, à convoquer le fantôme d'un subrécargue. Nous ne savons même pas d'ailleurs s'il existe encore, de par le monde, un subrécargue vivant, et sa définition flotte un peu dans un brouillard semi-historique. Ce n'est pas comme caliorne ou bredindin, un mot que nous puissions incarner dans sa référence concrète. Tout ce que nous pouvons penser de subrécargue, c'est qu'il doit y avoir en lui du commissaire, du courtier, accessoirement du margoulin portuaire, avec chapeau de panama, pantalon de nankin, bottines à boutons, calepin de toile cirée, cigare facile, du coprah dans la tête et, à l'occasion, des caisses de fusils Gras planquées dessous. Pour Collot, en tout cas, le mot paraît découvrir les ineffables perspectives d'un paradis bourlingueur où les comptables de l'aventure ne sont pas des étourneaux de mon espèce.

- Moi, dit-il, je n'ai certes pas davantage une figure de subrécargue, mais je pourrais bien avoir une tête à me faire inviter par les subrécargues.

Je feignis de ne pas voir où il voulait en venir et nous échangeâmes encore quelques vues approximatives sur le personnage, nous interrogeant sur les chances qu'il avait de survivre et sous quel climat. Pour bien expliquer le plaisir que nous prenions à subrécargue, je précise que dans le gueuloir de mon Collot de Bourgogne, le mot vibrait d'échos somptueux comme une rumeur de futaille roulée dans le ressac sur une grève de corail. Chez le quincaillier, il fallut donc retrouver, de mémoire, les objets de la liste. Nous en retrouvâmes quelques-uns, je ne me souviens pas que les autres nous eussent manqué par la suite. Nous y ajoutâmes, toutefois, une livre de lard gras pour en finir avec une idée fixe du matelot. Obsédé de nourritures légendaires, il avait réclamé en vain du pemmican, des queues de boeufs salées et des langues de morues, je ne pouvais lui refuser le lard gras. Le moment serait venu de vous révéler ce que nous emportions à bord en fait de provisions, outre le vin qu'un hasard de narration a déjà porté à votre connaissance. A peine écrit, le mot provision ayant déclenché des images de pique-niques, je parlerai désormais de vivres. Dans le récit d'une croisière un peu longue, il est convenu de mentionner la nature et la quantité des vivres embarqués, solides et liquides. Quelquefois, il est vrai, ces renseignements sont reportés en appendice. Ferai-je ou ne ferai-je pas un appendice? Il est trop tôt pour en décider. L'appendice a cela de bon que, par son contenu strictement documentaire, il inspire confiance aux lecteurs sérieux. On trouve souvent dans un appendice le meilleur d'un gros ouvrage. En général, même, je choisis les livres à appendice : je vais droit à l'appendice, je m'en tiens là et m'en trouve bien. Autrefois, je disais la même chose des préfaces. Passé l'époque des aide-mémoire et découvrant les préfaces des éditions critiques, je m'y suis complu et attardé si bien que voici venu l'âge des appendices. Cette économie culturelle, quels qu'en soient les immenses défauts, vous donne quand même le droit de mépriser le système digest comme une bouillie infantile. Si j'examine la chose en tant qu'auteur, je reconnais à l'appendice l'avantage de nous épargner les efforts de style, morceaux de bravoure et autre littérature, mais sur ce point je ne suis pas regardant. Quoi qu'il en soit, du train où vont les choses, mon appendice ne serait pas pour demain. Quelque parti que je prenne enfin au sujet de ces vivres, je me verrais obligé de recourir à une liste et franchement je n'y tiens pas. Disons plutôt qu'au hasard d'un casse-croûte et d'une lampée, je vous révélerai petit à petit les secrets de la cambuse.

Oui, nous allons partir bientôt. Tout est paré, on ne saurait trop le répéter. La nuit est plus belle que nous n'osions l'espérer, la brise est même tombée mais elle peut se lever d'ici l'aube et le jusant nous aidera de toute manière. Tout est paré, disions-nous. L'esprit en repos, nous allons peut-être manger un morceau avant de faire un dernier petit somme dans la paix du vieux bassin, tandis qu'au loin murmurent les flonflon d'un cirque ambulante. Il est possible que ce littoral soit particulièrement favorisé par les cirques ambulants, toujours est-il que la plupart de nos séjours à Honfleur, au Havre, à Trouville, Port-en-Bessin et Saint-Vaast sont illustrés par la présence d'un cirque. Personnellement, je n'y vois qu'une coïncidence, mais je ne vous empêche pas d'envisager l'hypothèse d'une providence attentive à rapprocher dans leurs étapes les gens du cirque et l'équipage du *Matam*. Cela ne me gêne pas. A celui qui en profiterait pour rigoler sous cape en murmurant des mots comme saltimbanques de la mer ou jocrisses de la plaisance, aussi sec j'ai trop facile de lui répondre que tout est cirque en ce bas monde, l'Académie, la Banque, le Parlement, le déjeuner de famille et le noyau d'hydrogène. On ne saurait trop se méfier de l'image du cirque depuis que l'univers a épousé l'espace courbe. Cela dit, un air de cirque ne pouvait offenser à la dignité du *Matam* appareillant. Il règne, sous le chapiteau bordé plat, une atmosphère de discipline baladeuse et de défi routinier qui doit être sensible à l'âme du matelot. Pour entrer en piste, il faut quitter un peu la terre. Il y a des agrès, des espars volants, des mâtures, des sirènes pailletées d'or, un équipage enfin sans parler des chevaux écumeux aux crins fouettants qui, depuis Homère, ne cessent de caracoler de strophe en strophe à la surface des flots agités.

D'autre part, le cirque étant là, des témoins auraient signalé, en effet, le passage de deux silhouettes étrangères au pays, mais de notoriété universelle : le grand maigre et le petit gros, paire classique, dyade immortelle mais habillée de telle sorte qu'elle pouvait suggérer indifféremment les funambules de cacatois, les cascadeurs d'entracte, les boucaniers en radoub, l'auguste et son faire-valoir, l'hercule de poulaine et son troubadour de cambuse ou les éléments désœuvrés du dromadaire postiche. Tant il est vrai qu'à certains jours nos plus secrètes vocations se laissent deviner. A chacun sa plaisance.

Tandis que les cornets à piston chantaient au loin les joies de la terre, je fis observer au matelot comme le rugissement des lions s'accordait avec bonheur à la conque des tritons pour célébrer notre appareillage.

- Profitons-en, dit-il, pour manger un bout de pain et de fromage. Et finir ce muscadet. Vous savez qu'en mer le muscadet n'a plus le même goût.

Pour une fois, ce n'était pas un prétexte. Il n'est pas question de médire en quoi que ce soit d'un vin que je ne cesse de vanter honnêtement, et que j'honorais déjà du temps qu'il n'était pas galvaudé par la mode. Du temps que l'étiquette encore obligeait tant soit peu. Certes, il y a toujours eu plus de bouteilles que de muscadet, plus d'habits que de moine, plus de légions que d'honneur et plus d'odeur que de vertu; c'est la tendance naturelle du marché. Pas moyen de faire pulluler ici-bas le muscadet sans recourir à la piquette puis au malvin, à tous les crus de basse-fosse additionnés de bibinoate de pichtegomure en poudre et homogénéisé au soufre. C'est la version diabolique de la multiplication des pains. A qui veut la vertu en voici les masques et un jour nous prendrons la vertu pour son masque. Ce jour-là nous est prédit par Nicéphas d'Euras dans le dernier canon de sa *Métapicolypse* : « Alors vous boirez le vrai vin de muscados pour le cracher comme un ersace infâme et le jugement dernier ne sera pas loin. »

Non, je ne voulais dire aucun mal du muscadet, mais, si franc soit-il, j'ai observé qu'il était breuvage côtier plus que hauturier, vin de port plus que de bord. A notre goût tout au moins. Cette question a été souvent débattue entre nous, analysée, creusée, consciencieusement examinée à la lumière de vérifications expérimentales. Au triple point de vue oenologique, moral et bachique, nous en avons tiré des conclusions provisoires que je consignerai peut-être en appendice.

Bon. Collot fouille dans le coffre pour en sortir le pain de quatre livres. C'est une pièce de toute beauté qu'il presse tendrement sur sa poitrine pour trancher l'entame d'un seul coup bien arrondi

- Qu'est-ce qui ne va pas? me demande-t-il en observant mes attitudes inquiètes. Vous avez perdu quelque chose? Une liste?

- Non, mon couteau.

- Ce n'est pas grave.

Oui, en général, c'était une fausse alerte; mais quand nous réalisâmes que l'incident nous surprenait la nuit, à quelques heures du départ, et que l'un de nous risquait de s'embarquer sans couteau, l'angoisse nous saisit. Je n'ai plus le temps de fignoler un couplet à la gloire du couteau, mais vous imaginez sans peine qu'une croisière puisse être gâchée, sinon compromise, par l'absence de votre couteau. A tous les moments de la journée, vous en porterez le deuil et l'usage d'un couteau emprunté n'arrangera rien. Couper un toron, tailler une encoche, trancher une rondelle d'andouille ne seront plus qu'opérations bassement utilitaires sans la sympathie du propre couteau, consacré à votre service, fait à votre main et complice des fonds de poche.

Le matelot, qui ressentait de plus en plus la gravité de l'incident, m'accompagna sur le pont où le couteau avait pu s'oublier. En cours de recherches, il porta machinalement la lampe au-dessus des eaux nocturnes en suggérant une funèbre hypothèse

- Souvenez-vous, capitaine, ici gît un regretté couteau.

C'était bien là en effet que j'avais perdu, voilà deux ans, un compagnon bien-aimé. C'était un méchant couteau, monolame à manche de hêtre, tel que naguère les troupes coloniales en touchaient dans leur paquetage. Il m'était venu en main au hasard de la guerre et fut, de loin, le plus fidèle de tous les couteaux de ma vie. Pendant dix ans, nous avions vécu ensemble, et tout ce que peut souffrir un couteau il l'avait souffert. Il semblait que rien ne put nous séparer l'un de l'autre, même la mort : Péri en mer couteau en poche. Pourtant, il y est tombé avant moi et je ne l'ai pas suivi. Pleuré un jour et remplacé le lendemain. Il me fallut en égarer quelques autres au nombre desquels un gros Peter à cran d'arrêt, dont un prince vagabond me fit un soir cadeau pour couper un cigare. Puis je revins à ces braves Opinel dont le fer, dit-on, est reforgé dans les vieilles baïonnettes et qui porte estampée la fameuse main couronnée, emblème du coutelier savoyard. Enfin, le fils m'apporta un jour de Concarneau un petit surin branlant à manche de corne et virole de cuivre. Les connaisseurs auront identifié, tout de suite, un de ces Laguiole à lame pointue et timbrée du célèbre rossignol qui est l'emblème du coutelier auvergnat. C'est celui-là que je venais d'égarer. La lampe au poing, fasciné par les reflets du cloaque, le matelot semblait attendre quelque bulle messagère.

- Non, dis-je, les couteaux n'ont pas coutume de se rejoindre dans la mort. Je crois qu'il y a des eaux élues pour la noyade, mais elles ne concernent pas les couteaux.

- S'il n'est pas à bord, il est à l'eau. - S'il est perdu, il n'est nulle part.
- On en revient. J'ai connu un jour un gars...
- Bon. Je vais réveiller un quincaillier. C'est la première fois que ça m'arrive.
- Il faut être deux.
- Inutile : voyez donc, là-bas, on dirait qu'il y a une boutique encore éclairée.

J'y cours. C'était, selon toutes apparences, un marchand de comestibles. Pour faire passer ma demande insolite, je pris une voix caressante et toute baignée de conditionnel

- Auriez-vous, par hasard, des couteaux?
- Quels ?
- De poche.
- Oui, monsieur.

C'est ça, la province, et les ports ; on y trouve encore l'admirable boutiquier qui détient d'immémorial héritage une connaissance très subtile des besoins du voyageur et le pieux souci de subvenir à tous les caprices de la nécessité. L'homme, en souriant, me céda l'objet et hocha la tête avec recueillement, prêt à bénir une transaction aussi providentielle pour l'un que pour l'autre. Disons tout de suite que le couteau était un Pradel d'une série assez commune, mais honnête et tel que les hommes de ma génération en ont déjà perdu chacun une bonne douzaine, tant sous les drapeaux qu'à la pêche à la ligne. Sitôt en poche et tiédi contre ma cuisse, il avait déjà une histoire, mon fidèle couteau neuf. Depuis quelques années, les objets familiers se détachent hélas si facilement de moi que je ne m'y attache plus comme naguère, mais décidément, pour les couteaux j'avoue encore une faiblesse.

Tout est paré de nouveau. Sans me presser, je retourne au vieux bassin. La rue est en pente et, dans mes chaussures délacées, je prends pour Santander un essor nonchalant. Mes derniers pas en France auront, au moins, laissé l'heureux écho d'un pas de fainéant. La brise est toujours un peu molasse, mais traînant une lourde odeur de vase avec des relents de ménageries; un beau mélange archaïque et fortifiant, nous sommes gâtés. Pour sa dernière odeur, la terre n'est pas mesquine. Peu de bruits, sauf trois horloges qui s'émeuvent pour régler entre elles, à coups d'heures inouïes et de quarts sans scrupule, des comptes bizarres. Sous la lumière basse des lampadaires, les maisons paraissent plus hautes, plus serrées, plus féodales; abruptes comme les parois d'un profond puisard où sommeille une eau placide et moelleuse. A la fois rassurant et inquiétant, comme ces fantômes de famille dont la bienveillance est toujours un peu louche. Dans l'ombre du quai s'appuient des chaloupes désarmées avec des airs de gros gibier impotent pris au piège. Le *Matam*, lui, blanchâtre et délié, a quelque chose d'éphémère, de migrateur, de furtif. Il est posé sur l'eau sale, petit yac fantôme qui va se trisser à l'aube. Il a l'air de préparer un coup, il est tapi, le front bas et les yeux ronds qui luisent à peine d'un regard tamisé mais attentif. Tout est paré. Émergeant du rouf, la silhouette du matelot s'éclaire un instant d'une lueur théâtrale :

- J'ai retrouvé votre couteau! me crie-t-il.

Sa voix a résonné comme au fond d'une cour et tous les dormeurs étagés, autour du vieux bassin, se sont retournés dans leur alcôve en murmurant : « Ah bon! cette fois ça y est, ils sont parés. »

Brise de terre et brise de mer. Les moteurs auxiliaires. Exorcisme. Les avirons supplétifs. Un adieu raté. Panne en baie. L'avenir des méduses. Le brouillard sent l'oignon.

Très lentement, les ventaux s'ouvraient dans l'eau noire avec la majesté routinière d'une machine de théâtre. L'éclusier, du haut des portes, en tournant la manivelle nous fit l'ombre d'un salut et le bateau glissa dans l'avant-port à la petite cadence des lourds avirons, glou, floc, plouf! Puis, rangé le long d'un gros crevettier, le *Matam* y fut amarré « en retour », de manière à pouvoir se libérer aussitôt la toile établie. Tout se passait en règle, manoeuvre silencieuse et paroles mesurées ; jusqu'au moment où, prêt à filer l'amarre, j'entendis grogner le matelot qui peinait à envoyer la grand-voile. Il venait de hisser la drisse de mât et je le voyais halé, main sur main, la drisse de pic laquelle ne bougeait pas. Assez troublant de voir cette silhouette herculéenne se dépenser à tour de bras pour rien. Il hissait, hissait, hissait, à croire qu'un filin sans fin s'amoncelait à ses pieds.

- Qu'est-ce qui arrive?
- Le suif pardi!

Il y avait dans la voix comme une invitation à ne pas m'esclaffer avec exubérance et j'attendis, pour me marrer gentiment, que le matelot eût trouvé de lui-même le mot qui convenait pour qualifier son truc au suif.

- Passez-moi un torchon, quelque chose, je ne peux pas traire ce filin jusqu'à la saint-grelin. Le pic fut tout de même hissé à quatre mains dérapantes, puis étarqué avec un tour mort sur les poignets.
- On en apprend tous les jours, dit le matelot avec modestie.

Lâché de l'avant puis de l'arrière, le bateau déhala mollement, sans entrain, tâtant l'air et tâtant l'eau. Il semblait dire : " Et alors mes amis? Qu'attendez-vous de moi avec ce vent-là? »

Malgré les tendances de la brise qui, jusqu'au dernier moment, s'était maintenue au nord, le matelot avait gardé sa confiance dans une saute matinale avec envolée du *Matam* sous allure portante. Une fois de plus, la sortie du chenal n'en fut pas moins effectuée par vent faible et contraire en douze ou quinze bords laborieux. Quand nous devons partir à l'aube, Collot ne manque jamais de prévoir les faveurs de la brise de terre. Le vent soufflerait-il du large à cent cinquante à l'heure pour se déchaîner sur la côte en tourbillons distordus, le matelot s'imaginerait encore qu'un régisseur suprême, un maître des ballets atmosphériques se fera un devoir de ménager, à l'heure dite, l'entrée en scène de cette charmante et suave brise de terre.

Oui, bien sûr, moi aussi, je connais l'histoire, et je ne professe pas un moindre attachement aux traditions scolaires de la nature. Comme tous ceux de notre génération, nous avons appris naguère dans les livres de leçons de choses les grands et petits secrets de l'univers, tels que l'effervescence du vinaigre sur le gypse et la germination du haricot des familles dans le coton hydrophile. De même, avons-nous gardé le souvenir de ce bon citoyen à barbe en pointe et faux col, debout près d'une porte, et se livrant à l'expérience des bougies contrariées par les courants d'air, tandis que derrière lui une grille de boulets avalait glouonnement tout un vol de fléchettes. Personnellement, pour ce qui est de mes connaissances scientifiques, j'en suis resté à ces honnêtes principes ornés de vignettes. Ils m'ont donné, jusqu'ici, toute satisfaction. C'était là une science inoffensive, domestique, attrayante, et les auteurs y laissaient encore paraître, à leur insu, quelque trace de Providence. C'est donc par ces leçons de choses que nous apprîmes l'existence, en vérité providentielle, d'une brise de terre qui invitait le pêcheur à se lever bon matin pour travailler jusqu'à l'heure où la brise de mer le ramenait chez lui pour la soupe. Nous étions touchés par cette bonté de la nature attentive à seconder les populations laborieuses du littoral par un service de vent aussi régulier qu'un omnibus de gare. Il y avait bien, dans le même volume, des images de tempête et de trombe, mais c'était pour mettre en valeur l'héroïsme du marin, car, en ce temps-là, nos éducateurs ne rataient pas une occasion d'exalter le courage de l'homme, fût-ce à travers les leçons de choses. Cela ne m'empêchait pas de pressentir la solidarité des lois naturelles en imaginant, sur le pont du navire, une garniture de bougeoirs expérimentaux pour contrôler la direction du courant d'air qui soufflait dans les feux Saint-Elme.

Quoi qu'il en soit, pour des raisons qui la regarde, il semblerait que la nature ait dû renoncer au balancement de ses brises quotidiennes, car nous ne sommes jamais sortis, un matin, du chenal de Honfleur ou de tout autre, avec le secours d'une brise de terre conforme aux indications du cours élémentaire.

- A mon avis, dis-je, tandis que le *Matam*, frémissant du foc, rechignait à virer, à mon avis c'est à cause de la mécanique. Pourquoi la nature s'obligerait-elle, encore, à mesurer la cadence de ses vents côtiers pour des pêcheurs sans voiles?
- Passez-moi donc l'aviron, je vais balancer un petit coup de pelle pour aider à virer.
- Mettez-vous à la place de la nature qui...
- Raidissez voir un peu la grande écoute.
- Attention à votre dame, elle n'est pas amarrée. Imaginez donc un peu la somme de travail et l'ampleur des combinaisons qu'a dû représenter la mise en place de ce va-et-vient pépère et ponctuel dans les encombrements atmosphériques où se bousculent et se chevauchent des typhons, des grains de suroît et tant de rafales biscornues. Et comme ça, vous pensiez que la nature allait maintenir en service une ventilation aussi délicate, une navette aussi dispendieuse pour le seul et futile agrément des plaisanciers?
- Pardon! et les alizés alors? Ils fonctionnent toujours, que je sache, et la mousson fait encore son travail.
- Oui, on dit ça, mais beaucoup de grands mots ne vivent que de réputation, méfiez-vous.
- Méfiez-vous de casser votre erre, capitaine, et laissez donc porter un peu qu'on reprenne du vent.

Et où veut-il que j'en prenne du vent? Il me rétorque le témoignage du pennon, je lui oppose les mirages du vent apparent et nous sentons mûrir l'inavouable nostalgie du moteur auxiliaire. Nous sommes contre, bien sûr, tout à fait contre et nous avons même une opinion sur le sens caché d'une expression qui n'a jamais précisé de qui de quoi ces moteurs sont auxiliaires. Nous sommes contre et pourtant :

- Un petit moteur de rien du tout, cinq-six chevaux, pour gagner une marée, sortir du port, on le fait tourner cinq minutes et c'est fini, on n'en parle plus.

Mais oui, ils disent tous ça. Ils mettent le diable dans leur lit en déclarant que c'est pour les dépannages, les urgences, et que leurs ébats n'en resteront pas moins angéliques. Et nous pouvons en parler, nous, qui avons couché avec des moteurs, réellement couché avec puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. A bord du Farfadet, par exemple, nous prenions le moteur en sandwich, le carburateur dans le creux des reins pour Collot, et pour moi la pompe à eau comme une barre sur l'estomac. Ce Farfadet, qui fera bientôt l'objet d'un rapport à l'Académie des Sciences Morales, était un brave petit canot breton qui, passé l'âge mûr, avait subi dans son étambot les derniers outrages d'une tarière sans scrupule et porteuse de germes mécaniques. Un principe cacomoteur avait alors prospéré dans ses flancs comme un énorme calcul de ferraille, tandis que la misaine jadis florissante et souveraine s'atrophiait comme une membrane caduque. A bord de ce farfatal esquif, nous avons reçu, Collot et moi, de sévères et utiles leçons. Depuis lors, en effet, nous croyons savoir de quel prince et de quelles oeuvres notre moteur se faisait auxiliaire. Je veux bien croire que toute la mécanique n'a pas signé le pacte et que l'universelle machine est toujours dans la main de Dieu, mais nous avons connu à bord du Matam un autre moteur à bielle fourchue et carburateur méphitique. Dès la première sortie, il apparut que nous avions acheté au prix fort un bateau admirable mais possédé. Là encore, le moteur hantait nos jours et nos nuits comme un démon succube, dont les organes pléthoriques régnaient dans la cabine. On mangeait dessus et on couchait avec. Il se présentait comme un gros poêle Godin, mais ses annexes faisaient penser à une batteuse et ses bruits confirmaient cette impression de machine agricole. Je me souviens de séances nocturnes à l'entrée clapoteuse du chenal au cours desquelles nous devions, Collot et moi, nous faire entendre à force de hurlements comme l'équipage damné d'un pyroscaphe pétant le feu grégeois. Le récit de nos batailles avec ces moteurs me tenterait assez, mais j'y vois encore une tentation malicieuse et je ne voudrais pas qu'un relent sulfureux vînt corrompre une histoire qui m'est donnée par le vent, le vent seul. Car c'est là qu'il faut chercher le mal, dans cette confusion des genres qui veut associer le moteur et la voile. C'est la vanité de l'efficace qui nous fait abandonner les fortunes de la brise pour la tortueuse hélice. L'impertinence fait songer à ces prêchers impuissants qui se confient aux gueuloirs auxiliaires pour propager une voix, dont ils ont perdu le noble et franc usage. Saint Bernard ne pouvait souffrir que des haut-parleurs fussent installés sur les

pentres de Vézelay. Il convoquait les foules à voix nue et le Saint-Esprit soufflait alors des vérités qui marchaient aux allures portantes. Indigne plaisance, débile plaisance qui rechigne à l'héritage du vent vaste et libre pour se commettre avec les stratagèmes expéditifs de la compression des gaz et de la combustion interne en attendant les bricolages atomiques. Tout cela se terminera par un de ces vents du tonnerre de Dieu, où il sera plus utile de savoir prendre un ris que nettoyer une bougie.

Pourtant, ces extrémités ne furent pas envisagées le soir où nous décidâmes l'ablation du moteur. Nous arrivions au bout de notre patience et de nos égarements, le nez saturé d'odeurs impures, les oreilles saccagées de fracas, les doigts honteux de leurs contacts gluants, l'esprit tracassé de nos jeux équivoques. Nous éprouvions ce besoin de pureté, ce goût de l'absolu qui, malheureusement, à nos âges, n'ont plus la sympathie du public et font dire aux moralistes qu'il s'agit de raidissement doctrinaire annonciateur de sclérose. La décision fut prise à Montparnasse devant un pied de porc grillé dont nous crachotions les petits cartilages en évoquant le banc du Ratier, où peut s'en être fallu que nous ne passions la nuit.

- Allez! N'y a qu'à le balancer à la flotte, et qu'on n'en parle plus.

Le serment ne fut pas tenu à la lettre, mais l'objet fut quand même, un beau matin d'hiver, élingué, sorti du rouf et déposé sur le quai où il resta plusieurs jours livré à la curiosité d'une population qui ne comprenait pas très bien nos intentions. Plusieurs témoins n'hésitèrent pas à prendre parti pour le moteur et contre nous. La douane vint tourner autour en nous demandant si la machine n'était pas anglaise ou hollandaise, comme si ces choses-là avaient une patrie, et le brigadier nous laissa entendre que l'opération était illicite, en raison de quoi nous serions invités à remettre l'objet en place pour le débarquer ultérieurement en présence des autorités. Je répondis que oui, bien sûr, et nous reprîmes en douce le train pour Paris. Quelque temps plus tard, je faillis le vendre à un fourreur israélite qui avait ouï parler de la chose. A son désir de connaître les caractéristiques de l'objet convoité, je lui fis une description assez fidèle au souvenir qui m'en restait. Le fourreur m'interrompit

- C'est bien d'un moteur que nous causons n'est-ce pas ?

Peut-être avait-il compris que j'étais vendeur d'une vieille pelisse de ragondin. Il faut dire que c'était la première fois de ma vie que je téléphonais à un fourreur pour lui parler mécanique. Je répondis que le mieux était d'y aller voir en précisant que, jusqu'à plus ample informé, l'occasion était visible sur le quai du vieux bassin entre la deuxième et troisième bitte à partir de la Lieutenance et payable au bistrot d'en face. L'affaire ne s'est pas faite. A jamais détaché de mes soins mais livré au bon cœur d'une population honnête et méfiante, le moteur a été vu, paraît-il, en plusieurs caves et resserres et je ne saurais dire à présent dans quel trou il se terre ou sur quel tas de ferraille il se prépare tout doucement à d'insoupçonnables conversions. En revanche, le *Matam* délivré de sa tumeur avait retrouvé tout d'un coup ses lignes d'eau, la maîtrise de son destin et tout l'orgueil de la voile avec les périls du franc jeu. Une véritable métamorphose. La cabine expurgée nous révéla ses proportions méconnues, les couchettes furent poussées sur l'avant, et la place du maudit, purifiée au cours d'une cérémonie lustrale au rhum blanc, fut aménagée en carré, cuisine et chambre de veille. Pour mieux bafouer la mémoire du moteur, nous l'avons remplacé par une paire d'avirons énormes qui, du même coup, a restauré le concept auxiliaire dans sa modestie et sa dignité. Mais tel est le diabolique acharnement du fantomoteur qu'au dixième coup d'aviron il revient nous proposer ses mirages

- Remarquez, dit le matelot à genoux sur l'étrave et besognant à son bout de bois, remarquez qu'on fait aujourd'hui de petits moteurs plats qu'on peut dissimuler sous le coquepit et...

- Souquez, matelot, souquez! le jusant est mort et nous n'avançons plus. Ah! voilà! on dirait que ça revient.

Si bon coureur soit-il, le *Matam* n'est pas de ces yacs hypersensibles qui s'émeuvent d'une haleine et se gonflent d'une vesse ; non, il lui faut du vent. Il nous en vint une risée assez fournie pour laisser croire qu'il allait s'établir et Collot rangea bruyamment sa rame de galère le long du passavant pour aller tripoter dans les drisses. Comme toujours il y avait, au bout de la jetée, le fainéant de service qui attendait le ratage du dernier bord et le cafouillage dans les enrochements, soit pour en porter la nouvelle dans tous les bistrotts du port et en tirer chopine, soit pour se régaler en solitaire d'une infortune de yaquemane. Entre eux, ils ne sont pas plus charitables, tant s'en faut, mais le cas de l'étranger est toujours plus trouble. Devant les activités du Parisien de mer, le pêcheur indigène peut éprouver autre chose qu'une vulgaire xénophobie mêlée de rancœur sociale : je le soupçonne de ruminer le dépit de nous voir illustrer, par jeu, un art qui fut le sien et qu'il a dû abandonner, par force. Nous nous flattons, bien sûr, d'avoir acquis, à la longue, un petit nombre d'amitiés et quelques vieux

m'ont paru touchés des soins que nous prenions d'un héritage dédaigné par leurs enfants. Ces vieux-là, sans que j'en fasse des vieillards littéraires, ont connu le grand amour de la voile, l'amour acharné, l'amour cruel et tourmenteur des marées bredouilles et des grains à démâter, l'amour triomphant dans les régates pascales et le grand pavois du saint patron, les voluptés d'une plaisance arrachée à la misère ; toutes leurs passions sous voile. Aujourd'hui, le bateau mécanique est le gagne-pain, sans plus, et on va au football ou au cinéma pour oublier la mer, et que le Parisien avec ses joujoux ne s'avise pas de pleurnicher sur l'esclavage des anciens. En fin de compte, nous ne savons jamais bien dans quelle mesure nous sommes admis, tolérés, honnis ou simplement tenus à distance comme créatures irrationnelles ou dérisoires. L'homme qui nous observe, là-haut, est un inconnu, mais nous croyons deviner dans son attitude comme une disposition à la sympathie. Pour l'y encourager, nous lui adressons un geste amical à l'instant de virer pour le dernier bord, mais il reste immobile, mains en poches. Il n'a peut-être pas vu, ou pas bien compris. Ces petites choses-là vous taquinent assez loin, mais notre malaise fut aussitôt balayé par les soins de la manoeuvre.

La jetée enfin doublée, nous sortons allégrement le casse-croûte et, faisant l'analyse de l'opération, Collot se donne un petit air d'avoir obtenu la décision grâce à une astuce de foc, alors que le mérite en revient, de toute évidence, à ma finesse de barre. N'insistons pas; ce genre de débat serait impossible à trancher, il vaut mieux garder pour soi une conviction incommunicable et se dire que les compétitions de prestige sont de pernicious taretts qui viennent à bout d'une équipe de chêne rivée cuivre. Jusqu'à présent, nous avons toujours su, pour l'imputation d'un mouillage heureux ou d'une omelette ratée, éviter les explications à couteaux tirés, à plus forte raison les rixes verbales, mots ambigus, adjectifs empoisonnés ou autres vilénies. Dans les grandes circonstances, à l'issue d'une épreuve sévère, nous ne craignons pas, au contraire, de nous jeter mutuellement des fleurs, chacun accordant à l'autre l'initiative d'un geste efficace, à vous le bouquet, prêté pour rendu, tournoi de modestie, tout le monde est gagnant. Ce sont là des élans généreux dus à la décontraction du trouillomètre, ce qui n'enlève rien à leur sincérité, au contraire. Après le coup de chien, l'âme se complaît dans le magnanime et nous goûtons les pures ivresses de l'amitié légendaire fortifiée dans l'exploit commun en faisant claquer sous la langue de fraternelles apostrophes mouillées de rhum.

Devant nous, le Havre allongeait sur l'horizon ses kilomètres de ferraille hirsute, et les donjons argentés du pétrole s'efforçaient de prétendre au fabuleux. De loin, avec tous les artifices de l'atmosphère et les bienveillances d'un oeil civilisé, on peut encore croire et s'émouvoir à la féerie des grandes cités techniques. Vus de la mer, tous les rivages sont prometteurs et les côtes les mieux connues reconstruisent leur mystère, heureusement pour elles, sans quoi peut-être on n'y reviendrait pas de sitôt. Cependant, l'idée nous faisait grand dépit qu'il faudrait déjà relâcher au Havre quand nous visions Santander; et le vent mollasse qui traînait sur la baie nous laissait glander dans l'inquiétude, car la venue du flot pouvait nous refouler jusqu'à Tancarville, banal souci des plaisanciers d'estuaire. Glander, je m'en excuse, n'est pas un mot très marin. Cela veut dire, proprement, ramasser des glands, pratique de terrien s'il en fut. Il faut croire d'ailleurs que cette opération est rarement menée dans la fièvre et qu'un ramassage de glands hâtif ou seulement zélé ferait injure à la tradition. J'ai entendu maints plaisanciers dont rien ne laissait croire qu'ils fussent initiés plus que vous ou moi au folklore du gland, faire usage de cette expression au cours de leurs narrations nautiques et je pense qu'elle a été introduite en plaisance par l'élément médical pour qui glander évoquerait peut-être les nonchalances du travail endocrinien. Il faut s'attendre, en effet, à voir le jargon marin souffrir, de-ci de-là, l'apport d'une profession étrangère par la bouche des avocats, des médecins, des épiciers, des architectes, plus rarement des cultivateurs, plus rarement encore des diplomates peu habitués à se mouiller. Cela ne peut pas aller très loin, car le parler marin est plus riche que tout autre, et le contraire se produira plus souvent, soit que l'avocat plaide en faveur d'un client que la fortune a soudain déventé, ou que le chirurgien réclame un bout pour élinguer tel estomac convaincu de ptose. Ces emprunts de jargon à jargon sont le vivant témoignage de la solidarité des travailleurs.

A vrai dire, une fois sortis de l'estuaire, nous glandâmes presque deux jours en baie de Seine. Pendant tout un après-midi la mer fut jonchée, non de glands, mais de méduses. Tant il y en avait que le bateau semblait moins immobilisé par le calme de l'air que saisi dans cette gélatine vivante. Pour tromper l'ennui des calmes, pour échapper à l'irritante et imbécile rumeur des espars pendouillants et bringuebalés par la houle, nous nous complûmes dans cette exhibition de méduses qui prenait l'ampleur d'un phénomène de la nature. Spectacle assez banal peut-être, mais dont il faut profiter en effet avant que ne viennent les ramasseurs car, dans cette floraison généreuse, je vois poindre les

vagues menaces d'une matière plastique, sinon déjà de petites rations sous cellophane pour les cantines de l'âge d'or. Je gardai cette réflexion pour moi, craignant d'altérer les effets sédatifs de l'aubaine. C'étaient de petites méduses, allant de la taille d'une soucoupe à celle d'une pièce de cent sous. Toute une génération de méduses venait d'éclore, fragiles, diaphanes, pures, innocentes, mais déjà gouvernées par leur paléontologie. Leur dos mol et voûté s'activait sans répit de mouvements ondulatoires qui témoignaient encore des premières vibrations de l'univers. Petites ombrelles de nylon palpitant, petites cloches lascives qui branlaient en silence des carillons en gelée. Admirable propulsion fondée sur le principe du clapet spasmodique, savante mollesse un peu gluante comme les bras ondoyants de la danseuse orientale. Ainsi, Vénus n'était pas née que la vertueuse famille des coelentérés parcourait déjà les océans, flasques et opiniâtres, inconsistants et musclés, languides et infatigables. Et l'immense ballet des petites méduses nous fascinait, comme telle est l'immémoriale mission des méduses.

- Où vont-elles comme ça? dit Collot.

- Si on savait où vont les méduses, on saurait où va l'homme.

Cette réponse un peu fuyante prouvait assez que j'étais sous l'influence de la gélatine ambiante et que ma cervelle tournait au polype.

- C'est effrayant, reprit le matelot, comme elles ont toutes un air de famille.

- Elles en ont même l'esprit, et des plus étroits, car on ne les voit jamais dans la société des éponges, par exemple, qui leur sont apparentées d'assez près.

- Et pourtant, quoi de plus familial qu'une éponge?

- Il est sans doute préférable pour l'harmonie universelle que les méduses ne fréquentent que des méduses.

- C'est gai.

- Pourquoi pas? Voyez vous-même comme il y a dans leurs manières quelque chose de gondolant. Le gondolement périphérique est leur principe moteur; voici des êtres qui se meuvent dans la joie.

- Et ça les mène où ?

- Peu importe, elles y vont de bon coeur, en toute confiance et d'un consentement unanime.

- Vas-y voir.

- Il n'y a pas si longtemps que j'y étais après tout. Quelques générations, paraît-il, nous séparent de ces créatures innocentes et je n'aurais aucune peine, en effet, certains jours, à me mettre dans la peau d'une méduse.

- Je vous en prie.

A peine laiteuses, avec des reflets de pierre de lune fondue, elles semblaient une coagulation sporadique de la mer elle-même, les petits coeurs gluants et pullulants de la mer vivante.

- Savez-vous que la méduse est composée pour 99,9 % d'eau de mer?

- On dirait un scrutin de démocratie populaire.

- Rien à voir. La nature et la démocratie ne se rencontrent jamais.

- Offenserais-je la nature en lui demandant de quoi est fait le 0,1 % qui reste une fois la méduse essorée? Ne serait-ce pas la minorité agissante?

- N'accordez pas prématurément aux méduses la maturité politique. Non, ce zéro virgule un pour cent est composé tout bonnement d'extrait de méduse, de principe de méduse, d'idée de méduse, de nécessité de méduse, de volonté de méduse, d'idéal de méduse, de vocation de méduse, de...

- Compris : 99,9 % d'eau de mer et 0,1 % de boniment.

- Regardez! on dirait que le brouillard se lève.

Ce n'était encore qu'une condensation légère suspendue sur les lointains, mais la menace n'était pas douteuse.

- Faut-il penser, dit Collot, que le brouillard et les méduses ont partie liée?

- Tout se tient. Quand le ciel sera purée, la mer se fera poudingue.

- A propos, que faisons-nous pour le dîner?

Tout espoir d'une brise prochaine étant perdu, les voiles furent d'abord amenées, puis la bôme saisie sur fixe et l'écoute bien raidie. Nous cessâmes enfin d'empanner bêtement à la cadence des vagues et le calme devint supportable. Tout en épluchant des oignons pour la soupe, nous observions les progrès du brouillard. La façon dont le météore s'élaborait autour de nous prouvait bien que, là comme ailleurs, nous étions le centre du monde. Le dispositif d'investissement était sans doute en

place depuis longtemps, car tout l'horizon était pris, sans une lacune, sans un point faible, et l'encerclement s'annonçait parfait. La nuée de toute part poussait vers nous au ras des vagues ses volutes avant-courrières, le zénith n'était plus que vapeur, il ne restait à la coalition de brume qu'un point clair à réduire et le blocus nébuleux se refermait de minute en minute plus hermétique et plus dense pour en finir avec le *Matam* qui représentait sans doute, ici-bas, l'ultime lieu de lumière et de transparence. Mais l'odeur de notre soupe à l'oignon était maintenant si vivace et si pétulante qu'elle portait défi aux malveillances de l'air. Et l'air du soir, immobile et spongieux, s'imprégnait d'une cuisine sans mystère.

- Avec ce temps-là, dit Collot, ils vont sentir la soupe à l'oignon de Cherbourg à Niouavène.

Bientôt, il fit nuit. Hissé dans les haubans, le fanal, étouffé de brouillard, luisait d'un éclat maladif. Malheureusement, nous n'étions pas seuls. Autour de nous la voix des sirènes bourrait dans le molleton poisseux, on devinait les gros tonnages qui s'avançaient, poussifs, au rendez-vous de la baie de Seine et, toutes les vingt-sept secondes, nous arrivait du nord le beuglement feutré du bateau-phare. Un peu crispé sur ses membrures, le *Matam* avait pris son guet de petite coquille fragile et cassante au péril des monstres aveugles. Il pensait aux privilèges élastiques des méduses, et moi aussi. Je les sentais toujours là, frôlant le bord et glissant à fleur d'eau, placides et diligentes, sûres de leur cap, orgueilleuses de leur tradition silurienne, messagères de l'idéal mou, sereines dans leur perfection colloïde, sans complexe. Tout à l'heure la lourde étrave d'un cargo irait foncer dans le tas, chahouter le tapioca, mais les méduses, bavotant leur phosphore et secouant leur crinière de mucus, rappliqueraient dans le sillage et, sans commentaires, reprendraient le cours de leurs pulsations vagabondes à la gloire de l'univers méduse. La cabine était baignée de brume, elle aussi, mais l'eau du café chantait dans la bouilloire et le matelot racontait une histoire d'enfance. Entre nous deux la lampe encensait mollement et je voyais le visage du matelot rougeoyer dans un nimbe domestique.

- J'ai connu un jour un gars...

C'est l'exorde habituel. Il serait banal si Collot n'y mettait une ferveur d'intonation qui nous promet l'extraordinaire. La typographie en donnerait une idée grossière

- J'ai connu UN jour UN gars...

La voix monte et frappe les deux articles comme pour en exalter l'indéfini remarquable et y réveiller à l'improviste le gars inouï dans le jour insolite où il se révéla. Attaqué de la sorte l'individu se présente immédiatement, un peu plus bizarre à chaque évocation si j'en crois le regard étonné de Collot lui-même. J'ai vu ainsi apparaître une quantité de silhouettes insignes parmi lesquelles un certain nombre sont devenues aussi familières que des créatures mythologiques. Il pouvait, ce soir-là, raconter l'histoire du chiffonnier rural écumeur de décharges publiques sur le plateau de Langres, le personnage introduit sous le rouf n'avait pas grand-peine à nous épater. De temps en temps, Collot se levait pour voir un peu ce qui se passait dans la nuit oppressée par le calme, il tendait l'oreille vers les sirènes confuses, aspirait deux ou trois bouffées d'air gras, puis revenait sous la lampe avec l'image de son crocheteur fabuleux regonflé de brouillard frais.

VI

Arrondir les caps. La corne d'Aphrodite. La ficelle et le filin. La corde et le cordage. Palmarès du noeud. Son apprentissage. Sa mystique. Ses perversions. Débat sur le chanvre et le nylon. Les hallalis en cadillac. L'odeur des âges. Thèmes pour la plaisance loquace.

Quand je parle des quinquagénaires du *Matam*, il va sans dire que j'arrondis les caps, comme il se doit. A bien regarder, ce cap-là est franchi depuis un moment et nous le voyons bien aux courbatures. Au début, les mouvements contrariés, les efforts dupés, les croupetons, les contorsions et les contre-pieds, toutes ces gymnastiques incohérentes semblaient réjouir nos jointures endormies dans les professions libérales. Et puis, un beau matin, on se réveille raide comme un aviron et, jusqu'au soir, deux ombres cacochymes hantent le *Matam*. C'est probablement ce matin là que, laborieusement détordu, je retrouvais en geignant ma taille et ma cambrure quand la bôme en passant m'assomma. Ce n'était pas mon premier coup de bôme. A bord des grands navires les capitaines cruels et les seconds impopulaires se trouvaient jadis exposés à la chute d'un épissoir de fer lâché du haut d'un cacatois mais, sur les petits voiliers comme le nôtre, c'est plutôt le coup de la bôme.

- Ah matelot! c'est encore raté, murmurai-je.

Et tandis que ma tête vrombissait comme un essaim, Collot se rappelait soudain une vieille formule de l'ancien temps

- Voilà, j'y suis : ton capitaine endormi d'un coup de bôme, le réveilleras d'un coup de rhôme.

Je lui réponds d'une voix blanche qu'il tuerait son père, vendrait sa mère pour boire un verre et, tout en préparant le double ponche, nous reprenons une vieille discussion sur la hauteur de la bôme.

- Elle est bien trop basse, dit Collot. Ça finira mal.

- Plus basse est la bôme et mieux ça navigue.

- C'est une idée à vous. Sur les bons yacs, vous verrez toujours la bôme remontée à hauteur d'homme.

- C'est laid.

- Encore une idée à vous. Sur le beau et le laid, vous avez parfois des idées dangereuses. Pour moi, à la rigueur, ça peut aller; au pire votre bôme ferait tomber mon bonnet, mais vous verrez, elle vous la cassera un jour votre petite tête de capitaine esthète.

- Voilà un joli nom pour un nouveau noeud dans la série tête d'alouette, tête de more, tête d'anguille...

- Gueule de raie et cul-de-porc.

- Attention matelot, nous quittons le cap, le vent a tourné un peu, le voilà de travers.

Le *Matam* ayant tendance à lofer malgré le tape-cul largement molli, Collot ramasse un bout de raban pour maintenir la barre sous le vent. A propos de noeud, il s'avise justement que l'extrémité du filin détoronée lui propose un petit travail de beau temps et il s'installe à la barre, avec ses lunettes. Quand on connaît ses deux manières, on sent bien que Collot éprouve une joie aussi vive, aussi profonde peut-être à épisser le chanvre qu'à buriner le cuivre. Divers indices me font même soupçonner une préférence. En tout cas, il m'a déjà laissé entendre que, ni vu ni connu, il donnerait bien Manet pour un beau bateau. Et pour avoir un vraiment beau bateau, quelque chose dans le genre du Spray arrangé à son goût, il irait jusqu'à donner son propre talent

- Et si vous y ajoutiez le vôtre, capitaine...

- Alors, nous aurions un bric, tout tec et mâts d'Orégon, quatre cents tonneaux, barre en main. - Sans doute, mais, sans vous offenser, les brics n'ont plus de valeur marchande.

Bientôt le matelot ne répondra plus que par monosyllabes car il commence d'éclaircir son bout de filin, tâtant le problème de ses doigts épais, attentifs, un peu crasseux, de cette crasse de mer solide et soyeuse comme un vernis. Moi aussi j'aime assez manier la ficelle, je peux m'acharner longtemps à résoudre un passage vicieux et ma bonne façon d'une épissure me flatte, mais je dois convenir que le matelot s'y donne plus complètement et d'un amour plus constant. Il sert la grande et noble cause du cordage avec toute la ferveur d'un vieil apprenti. C'est le beau zèle des vocations tardives. Tout travail un peu difficile, comme une cosse d'aussière, lui est dû, et non disputé. Plus rien n'existe alors; il me laissera une rebutante corvée d'écopage ou de vaisselle pour aller s'asseoir en un lieu commode avec la

bonne conscience et l'autorité du tiraucul à caution honorable. Immunisé dans sa planque magistrale, il peut sans pudeur tirer la bouteille à portée de sa main; rien à dire, la manipulation de ces fibres sacrées donne grand-soif quand on y apporte un tel idéal de perfection. Même pour les petits ouvrages, on entend le matelot souffler, geindre et ahaner; chaque fois qu'il tire sur un toron, han! il y met le paquet, traction à pleins biceps et grimace de catcheur : han! han! han! le triple coup de grâce annonce qu'un tour est passé, han! torsion pour la remise en place et han! détorsion à coup de pouce bandé jusqu'au deltoïde pour le troisième passage en force. A chaque instant de l'épissure, il fait l'épreuve de l'ouragan. Fier de sa poigne il a, en plus, la coquetterie d'épisser sans épissoir et pourtant, nous avons un très bel épissoir en corne. Il m'a été donné pour corne de rhinocéros, époque Louis-Philippe. En Chine, cette matière jouit d'une vieille réputation aphrodisiaque et un jour, peu avant d'aller à terre, j'avais surpris le matelot raclant la corne en douce :

- C'est pour en avoir le cœur net, dit-il en suçant la pointe de son couteau.

- Attention : méfie-toi de l'ouvrier qui mange son outil. C'est justement un proverbe chinois.

Toujours est-il que, par esprit de mortification et goût de la difficulté, le matelot s'ingénie à travailler sans épissoir : à la force des poignets il détord et sépare les torons, han! et s'il peut terminer son affaire à main nue, les doigts chauffés à blanc, il s'accorde une petite place dans l'obscurité épopée du matelotage, et prend à témoin de son ouvrage le panthéon des gabiers retour des Indes.

A l'instant même, sur la table où j'écris, un méchant bout de filin qui a traîné là tout l'hiver m'invite à creuser un peu la question. Ses torons effilochés et ramollis témoignent encore de tous les culs-de-porc faits et défaits tandis que la feuille blanche délaissée attendait en vain sa ration d'écriture et que mon entourage abusé n'osait troubler la solitude où s'élaborait le pain glorieux de la famille. Collot venait parfois me rendre visite et, comme d'habitude, la conversation voltigeait paresseusement d'un sujet à l'autre, évoquant les sources druidiques du muscadet ou les perspectives de la morale ondulatoire, jusqu'au moment où son regard venait à tomber sur le méchant bout de filin. Alors, tout d'un coup, les trois torons prenaient figure d'instrument de la connaissance, c'était la triade universelle, le commencement et la fin de toutes choses, et, de ses doigts sagaces, le matelot reconstruisait le monde en tête d'alouette ou en queue de rat. Nous étions réunis là, comme deux néophytes clandestins, pour célébrer le culte ésotérique du noeud. Et le destin de l'homme nous semblait parfois suspendu à deux demi-clefs d'or sur un tour mort. Vous ne tenez peut-être pas à en savoir trop long sur les aspects transcendants du matelotage et vous avez raison, car ces jeux-là provoquent des avaries et c'est folie que vouloir nouer dans l'absolu ; mais vous attendez quelques mots précis sur les cordages qui sont les nerfs de la voile et l'un des soucis majeurs du matelot.

Naturellement, vous savez qu'à bord, en principe, il n'y a pas de ficelle. Je dis en principe, car il peut se faire, évidemment, qu'une ficelle soit introduite à bord, ficelle d'épicier, par exemple, autour d'un colis de provisions. Ladite ficelle pourrait, semble-t-il à bon droit, exciper d'une commune nature avec l'aussière et la drisse, mais elle ne tarde pas à comprendre qu'elle est ici l'objet du mépris général et qu'elle n'a même pas l'espoir de sympathiser avec le bout de ligne qui pourrit sous le plancher. Parfaitement étrangère à tout ce qui l'entoure, elle ne peut même pas prétendre à attacher quoi que ce soit puisqu'à bord on n'attache pas, mais on amarre, on tourne, on saisit, on frappe et on fouette. Peu de ficelles peuvent se targuer d'un long séjour parmi l'équipage le plus libéral. Même un débutant, mal informé encore des hiérarchies du chanvre, sera impressionné par l'aspect minable, craintif et souffreteux du morceau de ficelle qui traîne à bord.

Chose curieuse, il n'y a pas non plus de corde sur nos bateaux, à part celle qui pend à la cloche de quart, mais nous n'avons pas de cloche à bord et nos quarts se piquent à la voix. La corde semble bien réservée à l'usage des terriens pour lesquels tout ce qui ressemble à une corde est corde et qui désignent du même nom la corde à malle, la corde à linge, la corde à fourrage, la corde à sauter, la corde à piano, la corde vocale et à pendu. Du temps que les pirates étaient pendus à la grand-vergue, aucun sans doute ne le fut au bout d'une corde, puisqu'il n'y a pas de corde à bord ; en eût-on trouvé que le maître d'équipage eût flétri sa présence et prohibé son usage à des fins patibulaires ou autres. Pour instrument du supplice, on choisissait en général une drisse, un cartahu, un pataras, plus rarement une balancine encore que le mot se prêtât gentiment à l'évocation pendulaire.

S'il n'est de corde à bord, en revanche il y a des cordages. Tel est le pouvoir d'un suffixe qu'il se permet d'abolir son radical. Non : pas une corde dans tous ces cordages qui, pourtant, sont nombreux, divers, surtout si le grément est du type classique. Parfois, dans les commencements, il paraît même y en avoir trop. Cette impression est confirmée par la tendance naturelle des cordages à s'emmêler. Ce

n'est pas vice mais louable impatience de servir, zèle à se nouer, incoercible vocation pour l'entrelacs, la coque et la boucle. Ainsi, vous lovez scrupuleusement votre filin, soit à plat sur le pont en glènes harmonieuses, soit à la main en volutes ingénieusement arrêtées par un système dont vous faites constater à votre ami qu'il n'y a qu'à tirer dessus pour tout dérouler avec aisance. Il est probable, en effet, qu'ainsi parés ces filins seraient dociles à une réquisition immédiate, mais, chose curieuse, un quart d'heure plus tard il s'est produit à votre insu de mystérieux déplacements, de sournoises convulsions dans l'appareil de vos cordages et, l'urgence venue, tout s'accroche, se noue, grippe et s'emmêle, le raban n'a plus qu'un bout, la bouline en a trois, la drisse de pic a coincé dans la glissière du capot, la grande écoute s'est commise avec l'itague de ris et des filins, sortis on ne sait d'où, vous attaquent par les pieds. Alors, vous devenez la proie des cordages, c'est Hercule et son Hyde, Laocoon et ses pythons.

Je n'évoque là, bien sûr, que les embarras d'un novice, car un plaisancier, maître de sa plaisance, évolue avec calme et dignité parmi ses cordages apprivoisés. On ne saurait trop, néanmoins, tenir ses filins à l'œil, y apporter sans cesse de la clarté, prévenir leur instinct pagailleux, mater leur penchant reptilien sinon constrictor, en un mot les rappeler à l'ordre. Je veux dire l'ordre tel qu'il a été inventé par l'homme pour simplifier son ménage et non pas l'ordre aveugle qui part de zéro pour mettre la société en faillite et l'univers en perruque. Certes, livrées à elles-mêmes, les choses inanimées évoluent vers un ordre qui leur appartient mais qui reste assez mystérieux et que, faute de comprendre, nous appelons désordre. Or, vous le savez comme moi, l'ordre à bord est une chose à la fois difficile et nécessaire, une résolution toujours prise et rarement tenue. Tout bateau, même grand, est hanté par le démon du désordre et c'est à nous d'y opposer notre génie de l'ordre. Noé en su quelque chose dans une arche de discorde où, comme son nom l'indique, les cordes s'emmêlaient dans les bêtes à cornes tandis que le boa se nouait en gueule de raie sur la licorne d'artimon. Il nous est rapporté, en outre, que les capitaines phéniciens ne plaisantaient pas avec les filins à la traîne dont ils craignaient qu'ils ne s'emmêlassent à la crétoise; nous ne savons rien du nœud crétois, sinon qu'il était une expression filassière du fameux labyrinthe. Quant aux Carthaginois assiégés, réduits à faire leurs cordages en cheveux de Carthaginoises, nous supposons que leurs gabiers redoublaient de vigilance pour prévenir la reconversion des étais en frisettes et des boulines en chignons. Je préfère ne rien dire du stratagème de César jetant ses grappins dans le gréement des Vénètes où ils fomentèrent de si funestes perruques; un coup si bas aurait dû se passer de commentaires. Tout cela pour bien vous persuader que le cordage clair est une vieille loi de la mer et que tout plaisancier est mis en demeure de contracter la manie de l'ordre. Il range et, une fois tout rangé, il va voir si rien ne s'est dérangé. Tout au moins en donnera-t-il inlassablement le conseil en déplorant d'avoir choisi pour équipier une de ces andouilles de mer qui font d'un yac honnête un innommable foutoir à déshonorer la plaisance.

Comme je le disais plus haut, on ne peut parler de filin sans parler de nœud puisque la fin de tout filin est d'être noué d'une façon ou de l'autre, à ceci ou à cela, à son pareil ou à soi-même. Les manœuvres dormantes n'en sont pas exemptes si nous tenons l'épissure pour une manière de nœud et nous ne voudrions pas qu'elles ne dormissent que d'un œil mal épissé. L'art du nœud est une des plus vieilles merveilles de l'industrie humaine. Les trois premiers outils furent le caillou, le bâton et le cordage sous forme de liane ou de lanière. Mais de quoi servirait une corde si on ne savait la nouer. Et si vous me rétorquez l'exemple des fakirs qui savent lancer une corde apparemment libre, la maintenir dans le dénouement absolu et hisser convenablement, je vous répondrai qu'en matière de matelotage il me répugne beaucoup d'invoquer la référence des fakirs; l'éducation que j'ai reçue ne m'autorise à soustraire aucun cordage à la gravitation universelle et j'estime que, le soir même du jour où fut inventée la corde, le nœud était trouvé, probablement une demi-clef. Dans notre civilisation, la demi-clef et le nœud plat ont rendu autant de services que le levier d'Archimède, et certainement plus, à cette heure, que la vapeur ou la soudure autogène. Toutefois, il faut bien dire que l'homme moderne, sauf pour sa cravate et ses lacets de chaussure, n'est plus avantageé par la connaissance des nœuds dans sa lutte pour la vie. Délaié dans la pratique journalière, le nœud a dû prendre sa retraite dans l'honorariat des locutions symboliques, mais allez donc savoir si le nœud ferroviaire s'apparente au cul-de-porc et de quel capelage ou tête-d'alouette se réclament les doux nœuds du mariage. Néanmoins, pour rendre hommage aux obscures mais immenses bienfaits du nœud proprement dit et proprement fait, les dictionnaires illustrés s'obstinent à nous reproduire en vignettes les différentes sortes de nœuds, avec leurs noms, comme des documents archéologiques. Ces figures d'aspect vermiculaire ont la prétention de nous expliquer la manière de faire ces nœuds et tout le monde s'y est

laissé prendre. On cherche un renseignement sur le règne de Néron ou l'origine du nougat et on tombe en arrêt sur la planche à noeuds. Vous avez tenté, comme moi, la reconstitution du double noeud de chaise d'après le bourbillon explicatif de la figure n° 12. L'exercice a été laborieux et déprimant. Un œil sur la planche et l'autre sur la ficelle, vous avez péniblement agencé vos tortillons et vous tirez sur les bouts. Dans la meilleure hypothèse, la ficelle s'allonge sans histoire et sans noeud dans sa pureté linéaire et comme échappée miraculeusement à vos chinoiseries torsionnaires ; mais le plus souvent, vous obtenez un noeud. Ce n'est pas un noeud de chaise double. Vous pouvez toujours dire qu'il s'agit d'un triple noeud de bâton de chaise, mais c'est une pétition de principe et autant dire que votre noeud ne ressemble à aucun des noeuds en usage sous nos climats. C'est une création. Elle semble à première vue inutilisable, mais vous pensez que l'avenir peut lui trouver un emploi et même y attacher votre nom; malheureusement, ces noeuds-là ne se font pas deux fois. Au surplus, l'ère des inventions nodales paraît terminée depuis longtemps. Finalement, vous renoncez à apprendre les noeuds d'après l'image comme vous avez déjà, sur le même dictionnaire, abandonné l'espoir d'apprendre la lutte gréco-romaine d'après les figurines. Il est vrai que le scoutisme a tenté de remettre en faveur la pratique des noeuds et, pour stimuler cette renaissance de la nodologie, il a institué un brevet spécial, chose assez pénible pour l'entourage du breveté, car on y vit dans l'obsession du noeud gratuit et dogmatique, du noeud pour le noeud, du noeud en soi. Cela dure un mois environ, puis, las de nouer sans objet, écoeuré d'un monde où lui sont refusées les occasions valables de nouer, il se détache des noeuds et perd la main et s'oriente vers d'autres mystiques.

C'est bien dans la navigation de plaisance que s'est réfugiée l'ultime raison des noeuds. Je ne dis pas que les marins pêcheurs ont tout perdu de ces techniques millénaires, mais leur répertoire s'amenuise de jour en jour, car ils tripotent plus de cambouis que de chanvre et plus volontiers la burette que l'épissoir sachant bien que les moteurs les plus grossiers, les semi-diesel les plus archaïques n'ont pas grand-chose à attendre du secours des noeuds. Les plaisanciers, eux, ayant pris en charge les traditions de la voile, se doivent à maintenir tant soit peu, dans sa réalité concrète, l'art immémorial des noeuds, même si la science leur offrait la pâte à souder à froid les filins de nylon. Ce n'est donc pas moi qui plaisanterai celui qui, tournant un noeud de vache, croit faire un noeud plat. En toute circonstance, l'effort d'une main qui s'évertue à retrouver sa mission manuelle est un spectacle impressionnant, mais le drame se noue quand la main est aux prises avec un problème de noeud, soit qu'elle s'évertue à la confection d'un imbroglio convulsif, d'un plexus étranglé, d'un macramé exubérant ou autre complexe ficelard à écoeurer la psychologie.

A m'entendre, vous pourriez croire que je suis homme à expédier correctement un oeil-de-pie par nuit noire et gros temps, à cheval sur les barres de perroquet. Détrompez-vous, je ne suis qu'un petit faiseur de médiocres noeuds, un noueur de fortune. En revanche, pour dénouer, je me débrouille assez bien, j'ai l'œil clair et le doigté analytique. Au sens figuré, malheureusement, ce n'est plus pareil : il m'est arrivé de nouer, sans effort et dans la joie, des situations d'une complexité admirable qui ne furent dénouées que laborieusement, dans la douleur. Il m'arrive aussi de faire, avec ma prose, des noeuds inextricables et je sens que, pour en finir avec ces histoires de noeuds, je n'ai plus qu'à recourir à l'opinel de Collot, car tout le monde sait que le noeud gordien était l'ouvrage d'un plaisancier phrygien excessivement cafouilleux.

Il est d'ailleurs à prévoir que la technique va bientôt nous priver des plaisirs et tracas du noeud. Agacée par le côté radoteur et vantard de la routine, elle ne supportera pas longtemps les vestiges d'un matelotage préhistorique. Elle rendra caducs l'ersiau et la rousture, comme elle suppléa au biceps archaïque par l'artifice du ouïnce. Le ouïnce est un petit cylindre à cliquet destiné à hisser les voiles et raidir tous filins sans fatigue. Vous verrez peut-être mieux quel appareil je veux dire si j'écris winch, car beaucoup de gens ne le connaissent encore que sous cette orthographe ; et, contrairement à ce que vous pensez, je ne cherche pas en disant ouïnce à faire du tort au winch, bien au contraire, c'est un gage de bonne volonté, une marque de complaisance, un compromis offert à la nouveauté pour s'amariner dans la tradition.

- Entre nous, dit Collot, il faut dire ce qui est, le houynche rend service et, à l'œil, c'est tout de même un appareil marin.

Vous êtes surpris de l'entendre, lui, Collot, ce fanatique du filin, ce fervent de la manoeuvre à bras, ce haleur à désobliger un treuil de quinze tonnes, faire ainsi l'éloge de ces mécaniques d'avant-garde; mais, de temps en temps, Collot a une faiblesse, il fait un écart dans le raisonnement objectif, ou alors, pour agrémenter une veillée, il me lance une pointe et appuie la contradiction de telle sorte qu'au fil du

débat la bouteille entière y passe inaperçue. A propos d'épissure justement, il pousse la plaisanterie jusqu'à faire l'éloge du nouveau système qui supprime les cruelles manipulations du filin d'acier : un nouveau pas vers la libération de l'homme. Le capitaine réplique

- Oui, elles sont cruelles, d'accord, mais s'écorcher les doigts cela fait partie du programme, vous le savez mieux que moi.
- En effet, je ne vous ai jamais vu très emballé sur ce travail, capitaine. N'importe comment il y a mille et une manières de se faire mal aux doigts en plaisance et on ne peut pas goûter à toutes ; il faut se faire une raison. Les vacances sont brèves et mieux vaut donner à la mer le temps que nous demanderaient les épissures de quatre haubans sur cosses.
- Vous avez tort de calculer, matelot, le calcul ne vous réussit jamais. Moi, je n'ai pas besoin de calculer beaucoup avant de juger un appareil qui sacrifie un tour de main pour gagner du temps ; le temps est chose vulgaire et commune, mais le tour de main est un trésor.
- Je voudrais savoir, capitaine, si vous tenez pour trésor la manière dont parfois vous cochonnez une surliure?
- Votre question est sans intérêt. Je dis que la technique va se mêler un peu trop souvent de ce qui ne la regarde pas et qu'elle veut trop de bien à la plaisance quand elle remplace la Grande Ourse par le gonio.
- Et, en général, quand vous réglez un cap sur la Grande Ourse, capitaine, c'est pour nous foute dedans.
- Voilà! comme d'habitude vous faussez le problème avec des allusions personnelles. Je répète que si la technique nous dispense de faire le point, de sonder, de pomper, d'épisser, de calfater, de ramer, que sais-je encore, elle arrivera bien à nous offrir des ouragans climatisés, à régler le tribord amure sur œil électronique, à enregistrer les caps sur microsillage, à nous ôter enfin la barre des mains pour nous satisfaire d'une plaisance téléguidée. C'est alors qu'un esprit hardi réinventera la navigation à voile.
- Capitaine, on va vous mettre sous globe, au musée de la Marine et vous naviguez avec les Joseph Vernet.
- Mais, matelot, vous ne saviez donc pas que nous naviguions dans une bouteille?
- En ce cas, vidons-la, nous y serons plus à l'aise. A la vôtre.
- A la vôtre. Et ne croyez pas que je médise bêtement du progrès; mais les contraires se doivent mutuellement l'existence et c'est pourquoi le progrès doit non seulement respecter la tradition mais lui consentir des zones intouchables.
- Il fait mieux que la respecter, il vole à son secours, il lui passe un bout de nylon, il...
- Quoi, matelot? Vous accepteriez un tel bout?
- Un bout est un bout, c'est à prendre ou à laisser. Ou alors, il faudra vous mettre à cultiver le chanvre et installer une corderie dans votre vestibule. Je vous prierai également d'aller cueillir l'amadou au tronc des arbres, de ramasser les silex et de jeter votre briquet à essence.
- Vous tombez bien, il ne fonctionne pas.
- Mais la lampe-torche, hein? Ce n'est pas moi qui ai introduit à bord ce flambeau du progrès. Et si vous acceptez le réchaud, demain ce seront les ouïnces, les moteurs auxiliaires, les ondes courtes et les cocottes-minutes. Ou alors, n'en parlons plus. Si la tradition ne se perd pas, corps et biens, c'est grâce au progrès. Et les hélicoptères, bons diables, vont repêcher les radoteurs en détresse.

Ainsi, nous poursuivions le jeu du matelot d'avant-garde et du capitaine obscurantiste et je débattais une fois de plus les vieilles rengaines de la plaisance intégriste : nous avons réussi, d'extrême justesse, à sauver la voile de l'invasion mécanique en relayant le pêcheur qui ne pouvait survivre, lui, en deçà du progrès. Nous avons sauvé de la caducité un instrument de travail en le prenant pour jouet, la ruse est honorable, mais déjà lâcher le bois pour la matière plastique, c'est dénaturer l'héritage et trahir notre vœu. C'est consentir un affreux mélange, comme ces hallalis en cadillac. La science nous propose des coques imputrescibles, mais si la coque est affranchie de l'angoisse de pourrir, c'est toute une morale qui s'écroule et votre bateau n'est plus tout à fait un bateau s'il n'est hanté par l'ultime vision d'une carcasse décharnée dans la vase du bassin. La malice du progrès, c'est de falsifier nos fins dernières sinon de les ignorer. Si la plaisance est un jeu, ne trichons pas. Fidèle au jouet, fidèle au jeu. Pour danser la bourrée, il faut des sabots, ou alors dansez la rumba.

- O capitaine graillonieux et radoteur! Vous raisonnez en gardien de cimetière. Vous faites de la plaisance archéologique. La tradition n'est pas un reliquaire. Vous traitez la voile comme un accessoire d'exhibition folklorique, vous naviguez sur un bateau fossile.
- Parfaitement. Et les capitaines coelacanthes ne laisseront pas tomber les nageoires de leurs pères pour s'équiper de papattes utilitaires et trotter bêtement dans les traces du lézard sur les sables secs du progrès. Les petits bateaux n'ont pas de jambes et nous continuerons de témoigner pour l'âge d'or de la plaisance carbonifère.
- C'est vous, Ô paléocapitaine amoureux sénile d'une tradition empaillée vivante, c'est vous qui trahissez les anciens. Si nos pères sont allés de la caravelle incertaine au bric roi-des-mers, et de l'astrolabe au compas, faites comme eux, continuez. Le progrès est une vieille tradition.
- Matelot syndiqué! faux prophète! pilotin de salon progressiste! sac à vin en perdition au vent arrière de l'histoire! Ne pouvez-vous concevoir l'apogée d'une technique? La perfection atteinte? Ne pouvez-vous admettre que le voilier archétypique, le bateau-bateau, idéal dans ses lignes, ses matériaux, ses disciplines, ses magies et ses odeurs mêmes soit un chef-d'oeuvre accompli déjà?
- O parfait capitaine! capitaine-capitaine, idéalement accompli dans ses lignes, ses disciplines, ses odeurs mêmes. L'histoire, hélas, est toute remplie de chefs-d'oeuvre désuets. A chaque jour suffit son chef-d'oeuvre. Trirène parfaite, frégate suprême, sibeurre non-pareil, une perfection chasse l'autre, ce qui demeure c'est la brise, la mer et le goût de s'amuser avec. Tronc d'acajou creusé au feu ou canot de plexiphon moulé à froid, formes accidentelles et caduques, la chose qui compte, c'est qu'il y a un homme dedans. Qu'importe l'instrument pourvu qu'il y ait la musique.
- Proverbe d'ivrogne! Cela importe énormément, au contraire, car le génie de la musique est déjà dans l'instrument et le plaisir de jouer commence dans le jouet. Avant de naviguer, il y a le bateau; le bateau vivant, neuf ou d'occasion, nouveau-né d'illustre lignage, bâtard ou enfant trouvé, mais qui porte en lui toute la mémoire de sa race, dans son âme et dans sa chair, dans son bois, son goudron, son chanvre, sa toile et son étoupe qui ont déjà mille et mille choses à raconter. Vos produits à la gomme synthétique, un peu jeunes, pas grand-chose à dire, inaltérables et sans mémoire, les histoires leur glissent dessus. Et pour ce qui est de l'odeur, plutôt fade et plate, morne désert pour un nez civilisé. Ce pif ornemental et voluptueux dont vous êtes si fier, matelot, en pèlera d'ennui. Allez! ouvrez-moi les panneaux qu'on le renifle un peu ce fumet héréditaire des entreponts, et arrosez-moi ça d'un coup de rhum!
- A vos ordres, capitaine.
- Doucement. Quel intérêt y aurait-il, je vous le demande, à boire un coup de rhum dans une coque moulée en plexibus inodore? Ou alors, priez donc le rhum de vieillir s'il peut dans un baril de trinylonbenzoène, et repartons à zéro dans une lune synthétique. Pas la peine d'avoir sué depuis l'anthropoïde pour en arriver là.
- Un petit sucre ? Non ? A la vôtre. je vous rappelle toutefois que le vin qui vieillissait si bien dans les amphores ne s'est pas si mal débrouillé dans les bouteilles. Entre parenthèses, on fait aujourd'hui des youyous vitrifiés qui vieilliront peut-être aussi noblement qu'un flacon de Château-Yquem. Si la nouveauté n'a pas de noblesse, à nous de lui en donner. Pour ce qui est des odeurs dont vous faites si grand cas, allez donc promener votre pâle tarin de capitaine fantôme sur les écouteilles de l'histoire et vous sentirez que chaque âge a son odeur captivante et vous me direz si les misaines gauloises taillées dans des peaux de vaches n'exhalent pas d'aussi belles et vieilles histoires que les grand-voiles de lin tannées dont vous chantez l'odeur exquise et pourtant périssable, elle aussi. Il n'est ici-bas qu'une odeur exquise et durable, c'est la sueur de l'homme.
- Caduque aussi bien, car j'ai entendu parler de certains yacs où l'équipage se douchait tous les matins. Alors, n'insistez pas, vous matelot embaumé de tous les parfums du long cours, aucun espoir d'embarquer sur ces yacs hygiéniques et technifiés de la cambuse au gonio. Suez donc, matelot!

Et ainsi de suite, jusqu'au moment où il nous apparaît que la discussion a sans doute commencé sur un radeau de plaisance de l'époque moustérienne et ne s'achèvera que sur l'ineffable esquif de la fin des temps. Il s'agit probablement d'un problème mal posé, comme toujours, et je ne m'aviserai pas d'y remédier, car l'esprit se nourrit de problèmes mal posés. Notons à ce propos que la plupart de nos

conversations de bord roulent sur, des histoires de bateau. Je donnerais une fausse idée de notre compagnie si vous pensiez que la jactance régnait à bord, mais il y a des moments, des rencontres atmosphériques, des accords de ciel, de mer et d'humeur que nous ne pouvons mieux festoyer qu'en discutant le coup. Cela peut durer une heure, une soirée, cinq minutes à l'occasion d'une fragile embellie dans vingt-quatre heures de temps louche et silencieux. Quelquefois, c'est le matelot qui raconte comment un jour il a connu un gars et, de loin en loin, pour mémoire, sous l'inspiration de notre solitude orgueilleuse, c'est un appel au grand cachalot célibataire avaleur de sécurité sociale, un trémolo funèbre aux commodores de l'Occident gâteux, une invocation au bras vengeur de Pharamond premier roi de France et des tripes à la bonne franquette, mais, en général, nous parlons bateau. Et s'il nous arrive d'élever le débat, c'est toujours par l'intermédiaire d'un palan. A terre aussi, d'ailleurs. Je crois volontiers que le bridge, l'alpinisme, le scrutin à deux tours, l'équitation, l'automobile et les droits de l'homme peuvent entretenir des conversations de longue haleine, mais elles n'ont pas les vastes réserves dont les plaisanciers disposent pour alimenter leurs débats. On peut imaginer que deux cavaliers, ou même deux chasseurs, ayant parlé cheval et chien pendant deux jours et deux nuits, se laisseront aller, à l'aube du troisième jour, à parler pinupes, gigondas ou benelux, alors que deux plaisanciers consentiront au plus à lâcher la question dériveur pour envisager la hauteur sous barrots ou le problème des annexes qui peut mener assez loin. Leur dialogue ne fatigue jamais, car il embrasse l'univers et se complaît aussi bien dans l'utilitaire et le spéculatif. Une querelle sur les pompes de cale, un échange de vues sur le mouillage en rade foraine, la panne courante ou le réchaud peuvent s'orner de mille parenthèses passionnément vétilleuses ou s'échapper dans la digression panoramique. Tout se tient en plaisance et il faut recourir à toutes les disciplines de la condition humaine, travail du bois et du fer, grosse et petite couture, mathématique, peinture, astronomie, cuisine, art d'obéir et de commander, lampisterie, pêche, pharmacie, géographie, technologie, science des nuages et des fonds, horlogerie, vaisselle, ondes courtes, épissures longues, etc. Et je ne parle pas des occasions d'extrapoler qui peuvent, à chaque instant, à propos de gouvernail ou de biscuit, emporter nos plaisanciers jusqu'aux confins de la morale et de la métaphysique. Tout bateau à voile, goélette de luxe ou mouille-cul, est lesté, gréé, accastillé des plus vénérables symboles qui figurent au répertoire du philosophe, du poète et du moraliste. L'ancre, l'amarre, l'étrave, la barre, le pavillon, le compas, l'épissoir lui-même sont toujours prêts à fournir une image, endosser un mythe, illustrer un système, étant donné que la vie est croisière, cabotage, régates, long cours ou flibuste, que l'aventure de l'homme ne s'exprime jamais avec plus de bonheur qu'en jargon marin et qu'en fin de compte nous sommes tous ici-bas des créatures embarquées.

C'est ainsi que, plaisancier plumitif, lâchant la barre et laissant courir aux allures portantes, je vais d'une querelle d'ouïnce aux fins dernières de l'homme, peu sûr de mon cap et fort embarrassé pour conclure à bon port. Mais vous, plaisanciers courtois, n'aurez pas de peine à imaginer les courants, les grains, les brises folles et les avaries qui peuvent détourner de sa route la plume d'un chroniqueur et le livrer aux fortunes de style. Noircir du papier n'est pas courir les mers, mais l'aventure est aussi dans l'encrier si le pot au noir est dans la bouteille à l'encre. Tel qui réussit un brillant appareillage, la trinquette bordée plat au plus près d'une idée claire et la plume soulageant à la lame, ira bientôt s'encalminer dans une sargasse amphigourique ou s'envaser dans le galimatias. Ce que j'en dis n'est pas pour donner à l'écrivain les prestiges de l'homme de barre, car il perd bien plus de vaisseaux qu'il n'en conduit au port. Il me paraît même inconvenant de terminer ce chapitre en associant la mer virginale à l'encre louche et, pour effacer l'affreux mélange, nous allons, dès ce soir, entamer la bouteille de demain.

VII

Humeur de la Manche. Les Scilly et les Sorlingues. Prendre un ris. Mise au point sur le vent arrière. A chacun son petit nord. Veiller sur son prochain. S'endormir dessus. Politesses de la relève. Empannages. La pipe témoin. Ça va.

Les vents de mauvaise qualité, les brumes, les courants et les calmes nous confirmèrent une fois de plus qu'on ne va pas de Honfleur à Barfleur aussi aisément que des Açores aux Bahamas. Tous les plaisanciers ne goûtent pas les plaisanteries dont la Manche est coutumière. C'est une mer très sociable, mais on n'y entre pas comme dans un bief de moulin. Elle peut vous faire poireauter plusieurs jours dans le vestibule et, une fois admis, vous ne sortirez pas à votre heure, car elle est joueuse et ses vieilles malices ont dupé plus d'un malin. Vous pouvez, par exemple, admirer l'austère profil du cap Lévi, un après-midi entier, toutes voiles dehors sous bonne brise et souquant à péter l'écoute, sans gagner un pouce sur le courant pourfendu à gros bouillons par l'étrave comme si vous filiez quinze noeuds. Écoeuré, vous tournez alors le dos à la côte pour voir l'eau qui défile à toute vitesse sur le flanc tribord et vous regonfler d'illusions puis, reconsidérant les alignements du cap, vous constatez tout au plus un léger recul. Nous baignons dans le relatif, c'est bien compris ; et nous avons beau nous faire une raison, dissiper le malentendu, on en prend mal son parti et, personnellement, je ne désavoue pas volontiers le témoignage de mes sens. Il m'est désagréable de courir sans avancer et je ne serai jamais assez raisonnable pour gagner ma vie en faisant du vélo sur un tapis roulant. Ainsi, plus d'une fois, nous avons navigué une partie de la nuit devant les bords illuminés de Trouville, taillant bon vent une route immobile et sans pouvoir décrocher du casino ; le pompeux édifice naviguait de conserve, tous feux allumés, sous grand pavois de girandoles. Nous envisagions l'arrivée du casino de Trouville et du *Matam* aux îles Canaries, en formation de gala. Ces expériences m'ont aidé à mieux comprendre tous les aléas d'un débarquement à la voile en Angleterre. La géographie humaine, depuis quelques années, a remis en faveur les courants marins et de hardis radeaux se sont couverts de gloire en vérifiant des procédés de migrations qui pourraient encore, le jour venant, rendre service. Moi aussi j'ai entendu la leçon des courants, et j'en viens à croire que si la Méditerranée se trouvait en Manche, ou l'Angleterre en Corse, les relations franco-britanniques en seraient profondément modifiées.

Tout cela n'empêche que, devant Barfleur, nous avons mis le cap sur l'Angleterre. Pour aller en Espagne, il est reconnu qu'à la voile et d'où nous venons, le mieux à faire est de chercher haut sa route à partir des îles Scilly ; nous avons même choisi de pousser jusqu'aux Sorlingues. Vous me direz que c'est la même chose. En quelque sorte, oui ; et j'admets que, pour les commodités de la navigation, les géographes aient décrété la confusion des Scilly et des Sorlingues. Les Sorlingues étant aux Scilly ce que Londres est à London avec, en plus, un petit écho argotique à croire que cet archipel est une vieille colonie des Épinettes. Quoi qu'il en soit, nous, matelots qui avons appris la musique dans le creux des conques et chanté la mer avant d'y naviguer, nous ne mélangeons pas le sorlingue et le scilly ; et si nous avons une chance d'entrevoir les Sorlingues, nous n'allons pas, bêtement, gouverner sur les Scilly. En quoi nous restons fidèles aux secrètes instructions nautiques de Guillaume le Conquérant :

Si l'archipel est bilingue

Ne le voudras que sorlingue

Enlevé par une jolie brise, le *Matam* filait grand largue sur une mer un peu forte. Le grand largue ne convient guère à sa nature ardente et nous avons beau mollir le tape-cul, il faut peser durement sur la barre pour le maintenir à cette allure. Ce doit être une question de foc, il en faudrait un plus grand et, une fois encore, nous hissons, pour mémoire, notre beau grand foc éternellement neuf en pur yaka. Je rappelle que le yaka est un produit de synthèse à usage différé dont on prévoit qu'à la longue il suppléera toutes choses. Ainsi, le tape-cul presque en ralingue et la grand-voile au bas ris, nous avons tout de même taillé un beau bout de chemin quand, vers le milieu de la nuit, le vent se mit à fraîchir en venant à l'arrière, nous obligeant à prendre un deuxième ris, envoyer le tourmentin et larguer le tape-cul. Nous aurions aimé un peu de lune pour égayer la manoeuvre, mais le ciel était bourré de nuages et d'ailleurs la lune vaquait sous d'autres cieux. Donc, le tape-cul bordé plat, nous vînmes dans le vent,

puis suivez-moi bien : Collot ayant amené le foc pendant que je mollissais les drisses de grand-voile en pestant contre les cercles vicieux qui coïnciaient au mât, il se paumoya, prudent comme un perroquet, jusque dans le coquepit où il buta sur le seau avant de répondre à mon appel en halant la ralingue pour entraîner le pic toujours freiné par cette fameuse poulie trop étroite, après quoi il attrapa l'itague de ris, mais nous avons là un travers de grément, car les trous du violon ne sont pas du tout à l'aplomb de la cosse d'itague, il faut truquer et comme le temps presse toujours dans ces affaires là, qu'en plus il fait noir et que la toile se démène comme un fantôme pris au panneau, il s'ensuit un amarrage de fortune et c'est alors qu'on veut se garantir en compliquant les tours de filin à ligoter une vache enragée. Tout cela est moins compliqué à faire qu'à écrire, encore que des charabias par-ci par-là se glissent dans la manoeuvre. Pendant ce temps-là, j'ai serré ma bosse de ris et je commence à nouer les garcettes, côté mât; Collot faisant de même à l'autre bout, chaque bride nous assure un peu plus de surface conquise sur le vent. D'une mâle accolade on embrasse la bôme avec le paquet de toile à rentrer pour attraper les hanets jumeaux et hop! on hale à bloc sans trop figoler sur l'accordéon réglementaire parce qu'il faut saisir une auloffée pour serrer en vitesse, toujours craignant de voir péter nos œillets de ris un peu faiblards et la voile se déchirer sur deux centimètres d'abord et d'un grand coup jusqu'à la corne. De ris en ris, nous nous rejoignons à mi-bôme, le travail est fait, les doigts cuisent un peu mais ce n'est pas désagréable et devant la voile basse et solidement réduite, nous ressentons le même soulagement que le bateau. Pas trop d'histoire pour hisser le tourmentin, on vire, je brasse le tape-cul et vas-y vent arrière, le *Matam* bondit littéralement et puisque je me trouve à la barre, je demande à Collot de me passer un coup à boire et une pipe bourrée en lui conseillant d'aller se coucher. Le *Matam* va bientôt manquer d'un homme frais, il est grand temps que l'un de nous aille dormir.

- Allez-y, dit Collot, je veux bien rester, j'ai pas sommeil.

- Moi non plus, et puisque j'y suis...

Oui, nous faisons des manières et il faut en retenir le meilleur, ne pas y voir uniquement de bas calculs sur le différent poids des heures et les prétendus avantages du quart de nuit sur le quart de l'aube ; mais bien sûr, l'esprit de sacrifice ne règne pas à bord à longueur de journée, ce serait intenable. Je reste donc à la barre, puisque j'y suis. Collot va mettre de l'ordre dans la cabine un peu chahutée par la sortie du tourmentin et la rentrée du foc puis, ayant bu modestement une gorgée de viandox, il fait la moue, le déclare trop riche et sent le besoin de se rincer la bouche au vin rouge. Avant de se coucher, tout en préparant sa litière, il énonce quelques vérités sur les traîtrises du vent arrière comme s'il s'adressait à un tiers et de telle sorte que, même les prenant pour conseil superflu, le capitaine en fasse tout de même son profit. Puis, la voix se faisant inintelligible, je lui demande de répéter, mais il dort.

Le vent arrière, c'est l'allure des connaisseurs. N'importe qui peut apprécier les merveilles du près, en s'épatant d'y réussir aussi bien. Le roi de la mer est au plus près tribord amure, nous sommes d'accord, c'est la noblesse et la gloire de la voile que s'élever dans le vent. Il y a là une apparence de défi que le génie de l'homme a su relever avec bonheur et, par le jeu des symboles, nous n'avons plus que dédain pour l'arriviste éhonté qui ne cherche le vent que pour aller avec. Méfions-nous des images et n'acceptons pas le figuré sans avoir un peu tâté du propre. Je me demande en effet, si, au lieu de dire, parlant d'un homme toujours préoccupé de prendre le vent en poupe Voici un méprisable individu! nous ne ferions pas mieux de nous écrier : Voilà au moins un gaillard qui prend des risques.

Rrrrrran... Clac! ça y est, j'ai empanné, il fallait s'y attendre. La bôme et son train m'ont passé en trombe au-dessus de la tête avec le raclement sec sur la barre d'écoute. Quand on est au vent arrière, on ne lui ouvre pas impunément des parenthèses ; il fait mine de s'installer dedans, de s'y prélasser avec rondeur et complaisance et, d'un seul coup, vous la ferme au nez comme une porte en colère. Après l'empannage, il faut virer, rempanner en douceur dans un double jeu de barre et d'écoute de telle sorte que la claque du vent, dans le passage critique, ne puisse prendre qu'un élan tout à fait réduit. Collot s'est réveillé :

- Qu'est-ce que c'est?

- Rien, rien. J'ai empanné, pas de bobo.

Pas de commentaire non plus. On ne peut même pas dire que le silence du matelot soit réprobateur et je comprends bien qu'il s'est déjà renfoncé dans le sommeil. Il n'y a plus de matelot. Il a donné un coup de périscope, tout va bien, rouvrez les ballasts, vingt tonnes de sommeil, plongée verticale, pas une tache d'huile en surface et le fond est de sable fin. Quand la consigne est de dormir, il ne faut pas

s'embarrasser de la peine d'autrui. A moi en revanche, les hautes satisfactions de la veillée solitaire, l'honneur des initiatives sans conseil et les tracasseries du vent arrière. Il faut bien dire que mon expérience de barreur, en l'occurrence au vent arrière, n'a pas atteint la renommée mondiale; c'est une expérience en cours depuis quelques années déjà, elle est prometteuse et si tout va bien j'aurai, à quatre-vingt-dix ans, le métier dans la main. J'en suis toujours à m'appliquer; si je m'abandonne à un automatisme encore jeune, il peut y avoir des ratés. Assurément, je ne réfléchis pas dix minutes sur les rapports du vent, de la voilure et du cap avant de mettre la barre dessus ou dessous, mais je ne puis encore me fier en toutes circonstances et à tous moments au réflexe immédiat et adéquat. En outre, on sait bien que le vent arrière exige beaucoup de l'œil : œil devant, œil derrière, œil circonspect et sagace, œil anticipant, œil impavide enfin. Malheureusement, la nuit est noire et les lames qui poursuivent le *Matam* pour lui bourrer la croupe, le mettre en travers, ou me balancer un coup de rincette dans les jambes, je ne les vois pas venir. Et, en plus, la bagarre est commencée avec le sommeil grelottant des quarts de nuit. Je me débats dans la glu. Si j'essaie d'aiguiser mon regard dans l'obscurité pour y surprendre l'arrivée des crêtes mousseuses, bientôt mes yeux dérivent, une marée de sommeil me tombe dessus, déferle et me roule dans une fulgurante hallucination, et la glissade est stoppée net comme si la raison claire, amarrée au dernier taquet de vigilance, me soulevait d'un violent rappel de cablot. Voilà donc revenus les tourments oubliés de la sentinelle qui dort debout, les affres du guetteur aux paupières de plomb. Je me décide à modifier légèrement le cap en lofant un petit rien, de quoi éviter l'empannage et m'autoriser un coup de café. C'est bon, j'ai compris : à peine aurai-je tourné le dos que le mauvais coup va me tomber dessus.

Revenu à la barre, je lève machinalement les yeux vers le fanal durement secoué dans les haubans; sa lueur est tamisée par la grand-voile que le vent parfois vient à plaquer sur la verrine, faisant éclore et bouger sur la toile un grand halo de lueur fauve, un reflet d'incendie, un signe avant-coureur, un nid à cauchemar, un météore hypnotique. A éviter. Veillons au cap. J'écarquille les yeux sur le compas qui repose au fond du coquepit. La mer à plusieurs reprises l'avait baladé d'un bord à l'autre, mais il est calé maintenant sur un paquet de filins. Son éclairage est fourni par la lampe-torche suspendue à la paroi de banquette. Nous ne tirons aucune fierté de notre système. La confiance qu'il peut inspirer, avec son air puéril et domestique, ne s'adresse pas au navigateur proprement dit. A voir le petit rond de lumière instable, on imagine même qu'à l'occasion une lampe Pigeon serait d'aussi bonne compagnie. N'empêche que l'appareil remplit sa mission tant que la mer ne vient pas chahuter dans la baignoire. Le compas, lui, est de l'humble variété dite compas de doris. La référence est bonne ; tout au fond du doris trop lourd qui tourne en rond dans le brouillard des bancs le petit compas gluant d'écailles vaut déjà bien plus cher que la tonne de poisson empilée dessus. Il contient un nord sauvage, sans éducation scientifique, le nord bourru qui est la providence des analphabètes. On dirait un presse-papier. Dans un socle de hêtre en forme de camembert est logée la cuvette où flotte la rose. Elle flotte sur un bain mystérieux qui peut être un mélange de tafia et d'huile de foie de morue. Mais la rose est toute simple, un peu vieillotte et fanée. Il ne s'agit pas d'une pièce de musée. J'ai acheté ce compas comme neuf chez un artisan du Havre qui devait garder un vieux stock de roses lithographiques de l'époque 1880, un peu jaunies bien sûr, mais c'était une bonne époque pour les vents et le nord nous était encore signifié par la fleur de lis, qui courait sur son erre depuis Louis XVIII. Nous avons depuis perdu ce nord-là qui était le nôtre. Il a été remplacé par une étoile polaire et laïque, inoffensive croyait-on. Aujourd'hui, l'emblème est fanatisé dans tous les azimuts et tout le monde en veut, grands et petits. Une vraie salade. On en voit partout sur les drapeaux, les cocardes et les papattes d'épaules. Si tant de peuples se réfèrent aujourd'hui à l'étoile, c'est assurément pour témoigner de leur commune aspiration vers le nord vrai. Avec son nord royal, mon compas de doris doit souffrir d'une déviation supplémentaire, mais, dévié aussi bien, je suis peu qualifié pour la percevoir. De toute manière, dans les conditions présentes, ce charmant grimoire n'est pas très lisible et je dois me pencher dessus, m'attarder quelques secondes pour déchiffrer ses indications, de quoi, évidemment, profite la mer pour me culbuter durement contre l'hiloire ou me faire dinguer dans le seau qui, soit dit en passant, ne devrait pas être là.

- Qu'est-ce que c'est?

- Rien, rien, ça va.

Du fond de sa couchette, Collot a lâché cette bulle d'inquiétude, mais les fonds limoneux du sommeil ne sont pas troublés. L'alerte a frissonné à la surface du rêve, les périls rôdeurs s'amortissent dans le duvet et le dormeur licite a débranché son dispositif de sécurité. Moi, cependant, je veille sur mon prochain. C'est quelque chose. A terre, je ne vois pas toujours clairement où il est ce fameux

prochain; ou bien il est trop nombreux il en perd l'existence, ou bien il se fait reconnaître, ou bien c'est moi qui ne veux pas le savoir. Tout le monde n'est pas le prochain, du moins le mien, et je ne vais pas comme d'aucuns embrasser de mon fauteuil ou de ma tribune la proximité de l'univers ou courir après tous les prochains en puissance pour rater le vrai, l'actuel qui est à ma porte et qui, avouons-le, prendrait facilement le visage avenant du facteur des mandats ; or, m'a-t-on dit, le vrai prochain est celui qu'on a plutôt envie de flanquer à la porte. Le signe est à retenir, mais, là encore, on ne peut se fier aveuglément au préjugé qui ne donne pour vrai que le difficile. Quoi qu'il en soit, ici, à bord du *Matam*, pas moyen de se tromper; Collot est mon prochain et je n'ai pas envie de le balancer dehors. Je savoure au contraire, dans la paix de mon âme, l'ineffable orgueil de veiller sur mon prochain. C'est le privilège du *Matam* que toutes les questions et les valeurs qui s'embrouillent et se déguisent à terre s'y dépouillent et s'y révèlent dans l'éclat de leur simplicité première. Ainsi, à la barre où me voici dans la nuit peu sûre, j'ai bien le sentiment d'assumer une responsabilité à l'état brut : je gouverne, c'est un gouvernement sans phrase et le ronflement qui ronronne dans la cabine est un hommage plus viril et pur que l'ovation frénétique d'un troupeau d'électeurs apparemment éveillés.

- Rien, rien, ça va.

Même si vous pensez que ça ne va pas tellement bien, vous prononcez hardiment ces paroles magiques, d'une voix claire et tranquille, qui va restaurer l'insouciance et la paix dans le sommeil du matelot. J'ignore si le pouvoir sédatif de mon accent pourrait en imposer aux agitations de la mer et du vent, je n'ai pas encore essayé sérieusement, mais je conçois mieux aujourd'hui le verbe apaisant la fureur des flots ; c'est une affaire d'intonation.

Finalement, pour lutter contre le sommeil, j'en suis réduit à concentrer mes derniers efforts sur l'ouverture des yeux. C'est la défense instinctive qui traite le mal dans le symptôme. Si je ferme les yeux, ça y est, je coule, je fonds, je m'écroule, je m'abîme. Tout homme a eu dans sa vie des occasions plus ou moins dramatiques d'éprouver sa résistance au sommeil, dans la conférence qui traîne en longueur ou dans le silence d'une embuscade et vous avez constaté sans doute que c'est bien dans les yeux tout bonnement que se livrent les derniers combats. L'ultime sursaut du veilleur acculé se traduit par l'écarquillement. Mobilisation désespérée de tous les muscles orbitaires. Étarqués à bloc jusqu'à la racine des cheveux, les sourcils halent mes paupières que le sommeil veut affaler. De l'œil nu, exténué, jaillira peut-être une féerie culbutante, mais la paupière, un instant larguée, se relève aussitôt pour annoncer que la lutte reprend. Toute la puissance du sommeil s'est concentrée dans le cristallin et je dépense une force inouïe et dérisoire pour accommoder sur le compas, mais la petite lumière est encore un piège à sommeil et du coeur de la rose éclate un rêve torrentueux.

Quelle heure est-il donc? Personne ne va piquer le quart sur la dunette du *Matam*, il faut bien qu'une seconde au moins je passe la tête dans la cabine pour consulter la montre. Je viens donc un peu dans le vent, j'assure la barre dans son raban et, jugeant à de vagues symptômes que nul coup de vache ne se prépare sur mes derrières, je me penche à l'intérieur du rouf pour jeter un coup de torche sur la grosse tocante pendue à bâbord et plaquée sous un élastique. Elle est vraiment difficile à lire avec ses heures incrustées de fioritures milnoeucent et ses aiguilles brouillées dans le reflet des guillochures. Collot avait raison, c'est une montre de terrien; et même une belle montre de terrassier qu'il faudrait sortir de la ceinture rouge, d'un geste un peu solennel pour lui demander tranquillement si c'est l'heure du casse-croûte. Mauvaise surprise : j'en suis à peine à la moitié de mon quart, même pas moyen de boire un coup de café ou de bourrer une pipe, la barre me rappelle en vitesse pour calmer les écarts du *Matam* qui se conduit en gourgandine hauturière, chaloupeuse et trop complaisante aux bourrades qui lui soulèvent le croupion. Oui, mauvaise surprise. Mon horloge intérieure, le sablier secret qui me coule des temps réglés sur des astronomies intimes, n'est pas d'accord avec le régulateur du marché aux puces. Au cours de mes plongées fulgurantes dans le sommeil, j'avais parcouru des immensités que ce foutu oignon de cambrousse m'a comptées en secondes. Où est la vérité? Si la vie est un songe, pourquoi les horloges n'ont-elles pas sommeil? Réponse différée à cause des ennuis du vent arrière ; mais aux allures du près, vous verrez mieux à quel point les heures de quart sont propices à l'exploration de certains lieux communs dont les mystérieux dessous n'ont pas fini de tracasser nos veilles.

Difficile de dire pourquoi l'envie de dormir, contre laquelle je bataillais depuis une heure et sans espoir de vaincre, s'est dissipée tout d'un coup. Ai-je fait un geste, au hasard de la lutte, ou pris une position qui aurait, à mon insu, comme une botte secrète, obligé le sommeil à lâcher prise? Pourtant, s'il existait une conjoncture musculaire, une attitude clef pour désarmer le dragon morphique, cela se

saurait depuis le temps que les hommes de quart, factionnaires et veilleurs de nuit se pincent en vain les fesses pour s'empêcher de dormir. Mais peut-être a-t-il surgi, du remous des images qui basculaient dans le rêve, une petite séquence heureuse avec réactions en chaîne, balayage des nuées et raccord spontané aux contingences? Ou alors avais-je assez concédé à la torpeur et au demi-sommeil pour apaiser le monstre et me relancer dans la vigilance avec un semblant de fraîcheur? Les alternances de veille et de sommeil sont probablement réglées en fonction de cette mécanique ondulatoire qui, jusqu'à nouvel ordre, prête à l'univers un équilibre si harmonieux.

Enfin, brusquement, me voilà sorti du piège, la paupière délurée, l'œil agile et la cervelle fringante. Échappées au gluau, les idées s'ébrouent, se décolent les plumes et voltigent sans effort dans le présent retrouvé. Quelques frissons encore me poissent aux entourures et, sans trop quitter la barre, je me dérouille de bon cœur en assurant l'amarrage de la bôme de tape-cul qui, jusqu'alors, avait bringuebalé sans réussir à m'émouvoir et, une fois debout, je m'évertue à y rester, à déjouer les croupades avec des postures de clown-écuyer tout en redressant le *Matam* dans ses écarts de cheval ombrageux. Reprise en main et fin des mirages. L'intérieur de la cabine qui, tout à l'heure, m'apparaissait comme le décor fantastique et flamboyant d'une crèche inaccessible est maintenant baigné de sa lueur familière, pauvre et sentimentale, qui prête aux objets les sages reflets d'une vie domestique invulnérable. La loupiote a beau s'agiter, elle éclaire un cagibi de quiétude, un gourbi de célibataire exerçant un métier bizarre dans un mélange de routine et de désordre. Tout au fond, dans la pagaille des litières, je distingue en raccourci la masse heureuse du dormeur qui se laisse gentiment buter contre sa planche à roulis et naïvement bercer par les grincements du pic. J'ai l'impression que la brise a encore fraîchi. La mer, plus musclée, se gonfle et sort le grand jeu du vent arrière ; la haute, puissante et rapide poussée qui fait tourner le cul, l'embarquée où frise l'empannage, la barre molle et le coup de suction qui happe la coque, la retient et l'attire comme si la grande murène en chasse dans le sillage voulait ravalier son paquet de bave et la coquille avec. Par deux fois une grosse lame est venue bouillonner au ras du tableau crachant une seillée d'écume sur la plage arrière et dans mes bottes. Ce n'est pas bien grave encore mais allez donc savoir les intentions de la mer. Bientôt peut-être, amener la grand-voile, mettre en fuite et filer l'aussière. Collot ne va pas hériter une situation de tout repos. Si, ayant assuré le mauvais, je laisse le pire, qu'y puis-je? On s'en froterait honteusement les mains si le pire en empirant ne dû vous rappeler au turf. C'est la fortune des vents et des heures. Tout cela n'empêche de savourer la détente exquise du quart qui s'achève et l'approche du repos plus délicieuse que le repos. On arrive au seuil de la récompense, tout chargé de mérite, plein d'estime pour soi, assez fort et généreux pour jouer les prodiges et se taper en grand seigneur un petit rabiote de vigilance.

- Ho! Collot, c'est l'heure!

Ma voix est douce, attendrie par ma bonté, infinie qui vient d'accorder au copain dix minutes de grâce largement payées par la pensée du fardeau que je peux désormais lui refiler sans scrupule et qui déjà ne pèse plus guère. Il y a là des instants de mansuétude auxquels nous aurions bien tort de reprocher un petit rien d'hypocrisie.

L'homme réveillé, lui, est rarement disposé, comme ça, au pied levé, à exprimer sa gratitude au veinard qui va se couler dans le duvet avec sa bonne conscience arrosée de café chaud.

- Ho! Collot, debout!

La suavité de ma voix se corrige d'un accent de fermeté, car je devine que le matelot est en train de resquiller en toute bonne foi un petit roupillon à la sauvette. Il se lève enfin pour trébucher aussitôt et ricocher d'un bord à l'autre, après quoi le difficile capelage du ciré s'effectue dans un style de bagarre mythique. Le ressuscité renaudeur, épaissi par le ténébreux séjour et tout surpris d'un monde aussi remuant, s'évertue à renfiler sa peau de mortel.

- La mer ne s'arrange pas, hein?

- Non.

- Même vent, même cap?

- Oui. Faudra peut-être amener la grand-voile, vous m'appellerez.

Il prend un coup de café, enfonce son bonnet jusqu'aux mâchoires, met un pied sur le coffre, enjambe le seuil et vient bouler dans le coquepit où je lui passe la barre. Il a encore sa gangue de sommeil, mais la chaleur du gîte s'est dissipée au premier vent. Hibou de basse voile tombé du nid.

- Fait pas chaud, hein? dit-il en se tortillant les épaules avec le sourire un peu confus du visiteur frileux.

- Hé! attention, c'est le vent arrière, n'oubliez pas.

- Eh bien oui, je sais.

Rrrran... clac! empannage, la bôme me passe au ras du pompon, Collot s'emmêle les pieds dans l'écoute et je l'aide à changer l'amure. L'ennemi, depuis toujours, guette les instants critiques de la relève. Collot n'est pas content

- Mais le cap? Où est-il enfin? Et qu'est-ce que c'est que ce vent-là, voyons!

Je lui explique les choses mais j'ai déjà observé que le matelot, si prompt à s'endormir, a le réveil progressif. Au risque d'offenser la dignité de mon grade, il m'arrive parfois de laisser entendre, à mots couverts, qu'en certains cas, rares il est vrai, l'expérience du matelot passe le savoir du capitaine, mais c'est un fait qu'au réveil son expérience est pénible à dégommer. Il ne rentre pas tout de suite en possession de ses réflexes, il court sur son erre de rêve. Je lui ai même entendu tenir, en telles circonstances, des propos qui sentaient fort la queue de cauchemar et commenter la situation dans un langage de sinistré lunaire.

- On n'y voit rien sur votre fichu compas, dit-il en se mettant à genoux pour déchiffrer la rose tandis que, la main dans le dos, il tâte la barre sans intention claire. Le matelot, en effet, a toujours marqué de la dérision à l'égard de mon petit compas de doris, sous prétexte que le sien est un compas de thonier. Comme si les thons se montraient plus regardants que les morues sur la question du nord. A sa demande je lui passe ses lunettes, il les chausse à quatre pattes, les ôte pour les nettoyer à son pantalon gras, les remet en oubliant qu'il y manque une branche, bouscule le compas, dérange la lampe, s'indigne de ne pouvoir retrouver la ligne de foi que je remets dans l'axe en rectifiant le faisceau de la torche. Pendant la mise en place de ce dispositif de pilotage rationnel, j'ai un peu perdu, moi aussi, le fil de la manoeuvre.

- Eh oui, grogne-t-il, nord-nord-ouest, eh bien, on n'y est pas du tout.

Rrrran... clac! empannage, la bôme encore, traînant sa chevelure de filins, me siffle aux oreilles tandis que le compas batifole dans une quadrille de caps.

- Non. Il n'y a pas moyen. Passez-moi mon compas, s'il vous plaît.

Rrrran... clac! la grande écoute est presque neuve, mais je commence à imaginer le bruit de sa rupture dont les navigateurs disent qu'il ressemble à l'éclatement d'une bombe. Sans me vexer, je vais lui chercher son compas qui, effectivement, à première vue, inspire plus de confiance; mais son cadran nage dans un liquide opalescent pour ne pas dire opaque, de telle sorte que les vertus scientifiques de l'appareil sont, à mes yeux du moins, inutilisables. Je ne sais pas ce que le matelot a fait ingurgiter à son compas, il parle d'alcool à 90° mais l'apparence laiteuse évoque plutôt le pastis ou l'anisette. Non, certes, je ne suis pas hostile à la bonne humeur des points cardinaux et je comprends qu'on y veille, mais s'il faut corriger la déviation légale par un coefficient de mufflée, les Sorlingues ne sont pas pour demain. Enfin, comme on dit, à sa boussole on connaît le matelot.

- Jamais vu un vent aussi tordu, bougonne Collot après que la bôme eût encore exécuté un double va-et-vient emphatique et rageur : envoyez voir un coup de torche dans le pennon, s'il vous plaît, qu'on en finisse avec ce vent.

Comme il fallait s'y attendre, le pennon propose une direction de vent sensiblement différente de celle qui nous souffle aux oreilles, mais les pennons de nuit sont trompeurs autant que les vents arrières sont duplices. L'empannage spontané étant considéré par la plupart des yachtsmen comme une faute grave, ceux qui me lisent ont déjà ricané de nos exercices :

- On s'en doutait bien, disent-ils, mais cette fois la preuve est faite, ce sont des éléphants.

On appelle éléphant un yaquemane maladroit; en général, ce sont les débutants, mais certains, qui s'en fichent, vieillissent éléphants et on connaît de sacrés éléphants que la mer a fini par tolérer. Je conçois que nous passions pour éléphants, mais si on veut bien considérer les petits côtés paléontologiques de notre affaire, c'est mammoth qu'il faut dire. Pour ce qui est de l'incident banal incriminé, j'ai à dire, moi, qu'un plaisancier qui a un peu roulé sa bosse de plaisance ne s'avise pas de naviguer sur un yac d'étagère, mâté de porcelaine et gréé de verre filé, mais sur une baille de choc pouvant étaler par jolie brise une demi-douzaine d'empannages consécutifs sans faire sauter une manille. J'ajouterais que si l'empannage est une faute, la demi-douzaine en série devient une attraction et qu'enfin, après tout, il n'est pas défendu à Borée gonflant ses joues de souffler alternativement et coup sur coup d'un bord et de l'autre, par esprit de farce ou croyant bien faire. Et j'en parle en connaissance de cause, ayant déjà reçu, à bord du seul *Matam*, en pleine poire et de plein fouet, quatre coups de bôme dont paraît-il les effets n'ont pas fini de se faire sentir.

- Allez! dit Collot, cette fois je le tiens. Vous ne voulez pas me bourrer une pipe avant de vous coucher?

C'est une tradition de l'équipage, on se passe la barre et le cap avec une pipe allumée. Peut-être un geste ancestral venu des nomades transocéaniques attentifs au feu qu'ils avaient embarqué sur le radeau familial. Une dizaine de pipes traînent à bord et c'est une chance de tomber sur celle qui n'est pas bouchée ni mouillée. Avec sollicitude, je lui bourre et allume un de ces ignobles brûle-gueule de merisier confits dans leur jus de pipe et gargouillant comme une serinette. Collot aime ça. Je tire deux bouffées pour la mise en train et lui présente le calumet de quart, brasillant à la brise, ardent symbole de la vigilance et chaud témoin du relais fraternel.

Assis sur mon coffre, immobile et gourde dans le ciré jaune, je me laisse envahir par le calme et la tiédeur du rouf. Collot me dit quelque chose, mais je ne comprends pas. Les rumeurs du dehors et les résonances de la cabine font sourdine sur le seuil. Le matelot répète en forçant la voix

- Si ça reste comme ça, on pourra continuer.

- N'hésitez pas à me réveiller.

Cela va de soi, mais déjà l'idée de retourner sur le pont est très désagréable, autant dire inadmissible. En se levant, Collot avait décroché la verrine qui cognait trop fort au plafond et je branche la petite ampoule de vélo sur la douillette qui pendouille sous le maître-barrot. Nos vieilles piles ont gardé je ne sais comment un soupçon d'électricité du temps qu'elles étaient sèches. Elles fournissent un maigre jus, de quoi émouvoir une petite bulle de lumière rose, comme une lampe témoin. Elle n'éclaire donc pas, mais si peu qu'elle scintille, elle m'empêche de distinguer la silhouette de Collot ; je ne vois qu'un trou noir béant sur les remous soyeux des vents et des flots, mais je sais qu'à tout moment je peux y reconnaître une voix. L'espace infime et précaire où nous avons choisi de cultiver la plaisance sauvage a révélé tous les trésors de la voix, les inflexions nuancées de l'inquiétude et de la sérénité, les gammes de l'allégresse et de la rogne; qui n'est pas bavard à l'oreille sagace et nous ne gaspillons ni le discours ni l'apostrophe.

- Ça va?

- Ça va.

Réponse honnête, accent loyal ; j'entends bien que le message n'évoque pas la petite brise bien établie au plus près bon plein sous le firmament étoilé ; c'est un " ça-va » un peu volontaire qui veut dire que cela ne va pas tout seul, mais qu'on le fera aller, Dieu aidant. Des «ça-va» comme ça, je vous en souhaite pour vous coucher dessus tous les soirs, y compris le dernier. Si la voix laisse deviner que les dents sont un peu serrées, ce n'est pas grave, c'est le tuyau de pipe.

VIII

Le nez du matelot. Équivoques de la prudence. De la nature de l'ixé. Amener la grand-voile. L'ancre flottante et volante. Le Matam en laisse. Perspectives de l'homme à la mer. Hommage au capitaine Voss.

- Qu'est-ce que vous dites ?

- Ça devient assez moche, répéta Collot dont la voix lointaine profita d'une rafale pour arriver jusqu'au fond de la cabine.

Le jour s'était levé, blanc, mat et froid. Du bord de ma couchette, je voyais le matelot à la barre, immobile, figé dans sa cuirasse de ciré jaune, l'oeil rond et pâle, très attentif aux mouvements de la mer. La scène se découpait dans le petit rectangle de lumière laissé par le volet supérieur du panneau rabattu au-dehors. Ainsi encadré, Collot semblait poser, là-bas, pour le tableau vivant du hardi marin, calme et résolu dans une tourmente admirablement reconstituée. C'est une impression que j'ai eue maintes fois du fond de la cabine quand la chaleur du sommeil me retenait encore dans un mirage de quiétude. On n'est pas dans le coup. Bien sûr, la cadence du clapot vous renseigne sur l'allure, et les secousses du bateau sur l'humeur de la mer, et vous appréciez les grosses claques bien ajustées qui font trembler la coque, mais ce ne sont là que manifestations secondaires et vous ne subissez pas les prestiges majeurs de la passion atmosphérique, ni la violence de la brise ni l'injure des embruns cuisants. Vous n'êtes pas directement pris à partie, vous ne sentez pas le mauvais temps peser sur votre peau, la dimension du spectacle vous échappe. Dans l'air paisible et protégé du rouf, les odeurs casanières font croire à la douceur du gîte, et les événements du coquepit, entrevus comme d'un soupirail, ont tendance à s'isoler dans un autre monde où l'homme de barre, un peu transfiguré, s'évertue au loin et pour son compte, comme une apparition en butte à des tracasseries, provisoirement, ne vous concernent pas.

A peine enjambée la planche de roulis, j'allai donner de la tête sur la paroi bâbord qui me renvoya en boule sur ma paillasse d'où, bien réveillé, je fus reconduit cahin-caha jusqu'au pied de la descente où je m'arrêtai enfin pour discuter avec le matelot. Derrière lui monte et s'enfle une grosse lame silencieuse à paroi lisse et verdâtre qui fait disparaître un instant le ciel puis, cramponné aux montants, je me sens projeté dehors et aussitôt repoussé à l'intérieur comme si j'avais encaissé un pesant coup de pied au cul suivi d'un lourd crochet à l'estomac. Je dois convenir, en effet, que le temps ne s'est pas amélioré pendant mon sommeil.

- Je trouve que ça devient assez moche, avait dit Collot.

Son visage était gris avec une couperose bleuâtre et le tour des yeux noirci par je ne sais quoi, peut-être un culot de pipe rabattu par le vent et barbouillé dans le suintement des paupières. Son nez avait changé d'aspect. Le détail n'est pas futile. Tout ce qui altère ce nez, d'une façon ou de l'autre, a une valeur de message. Un peu allongé par l'insomnie, pincé par la fatigue, il avait perdu son rayonnement de glorieux tarin et dépouillé son beau vernis de garance pour prendre une couleur mauve, terne, assez lugubre. Soucieux, Collot regardait à droite, à gauche et parfois se retournait vivement comme un homme aux aguets d'un vilain coup par-derrière. Avec son bonnet à pompon et sa carapace dorée il ressemblait à un gnome, parti pimpant pour la fête et fourvoyé dans une triste affaire.

Il n'avait pas jugé bon de me réveiller plus tôt, mais l'idée que ça devenait assez moche devait le travailler depuis un moment et je le connais assez pour savoir ce qu'il entend par moche. C'est un mot qu'il emploie volontiers, mais non à tort et à travers. A ses yeux, une attitude, une démarche, une peinture, un peintre, une réflexion, un visage ou une tasse à café est moche quand ils trahissent une disposition intime et profonde à opter conjointement pour le mal et pour le laid. S'il dit, par exemple, d'une pipe qu'elle est moche, il ne flétrit pas seulement une laideur fortuite, un vice accidentel ou un mauvais goût commercial, mais une complicité sournoise avec les mauvais génies de l'univers, une tournure maléfique essentielle, une partie liée avec l'idée même de corruption. Sa manière de prononcer moche, en traînant un peu la chuintante avec un léger retroussis de la lèvre supérieure ne laissait, en l'occurrence, aucun doute sur sa conviction que la mer devenait malsaine et malveillante. Presque aussitôt la décision fut prise de mettre à la cape.

C'est à dessein que j'emploie la forme passive qui traduit mieux le caractère unanime de cette décision. Elle n'a peut-être pas jailli à l'instant de notre bouche comme un choeur à deux voix spontanément accordées, mais cela revient au même. Nous avons, ai-je dit, l'un et l'autre des trucs et ruses pour décharger notre responsabilité sur un être fabuleux, créature invisible et présente qui serait une espèce de Colloperret ou de Perrocollet, à la fois consubstantiel à l'équipage et distinct. Son existence n'a pas été admise à figurer sur notre rôle, ce qui m'a confirmé à quel point l'Administration était fermée aux valeurs spirituelles.

Sans doute aurions-nous pu faire encore un peu de route en prenant la fuite sous le seul tourmentin et filant notre aussière, mais à quoi bon? Si le temps venait à empirer, le passage de la fuite à la cape deviendrait difficile et nous n'en sommes plus à ignorer que le bon marin fait sa manoeuvre avant d'y être obligé. Il y a encore des imbéciles ou des écervelés qui tournent en dérision la prudence du loup de mer, mais nous, bien au contraire, faisons grand cas de sa prudence et tâchons de l'imiter. Nous prenons au sérieux notre dignité de quinquagénaires bien sonnés, comme si la sagesse et l'expérience nous avaient échoué d'office, à l'ancienneté, en prime d'arrière-saison, sur présentation du bulletin de naissance. En réalité, nous sommes plus ou moins dupes de cette prudence et de ses mérites. Nous la rêvons, lucide et libre, chèrement acquise à force de métier, mais nous y flairons comme une odeur de vieux; ne pouvant être encore la prudence du boulingueur, elle serait déjà celle qui vient bêtement avec l'âge et se prend pour vertu.

Estimer une mer à son juste poids de malveillance requiert beaucoup de métier, bien plus de leçons que nous ne pourrions en essayer. Il y a des cas où elle nous paraît maussade alors qu'elle est déjà vicieuse, mais le plus souvent elle nous paraît méchante alors qu'elle n'est qu'un peu nerveuse et en fin de compte, nous ne savons trop à quel moment nous avons le droit de dire: voici le gros temps. Nous craignons d'agacer la mémoire des anciens. Ces scrupules nous honorent, mais je pense qu'après des millénaires de navigation les marins discutent encore de la hauteur des vagues. D'aucuns, utilisant des procédés de calcul éhontés, nous feraient même croire que les fameuses vagues hautes comme des montagnes, ça n'existe pas. Autant dire que Chateaubriand a menti. Mais ils ont tort. La lame qui les emportera sera bien plus haute qu'une montagne.

Donc, sans fausse modestie, je ne donnerai pas ce gros temps pour tempête. Je réserve le mot pour une autre fois et, entre nous, je ne suis pas tellement pressé de décrire une tempête. Le genre est aussi décrié aujourd'hui que la peinture d'histoire, mais, le moment venu, je ne me déroberai pas à l'épreuve et j'y mettrai le paquet. Ainsi, nous étions encore loin de la tempête mais la mer était assez moche et, dans une appréciation de ce genre, la fatigue ne fait pas de rabais.

Ce matin-là nous étions fatigués, payant une déplorable économie de sommeil, et l'idée que le bateau fatiguait nous fatiguait encore. Entre deux longues lames une vallée assez large nous parut propice à virer de bord et nous vîmes dans le vent pour amener la grand-voile. Collot s'en fut au pied du mât mollir la balancine et je dressai l'ixe pour y poser la bôme que j'avais prise à l'épaule. Si je précise parfois un geste qui va de soi pour les gens qui savent la manoeuvre, c'est que, trop souvent, les narrateurs finissent par ne plus rien dire d'intéressant à force de supposer le lecteur averti. D'abord, il y a moins de gens avertis qu'on ne le croit et ensuite les mieux avertis peuvent très bien se complaire dans l'évocation des plus humbles pratiques; c'est dans l'ordinaire du rituel que se fortifie le clan. J'ajoute qu'il est sage de ne pas négliger les choses qui ont la réputation d'aller de soi, car elles pourraient en profiter pour aller de travers, surtout quand il s'agit de poser sur l'ixe volage une lourde bôme que le vent debout a rendu folâtre. Même par temps sage, même au port, l'ixe est un appareil surnois. A bord, tout ce qui ne sert pas dans l'instant même est facilement importun et l'ixe est un cas remarquable. Sa simplicité est trompeuse et, comme son nom l'indique, il y a de l'inconnu dans la nature de l'ixe. De tous les espars, il est le moins apprivoisé, le plus rusé, le plus agoni d'injures. Rien que sa façon de jouer comme un levier du deuxième genre laisse deviner les ravages qu'il peut faire en mordant les filins qui lui tombent sous la mâchoire, sans parler des pinçons cruels. L'ixe a d'ailleurs un air de famille avec le chevalet, vieil instrument de torture. Sa manipulation est moins problématique mais aussi aléatoire que celle des chaises pliantes appelées transat. C'est tout dire. Même au repos, allongé dans le coquepit, l'ixe ne désarme pas et même saisi sur le passavant, membres liés, c'est un piège qui vous attend. L'ixe ne devient vraiment inoffensif qu'une fois debout, bloqué entre la bôme et la barre d'écoute, les jambes raides écartées, fier de sa posture efficace. Mais l'opération de mise en place est délicate, souvent tumultueuse; d'une embardée, la pince, brusquement, se ferme en coinçant une drisse de tape-cul ou fait le grand écart en vous rabotant le tibia, ou encore, d'une claque de vent,

la bôme se dégage et l'ixe en bayadère, dressé sur une pointe, fait son jeté-battu suivi d'un rond de jambe et pirouette au bouillon tandis que la bôme étant revenue pour vous écraser l'oreille, vous y prenez un appui trompeur qui vous laisse à plat ventre, cassé en deux sur l'hiloire et pleurant votre ixé dont le corps vous apparaît une dernière fois, là-bas, dans le sillage, mâchoire ouverte et grimaçant dans l'écume.

Pour bien faire, il faut saisir l'instant, ajuster son coup et hop! raidir l'écoute en vitesse et mater par surprise tous ces bouts de bois indociles. Alors, une fois le dispositif en place, on a bien l'impression que le principal est fait et qu'on va pouvoir serrer la toile dans de bonnes conditions. Surpris que la grand-voile ne soit pas encore amenée, je vois Collot en pétard avec les drisses, la fourche qui descend mal et la corne, un peu lâchée, qui bringuebale en traînaillant son paquet de toile, triste et gauche comme une aile brisée. Collot me crie que c'est encore ces couards de cerceaux qui butent et, soit dit en passant, il est très rare de l'entendre injurier le matériel ; c'est un homme foncièrement juste et qui a le respect des choses inanimées. Je le vois alors grimper sur le vit-de-mulet pour haler la ralingue tout en essayant d'atteindre un cercle en panne. Dans cet équilibre, il est vivement contrarié par le tangage qui, d'une secousse, le rejette en arrière et, d'un rappel violent, le plaque au mât mais, bien accroché dans le grément élastique, il amortit les coups et se balance lourdement, gros insecte obstiné dans sa besogne; gonflé par le vent, son caban raide et jaune frémit comme des élytres d'or.

- Je n'y comprends rien, me crie-t-il.

Je sens que le matelot va passer à l'action brutale. C'est un patient démêleur de ficelles et débrouilleur de perruques, mais il a toujours en réserve une solution de force quand le grément s'entête à jouer au plus malin. De mon côté, appuyé au capot, je hale d'une main la ralingue de chute pour entraîner le pic et de l'autre je m'évertue à étouffer la sacrée voile qui se débat contre l'asphyxie. Elle claque, s'enfle et ballonne, ondule, se trémousse et se démène comme un diable en surplis et j'entends crépiter les garcettes cependant que le pic enfin largué évite la balancine, prend trois fois son élan d'un bord à l'autre et m'assène au passage un coup de trique tombé du ciel.

- Alors? criai-je, un peu énervé, la drisse de mât?

- Si vous pouviez me donner un coup de main...

Je devine sa pensée : la manoeuvre où je m'échine est insignifiante, futile. C'est toujours pareil : ce que l'autre fait a moins d'importance. Enfin, d'une dernière traction, Collot amène tout le restant de la toile et nous nous hâtons de rabaner la dépouille serrée entre pic et bôme, comme on ligote un énergumène enfin terrassé.

La cape est donc prise sous le tape-cul et le tourmentin bordé à contre, barre dessous. Immédiate impression, et toujours étrange, de sécurité sinon de calme. C'est une impression justifiée par les faits, mais la chose est d'abord sensible à l'oreille car le bateau qui fatiguait sur la lame et crissait dans ses jointures est apaisé d'un seul coup et silencieux. Ajoutez à cela un réconfort moral éprouvé à la seule idée que la cape est prise. Nous sommes en règle avec la tradition. Nous sentons sur nous la caution de mille capitaines en difficulté dans toutes les mers du globe et la référence des tempêtes vaincues en lectures clandestines sous les pupitres d'écolier. Ainsi le bataillon pressé par l'ennemi se reconforte à la seule idée qu'il se forme en carré avant même de constater l'efficacité du dispositif. La cape n'a rien d'une capitulation c'est une rupture de contact, une pause dans la bagarre, une manière de s'effacer dans la brise pour n'en garder qu'un filet propice à vous maintenir sans vitesse, en dérive latérale ou le nez sur la vague, sans chercher la bagarre. C'est une trêve sous les armes. Le *Matam* ne lutte plus, il fait le mort, il s'abandonne avec, tout juste, un petit effort de barre et de toile pour se maintenir en posture d'abandon. Le soulagement du bateau est si évident que tout aussitôt nous voilà détendus et l'idée d'un coup de rouge commençait à s'é mouvoir au fond de la gorge quand le matelot suggéra qu'au point où nous en étions, et tant qu'à faire d'être tranquilles, autant mouiller l'ancre flottante. Il n'y avait certes, vu l'éloignement des côtes et la belle tenue du *Matam*, aucune nécessité de recourir à l'expédient, mais c'est une chose qui arrive souvent une fois l'effort accompli et tout paré, on est si heureux d'en avoir fini que survient, bizarrement, un petit regain d'activité, histoire de se prouver que le bonhomme est encore frais. Il faut dire aussi que l'ancre flottante occupe depuis longtemps l'esprit du matelot. Jusqu'ici, nous avons toujours chanté les bienfaits d'une ancre flottante que nous n'avions pas et, tout en célébrant le capitaine Voss, illustre zélateur de cet engin, nous avons un peu l'impression de trahir sa mémoire. Maintenant que cet appareil est enfin construit et embarqué, il nous semblait décent d'en faire l'épreuve. Sans l'exiger absolument, le temps s'y prêtait ; laissant le matelot mettre au clair l'amarrage des drisses, je descendis chercher l'objet qui, bien entendu, se trouvait dans

un lieu difficilement accessible, au fond du rouf, derrière le grand mât, entre les couchettes et le puits à chaîne. Il y avait là des cordages, le rechange de voile, deux ou trois chaussures de ville, des hardes en vrac, un grappin qui n'était pas fait pour arranger les choses et l'ancre flottante qu'il avait fallu coincer de biais, en forçant un peu. Notre ancre est constituée par un tronc de cône en forte toile, cerclé de bois aux deux ouvertures, le tout ralingué, lesté d'un plomb, frappé d'un orin à liège et amarré par une patte d'oie, deux manilles et un émerillon, à une aussière de quarante-cinq mètres. En un mot, c'est un ustensile qui ne ressemble à rien et qui, même entreposé dans une pièce vide, ne se laisse pas appréhender d'une main distraite et par-dessous la jambe. De l'endroit où il se planquait, cet engin encombrant ne pouvait s'extraire qu'à plat ventre et à reculons, non sans remanier profondément l'ordre habituel de notre cabine. Collot vint me rejoindre dans le coquepit et, considérant la chose que j'y avais balancée lourdement, se mit en posture d'enlever son ciré, en homme qui veut prendre ses aises pour une opération délicate. Nos cirés, il est vrai, s'enlèvent par le haut, comme une chemise. Depuis que l'homme civilisé enlève sa chemise, il y réussit en général sans effort avec une aisance familière et quelquefois une grâce ailée qui ne posent plus de problème. Quand il s'agit d'un ciré, le même geste prend aussitôt l'allure d'une épreuve dramatique ; d'un combat avec soi-même, d'un écorchement très laborieux comme si l'homme voulait, pour un motif urgent, sortir de sa peau. A l'instant où vous élevez les bras pour dégager les manches, vous êtes déjà un infirme et quand la tête se trouve engagée dans l'intérieur, vous devenez un aveugle en camisole de force et livré à la fureur des flots ; il n'y a aucune raison pour que vous restiez debout. Le mieux alors est de faire appel au copain. Il existe d'autres modèles de ciré plus maniables mais nous n'aimons pas abandonner pour si peu un vêtement qui a souffert avec nous.

Il m'en avait si souvent rebattu les oreilles, des principes et vertus de l'ancre flottante, que je ne pouvais honnêtement disputer à Collot le plaisir de mouiller enfin ce parachute archimédique. Le côté un peu solennel de l'opération ne pouvait nous échapper : l'engin était ramassé au fond du coquepit, avec sa toile toute fraîche et raide, sa glène d'aussière en sisal blanc, ses gros émerillons de quincaillerie neuve. Il s'agissait de la théorie elle-même, dans sa candeur un peu guindée, que nous allions précipiter au sein tumultueux de l'expérience.

Collot prit l'objet sous le bras et, comme l'ordonnateur d'une pompe incertaine, enjamba l'hiloire avec prudence et gravité pour déposer dans la tempête une espèce de couronne propitiatoire.

- Attention, lui dis-je, il paraît que ça ne se mouille pas comme vingt kilos de ferraille. D'un geste il me rappela qu'il avait pu, en dix ans d'étude, envisager la cérémonie dans tous ses détails. Aussi bien que moi, il connaissait l'histoire du novice qui, larguant l'engin non plombé pour le confier à la mer, le vit soudain emporté par la brise et filer sur l'arrière en déroulant quinze mètres de filin au bout desquels il s'arrêta net, frémissant et gonflé comme un cerf-volant. Appelé au secours, l'équipier arriva juste à temps pour retenir son copain qui déjà glissait sur le passavant et prenait son essor tandis que, là-haut, le cône impétueux gagnait en altitude, animé d'un mouvement rotatif de turbine à air, et que le bateau virait doucement sur cette ancre éolienne crochée dans le vent.

Averti de ces dangers, le matelot gagna la proue du *Matam*, prenant soin de maintenir étouffé sous le bras l'entonnoir de toile qui ne demandait qu'à jouer puis, calé sur nos genoux, avec des précautions de piègeurs, il fallut amarrer le bout de l'aussière à la chaîne d'ancre, dont nous avions sorti cinq à six mètres afin de prévenir le ragage du filin sur les haubans de beaupré. Cela fait, le matelot présenta le cerceau de profil, dans le lit du vent et, profitant d'un plongeon de l'étrave, immergea l'ustensile. L'aussière fila lentement, car la dérive était faible, et quand elle commença de raidir nous sentîmes que désormais le bateau était guidé, tenu en laisse, protégé contre les faux pas par une main souple et ferme tapie sous la vague. S'il piquait du nez avec l'intention d'abattre en culant au bout de sa plongée, l'aussière se tendait, rappelait affectueusement, et le *Matam*, pris au museau par la longe, allait se cabrer sur la lame, en position réglementaire, face à l'obstacle, pour aborder une nouvelle descente qui nous rejetait mollement en arrière, cramponnés au grément comme des amateurs d'escarpolette. Collot se tourna vers moi pour me dire que, tout de même, hein? ce sacré capitaine Voss n'avait pas menti.

Le tourmentin fut amené, dernière phase de la manoeuvre. Toutes ces opérations avaient duré un certain temps, parce que l'avant du *Matam* est un séjour étroit, mouvant et mal gardé où dévisser une manille prend facilement tournure d'exploit. Nous avions, en outre, omis de capeler nos ceintures de sécurité. Nous les avons confectionnées chemin faisant avec beaucoup de scrupule : trois mètres de filin au bout duquel s'amarrait un fort mousqueton vendu par le quincaillier sous le nom désobligeant

de mousqueton à vache. Désobligeant mais rassurant car, de l'avis du matelot, ce qui peut retenir une vache doit retenir un capitaine. Comme cet article n'était pas galvanisé, il avait pris la rouille en quelques jours et confirmé ainsi qu'il n'était pas conçu pour le service de mer. A bord, toute ferraille rouillée offusque un peu le regard, mais enfin on ne peut pas galvaniser tout et je rappelle que ce mot assume des symboles hyperboliques mal justifiés par une mince couche d'étain. A bien regarder les choses, on ne devrait pas, entre autres, considérer une âme galvanisée comme une référence extraordinaire, mais un expédient à garantie limitée.

Donc ce filin, noué sous les bras, devait assurer notre sécurité dans les manoeuvres par gros temps; on croche le mousqueton au plus proche hauban, et si l'homme tombe à la mer il a des chances de s'en tirer. Je ne dis pas toutes les chances, car si le noeud a été fait trop lâche ou assuré trop bas, il peut lui échapper par les pieds au fil de l'eau et le copain ne ramènera qu'une boucle affreusement légère et béante comme une corde à pendu. Ou encore, si l'usager n'a pas pris la précaution de confectionner un noeud de chaise, il peut se faire traîner dans le mauvais sens, par les chevilles, comme un supplicié. Pour peu que le copain soit à ronfler dans la cabine, la remorque est bientôt funèbre, tournillant des milles et des milles au bout du mousqueton solide, et c'est un fantôme qui viendra piquer le quart en cognant sous la coque. C'est un fait que certains noyés ont bien du mal à mourir pour de bon, sans qu'on puisse dire si c'est le vif qui est tourmenté par le mort ou le mort qui est fasciné par le survivant. Quand le navigateur se réveille pour constater la disparition de son équipier, il reçoit un coup sévère qui va sans doute résonner longtemps. Tout d'abord, c'est une immense inquiétude de soi-même. Assurément, le chagrin de perdre un compagnon et la douleur d'imaginer son affreuse agonie ne sont pas exclus de son tourment, mais cela compte moins pourtant que l'effroi d'une solitude inopinée, le poids d'une responsabilité qui l'écrase indûment et la perspective des ennuis sans fin qui l'attendent, pour peu qu'il envisage de sauver sa peau. Je pourrais presque en parler en connaissance de cause car, il y a quelques années, équipier d'un bélouga en baie de Seine, j'ai vu tomber mon patron à l'eau. Il y avait du clapot avec un fort courant de marée, je barrais dans le coquepit, il était debout sur l'étrave, il a glissé, crié, bu un coup, je lui ai jeté un aviron et, le temps de virer de bord, le courant avait déjà mis entre nous assez d'espace pour faire un drame. L'affaire s'est bien terminée, mais lui et moi, chacun dans son genre, avons passé là quelques minutes peu enviables. Sans vouloir le désobliger, j'ose dire que son cas était beaucoup plus simple que le mien. Entièrement possédé par un instinct frénétique et rudimentaire, il n'avait, en principe, d'autre activité intellectuelle que cette imagination déjà posthume occupée de visions rétrospectives lesquelles, à dire vrai, ne posent pas de problème. Il m'avoua d'ailleurs, plus tard, en changeant de linge devant le rhum, que cette fameuse parade du souvenir ne lui avait pas été accordée.

- Vous n'êtes pas allé, dis-je, assez loin dans la noyade, et moi, je suis arrivé trop tôt.

- Ne regrettons rien. Nous avons fait pour le mieux chacun de notre côté. Pourtant, croyez-moi, je l'ai guettée, cette funeste rétrospective, et chaque fois que je buvais un bouillon de cet horrible estuaire saumâtre et limoneux, je me disais : « Quand tu reverras le sein de ta nourrice, la mort te prendra. »

Ce privilège du noyé, qui consiste à mourir d'un vertigineux retour sur soi-même jusqu'au néant d'origine, est attesté par un grand nombre de rescapés, parmi lesquels maints suicidés à la manque. Au désespéré qui cherche la mort par immersion, le phénomène se présenterait en effet comme un film de sa vie inversé en deux secondes, et ce bilan accéléré mais complet se débobinerait dans un éclairage euphorique, où les théologiens ont cru voir une nouvelle preuve de la duperie suicidaire et l'avant-goût du châtement. Toutefois, il semblerait que les témoignages de ce genre se fissent de plus en plus rares et certains esprits forts n'hésitent pas à parler de cette hypermnésie fulgurante comme d'une légende. Je penserais plutôt que les perfectionnements de la respiration artificielle, joints à l'outrecuidance des trompe-la-mort et à l'impudence des resquilleurs qui vont s'offrir une séance de rétroviseur sans franchir le tourniquet, ont incité la mort à ne plus relâcher si facilement les bénéficiaires de l'aubaine panoramique.

Si mon patron a vécu dans l'eau un drame violent, bref et sommaire, j'en ai vécu un autre à bord où il n'était absolument pas question d'évoquer les années de nourrice. C'est l'avenir, au contraire, qui s'ouvrait devant moi comme un tunnel de honte imméritée. Je me souviens que, jusqu'à la minute où le sauvetage me parut assuré, je fus hanté par l'idée fixe, insupportable, d'un retour solitaire. Tandis que je manoeuvrais pour approcher mon camarade en péril et que la brise impassible et nonchalante me refusait une risée d'urgence, je me disais : non, impossible de rentrer seul, on ne revient pas sans le

copain, quand on est trois on peut rentrer à deux, quand on est deux on ne peut pas en laisser un, le monde ne se lassera pas de me demander raison, il me harcèlera bêtement de la rengaine caïnique et j'aurai beau prendre à témoin le ciel gris de l'estuaire et la mémoire des rives désolées, il y aura toujours des imbéciles ou des méchants pour douter de mon récit et laisser croire, au moins, que j'aurais pu faire davantage.

Parfois, il nous arrive, à Collot et à moi, d'imaginer le cas où l'un de nous viendrait à se perdre en mer. Chacun se met alors, tout naturellement, dans la peau du survivant et ce choix n'est pas forcément dicté par un bas instinct de conservation; il peut traduire l'égoïsme supérieur qui ferait envisager pour soi la situation la plus digne de compassion. En général, nous tombons d'accord pour décider qu'il vaudrait mieux ne pas survivre au copain et laisser le monde se débrouiller avec les énigmes d'un *Matam* abandonné. Le sinistre à corps perdus et biens saufs est toujours très apprécié du public, et il le serait davantage si, comme le cheval sans cavalier revient à l'écurie, le bateau sans équipage revenait au port, lesté de mystère, accastillé de secret, spectre à tapecul nonchalant, revenu de loin pour n'accuser personne. La plupart des gros navires abandonnés ont fini par livrer leur histoire, mais les épaves de petits yacs sont souvent hermétiques. L'un d'eux, parti en promenade avec deux personnes à bord et par beau temps, fut trouvé abandonné, à vingt milles du rivage et toujours par beau temps. Les passagers n'ont jamais reparu. L'épave épluchée avec soin et le problème examiné en tout sens finirent par accréditer l'hypothèse suivante : il y eut, à telle heure, un calme plat dont profitèrent les deux amis pour se baigner, une risée survint, le bateau sous voile prit le vent et s'éloigna. Il n'en fallait pas beaucoup pour distancer les nageurs; on peut imaginer que le bateau a joué.

Ainsi, discutant de ces choses, nous décidons en général qu'il vaudrait mieux nous abîmer de conserve, mais, vous savez ce que c'est, la mer est froide et la chair est faible. Nous préférons, tout bêtement, nous exhorter à la prudence toutes les fois que l'un de nous est appelé à manoeuvrer seul sur le pont. «C'est pas compliqué, disons-nous, il n'y a qu'à s'accrocher. » Et le yaka, une fois de plus, opère comme une formule empoisonnée qui tue l'intention dans l'œuf. Nous ne cessons d'oublier ou de négliger l'usage de nos ceintures et je ne sais pas encore s'il s'agit de vanité, d'insouciance ou d'amour-propre, ou d'un sentiment pernicieux de la dignité, ou de l'embarras que cette ficelle peut apporter dans nos mouvements ou, tout bonnement, de paresse. Dans l'obstination de l'acrobate à travailler sans fil ni filet, il peut y avoir un goût du risque, un refus de la triche, une ambition de pureté, mais aussi une crainte de laisser endormir la vigilance, ou une paresse à imaginer l'accident; peut-être aussi que l'humiliation de la sécurité nuit à la perfection du geste. Toute protection lui serait entrave ; moins responsable, il serait moins adroit. Et puis, sait-on jamais si les appareils de la méfiance ne vont pas rendre les choses plus méchantes qu'elles ne sont. Ce n'est pas qu'à tout prix je veuille flatter notre négligence de raisons subtiles ni vous empêcher d'y voir un effet de la paresse vulgaire. Je sais trop bien qu'à force de paresse on passe indûment pour téméraire, comme à force de travail on passe, non moins indûment, pour modèle de vertu.

- Oui, disait Collot assis sur son coffre et bourrant une pipe, et si je précise qu'il bourrait une pipe, ce n'est pas une figure de style pour animer la silhouette. Il y a des cas où la pipe est un signe important quand, par exemple, elle traduit la fin d'une corvée ou la rémission en cours de bagarre. Si Collot prend alors sa pipe, je suis certain qu'à son avis les choses commencent à s'arranger, il s'autorise à respirer ; même si je ne partage pas tout à fait son opinion, j'approuve son geste et il m'est arrivé de le guetter, ayant moi-même, trop tôt peut-être, embouché le symbole apaisant. Je n'ai encore vu aucune circonstance qui empêchât le signe d'apparaître à tel instant jugé propice et je me souviens qu'un jour, fort malmenés par une mer tordue qui nous déferlait dessus à remplir le coquepit, et écopant depuis des heures au fond de la cabine, je vis le matelot lâcher le seau et chercher quelque chose de sec pour s'essuyer les mains et bourrer une pipe. Absolument rien à mes yeux ne prouvait que la situation se fût améliorée en quoi que ce soit, mais il avait entrevu quelque infime symptôme de répit; chacun prend sa grâce comme elle vient et il fait bon la partager.

- Oui, disait Collot assis sur son coffre et bourrant une pipe d'autant plus justifiée que celle du capitaine fonctionnait depuis un moment, oui, cela me fait plaisir de voir que cette ancre flottante n'est pas une blague. Vous sentez comme on soulage? Comme le bateau est détendu, décontracté, docile à la lame?

Cependant, l'étrave, en plongeant, encaissait des claques éclatantes qui faisaient trembler le bateau jusqu'à sa queue-de-malet, et le clouait un instant sur place comme un catcheur écoeuré, mais le matelot restait sous le charme de son ancre et se voulait bercé par les élans lyriques d'une tempête

accommodée dans les règles. Son oeil était rond de fatigue, un peu fixe, mais d'un bleu juvénile et sa voix modulait avec ferveur les louanges du capitaine Voss. Collot n'est pas de ces mesquins toujours impatients de prendre en défaut les idoles consacrées. Il n'a pas honte de croire aux grands hommes. Il vénère les anciens, il a du plaisir à reconnaître une maîtrise, il aime s'appuyer sur les hiérarchies reçues et rien ne l'afflige tant que les défaillances de l'autorité ; c'est assez dire qu'il est mal servi par son siècle. Aussi, quand sa confiance est trop bafouée par les chienlits d'un ordre imposteur, va-t-elle tout naturellement chercher refuge dans la leçon des capitaines défunts. Ce jour-là, Voss triomphait.

- Quand je pense que des imbéciles vont insinuer...

D'un tour de rein le *Matam* a projeté le matelot dans mes bras pour le rappeler aussitôt sur sa banquette et d'un coup si rude que la pipe lui sort de la bouche pour tomber dans le seau plein de vaisselle, ce qui donne lieu à une mêlée sordide au terme de laquelle, ayant retrouvé sa pipe et une stabilité provisoire, Collot peut enfin reprendre la conversation

- Oui, disait-il, en soufflant le tuyau obstrué par le marc de café, oui, quand je pense qu'il y a des imbéciles pour insinuer que le capitaine Voss nous avait bourré le crâne avec son ancre flottante, des petits plaisantins de plaisance qui se permettent de...

A mon tour cette fois d'entrer en piste : chassé de ma banquette, je vais piquer une tête sur les genoux du matelot et à peine suis-je debout qu'aussitôt sonné d'un coup de barrot qui m'envoie en boule derrière le coffre à outils où le jerrican d'eau potable vient de basculer dans la lampisterie.

- J'ai l'impression que nous venons un peu en travers.

- Pensez-vous, dit Collot, c'est nous qui sommes fatigués ; on n'a plus les réflexes.

Arrimage. Plusieurs façons d'échouer. Un camembert anticonformiste. Préparatifs du ponche. La mémoire du rhum. Premiers effets d'une berceuse à la cape. Le temps et ses laps. L'histoire du thé. Ornithologie. Coup de pompe. L'heure qu'il est.

- S'il vous plaît, dit le lecteur compétent, ce jerrican d'eau douce dont vous avez parlé tout à l'heure, il était bien mal arrimé? Une masse de quinze kilos en liberté dans la cabine, voilà qui est dangereux. D'une façon générale, je crois deviner beaucoup de négligence dans votre arrimage.

Pertinent. Mais vous savez bien qu'il n'y a pas d'arrimage parfait. Je vous accorde que le nôtre n'a pas été fait soigneusement. Nous y parons au fur et à mesure que le temps se gâte, chasse les assiettes, renverse les lampes et culbute les seaux. Passé le coup de vent, nous croyons avoir tout solidement mis en place et le coup suivant fait tomber le compas de relèvement que nous avions pourtant coincé entre le matelas et les membrures. Le jour où j'ai vu ma caisse à outils bien calée dans ses taquets et lestée de quinze kilos de ferraille perdre son couvercle et se dresser debout tandis que le contenu d'une étagère hautement bordée se déversait dans le coffre cambusier brusquement ouvert et que peu s'en fallut que les boîtes de petits pois ne fussent projetées sur la même étagère, je me suis demandé si, entre l'homme et la nature, il n'existait pas depuis toujours un prodigieux malentendu à propos de l'ordre. Néanmoins, quelque troublants que soient les effets de ces chahuts, ils ne sont que fugitifs et atténués du fait même que nous y sommes associés. A nous voir stables parmi des objets instables, nous aurions certainement plus d'inquiétude. Enfin l'instabilité elle-même, le remaniement ininterrompu des échéances, le renversement cadencé des équilibres, nous ramènent par intervalle dans les axes familiers avec l'espoir d'une assiette classique. Nous n'avons pas à redouter le scandale du désordre établi, chose excessivement désagréable et dont nous fîmes un jour l'expérience à bord du *Matam* lui-même. Puisque à présent nous voici à la cape et que rien ne nous presse, je vais vous raconter cette histoire idiote : il y a quelques années, en octobre, j'ai échoué...

Tiens? Ne seriez-vous donc pas bachelier? Vous n'y êtes pas, mon histoire n'a aucun rapport avec la saison des examens. Non seulement j'ai passé l'âge où on échoue en juillet, mais les affres de la session d'octobre ne sont plus qu'un charmant souvenir. D'ailleurs, je n'ai pas à vous révéler ici combien de fois j'ai échoué au cours de mon existence et dans toutes les conjonctures où le verbe échouer a un sens. Me voici encore dans l'obligation d'ergoter sur les mots. Si nous échouons au baccalauréat, il s'agit d'un échec. Si nous échouons à la côte, il s'agit d'un échouage ; lequel échouage peut, il est vrai, survenir comme une mauvaise surprise et prendre tournure d'échec, mais il peut également se présenter comme une opération volontaire et menée de façon à pouvoir dire qu'échouer c'est réussir, alors que, si nous échouons au baccalauréat, ce n'est presque jamais en conclusion d'une manoeuvre habilement conduite en vue de l'échec, si bien qu'un homme ayant passé avec succès la dernière partie de son baccalauréat et se trouvant, par le fait, dégagé des bancs de l'école, n'est pas exempt d'échouer lamentablement sur un banc de sable et précisément à bord d'un bachot. Tout cela pour souligner à quel point le verbe échouer est ambigu, avec des acceptions heureuses ou malheureuses et toute une gamme de nuances d'après son emploi transitif, intransitif ou réfléchi. Ce n'est pas que je veuille à toute force introduire la grammaire en plus du matelotage et de la navigation dans la formation du parfait plaisancier, mais dès qu'il s'agit de mer et de bateau il faut, répétons-le, faire très attention aux mots qui, traités avec négligence, vous conduisent de l'impropriété des termes au cafouillage, à l'avarie et à la mort.

Donc un soir d'octobre, nous décidâmes, Collot et moi, de mettre au sec notre bateau sur le radier de l'écluse de Honfleur. Nous voulions lui gratter la coque, éventuellement passer un petit coup de peinture cuivrée. De toute manière, il est bon de voir un peu, de temps en temps, ce qui se passe là-dessous. On ne sait jamais. A votre insu, le bateau peut traîner sous lui un monstre à ventouses, un triton suceur d'étope, un massif de sargasses, une colonie d'huîtres perlières, une cuisine de bigorneau, un vieil espadon fiché ou même une portée de matamousets, navicules en bas âge accrochés

à la coque maternelle. N'oublions pas qu'il s'agit d'oeuvres vives, et tout ce qui vit a sa part de mystère. Ainsi, nous quittâmes le bassin à flot pour gagner l'avant-port où nous serions à pied d'œuvre, le lendemain matin, pour passer au radier. Nous eûmes la chance de nous amarrer près d'une échelle et, comme l'heure du dîner approchait, nous partîmes en ville pour quelques achats, non sans avoir donné ce qu'il fallait de mou à nos amarres, car le jusant avait commencé ; nous n'en sommes plus, faut-il le dire, à cet âge de la plaisance où, revenant de l'apéritif, on trouve son bateau suspendu au quai à six pieds au-dessus du niveau de la mer. Les commissions en ville, vous savez ce que c'est, on rencontre des gens, on accepte une ou deux tournées, on les rend, on traîne un peu, et nous avons la conscience tranquille en pensant que le bateau s'occupait à faire sa souille, confortablement, dans la vase; et nous savions que la vase de Honfleur est d'un moelleux exceptionnel, pleine d'attentions pour les coques en bois et toujours prête à leur raconter mille histoires de l'ancien temps, car la vase est douée d'une mémoire prodigieuse. Le bateau ne s'ennuyait pas ; nous pouvions donc, sans arrière-pensée, prolonger un peu le muscadet.

Or, sur le chemin du retour, la nuit tombée, nous vîmes bien que l'échouage était accompli, mais le bateau n'offrait pas dans l'ombre une silhouette particulièrement satisfaisante. Il n'était pas, comme d'habitude, installé honnêtement dans la vase, mais couché dessus, vautré sur bâbord. Une inclinaison qui allait chercher dans les 45°, peut-être 46. Dans une telle posture, le bateau qui ne vous est rien, le bateau d'autrui, peut évoquer le prélassement douillet et l'indolence totale, mais quand il s'agit d'un bateau à soi, l'imagination travaille autrement, on se pose des questions, on se demande même si la pose abandonnée ne cacherait pas un mauvais coup. Quoi qu'il en soit, en mettant les pieds à bord, nous comprimes tout de suite que la veillée serait moins agréable que nous ne l'avions rêvée. Pour commencer nous décrétâmes, à plusieurs reprises et sur des tons divers, que le bateau ne courait aucun danger, que la vase était saine, que s'il avait raté sa souille, il n'en soulagerait pas moins au premier flot. Après quoi, nous envisageâmes de faire la cuisine, comme si de rien n'était; résolution difficile à tenir, car l'univers oblique ne saurait passer inaperçu pour deux hommes habitués à l'existence verticale, comme nous l'étions Collot et moi. La surface ordinairement affectée aux pieds n'était plus utilisable ; si le bateau avait été couché sur le flanc, carrément, nous eussions pu tenir debout sur les placards, et s'il avait été sens dessus dessous, nous eussions marché sans peine au plafond, car le monde à l'envers, loyalement à l'envers, est beaucoup plus habitable qu'un monde seulement penché ou un peu de travers. Certes, le tangage et le roulis nous avaient déjà abondamment renseignés sur la fragilité essentielle de toutes les horizontales du bord, mais là, nous étions figés dans le déséquilibre, bloqués dans la fausse équerre, immobilisés dans le biais. D'abord, nous essayâmes de nous cramponner à la pente, par fidélité instinctive au plancher, mais un plancher perd son nom quand il devient abrupt et il n'y avait pas lieu de passer la nuit à bord comme des montagnards en perdition, pendus aux aspérités. Il n'y avait qu'à, dites-vous, passer la nuit à l'hôtel; non, ça ne se fait pas.

Cette précieuse verticale indispensable à notre équilibre, nous la trouvâmes enfin à la jointure angulaire des membrures et des varangues ; c'était là désormais que passait la gravitation universelle, mais le pied de l'homme n'étant pas fait pour marcher dans les angles, nous adoptâmes la position assise. Dociles aux invitations de la pesanteur, nous nous accroupîmes lâchement contre le bord gîté mais, sous le poids, il nous sembla que le bateau se couchait un peu plus et, tout en répétant d'une voix ferme que la coque ne risquait absolument rien, nous gravâmes de nouveau la pente pour nous caler sur tribord, le derrière dérapant sur la couchette mais les jarrets tendus pour arrêter la glissade. C'est dans cette position que, derechef, nous envisageâmes de cuisiner.

De leur côté, cela va de soi, les objets étaient soumis à des perturbations analogues ; pour mieux dire, ils s'étaient immobilisés dans leur nouvel état, sans se préoccuper de l'insolite et nous plaçant devant le fait accompli. La vaisselle, entre autres, avait forcé son placard pour occuper ici et là de nouveaux postes nullement disposés à la recevoir. Pourtant, il semblait que tous les objets fussent complices d'une option pour l'incongru définitif. On ne peut pas s'adapter en cinq minutes au biseautage de la condition naturelle de l'homme. Il nous fallait réviser, une à une, toutes les notions acquises et tous les gestes appris dans une société construite à la fois sur le respect de la perpendiculaire et l'illusion d'optique. Un lecteur malveillant pourrait insinuer que le muscadet avait partie liée avec ces dérangements, mais c'est éluder le problème au moyen d'une médisance gratuite. Les esprits sérieux, en revanche, et tant soit peu scientifiques me comprendront fort bien quand j'aurai précisé que notre égarement était entretenu par l'absence de repère ; le capot était fermé, impossible de se référer aux perspectives du monde extérieur, nous étions coincés, piégés dans l'aberration et

victimes d'une éducation qui nous interdisait d'y consentir. Pendue au plafond, la lampe nous renseignait, en principe, sur la verticale orthodoxe, mais le spectacle était si troublant que nous préférons en détourner les yeux. C'est dans ces conditions que le réchaud fut installé sur une planchette compensatrice, établie à l'horizontale présumée ; mais nous étions loin de compte à en croire l'eau de la casserole qui, précisément, se déversa sur le seul côté où nous ne l'attendions pas. Comme pour s'épargner la vue d'un témoignage pénible, et sous prétexte de favoriser l'ébullition, Collot coiffa la soupe à l'oignon d'une assiette en guise de couvercle, non sans avoir corrigé l'inclinaison du réchaud, et l'assiette aussitôt lâchée glissa ; nous aurions donné notre tête à couper qu'elle devait glisser dans l'autre sens. L'appétit fut médiocre. On ne mange pas de bon cœur quand, autour de soi, se déglissent les trois dimensions qui vous soutiennent depuis l'enfance.

Il semblait que l'odeur de la soupe à l'oignon eût un peu entamé les positions du désordre quand il se produisit un phénomène absolument extraordinaire. Sur la planche dont nous avions, de nouveau, modifié la pente et sur laquelle nous venions de cuisiner avec un succès relatif, mon ami déposa la boîte de camembert. Je ne sais pourquoi il déposa la boîte non à plat mais sur champ. A peine eut-il lâché prise que nous vîmes, avec stupéfaction, le fromage remonter la pente. Je dis tout de suite, pour couper la parole aux plaisantins, que le fromage était parfaitement sain. Il s'agissait bel et bien d'une provocation aux lois de la physique traditionnelle; notre camembert avait remonté la pente, sans effort et d'un mouvement uniformément accéléré, exactement comme il l'eût descendue dans un monde normal. A partir de ce moment-là, nous nous attendîmes à tout.

Par bravade, nous mangeâmes une bouchée de ce camembert frondeur et nous décidâmes d'aller à terre en attendant le flot libérateur. Pas plus que moi, le matelot n'avait le goût de pousser l'expérience. En tant qu'artiste professionnel, il peut lui arriver de prendre quelques libertés avec la nature, mais je vous l'ai dit, c'est tout de même un peintre figuratif, d'une école plutôt classique et, visiblement, le séjour prolongé dans cet univers d'avant-garde lui donnait la nausée. Une fois à terre, tout en nous répétant que le bateau ne risquait sûrement rien, nous amarrâmes la drisse de mât en haut du quai dans le cas où la coque, empêchée par on ne sait quoi, aurait eu besoin d'être soulagée à la venue du flot; puis nous allâmes faire un tour jusqu'à l'extrémité de la digue, sans nous presser, heureux de fouler un sol plat sous des lampadaires correctement érigés à 90°. Successivement, le phare, le clocher, un vélo et deux verres à pied nous rassurèrent sur le respect des disciplines ancestrales et le banal aplomb des choses d'ici-bas. Il nous restait, quand même, une petite appréhension quand nous revînmes au quai; mais le bateau flottait gentiment sur l'eau déjà blêmie par l'aurore, une eau bienfaisante qui ramenait irrésistiblement l'autorité légitime de l'horizontale, avec tous ses corollaires bien connus. Nous larguâmes la drisse en nous disant, une fois de plus, que le bateau, comme prévu, n'avait rien risqué, puis nous descendîmes à bord pour y dormir enfin dans l'ordre et la paix retrouvés. Cette histoire, entre autres leçons, vient à l'appui des vieux marins qui affirment qu'un bateau est construit et aménagé pour être sur l'eau. Revenons à notre cape.

- Oui, disait Collot en faisant le toboggan sur son coffre, et rappelez-vous le capitaine Voss dans un typhon, sur un sibeurrde, il a fait le tour complet, quille en l'air, et redressé de l'autre bord. Ça nous laisse de la marge.

Pour se persuader que le bateau capeye toujours correctement, le matelot se lève et passe la tête par le capot entrouvert. Il parle et je crois comprendre que tout va bien, que cette cape est un chef-d'oeuvre, que le temps ne s'arrange pas, que le *Matam* fait plaisir à voir, etc., mais ces avertissements me parviennent tout effilochés par le vent et je n'en saisis que des bribes. Il est là, contre moi, debout dans la cabine jusqu'au niveau des épaules, solidement affourché dans son pantalon bleu élimé qui laisse voir le rose des fesses, il est présent et massif, bien adhérent au plancher sur ses pieds nus largement étalés ; mais sa voix est lointaine, comme détachée de son corps, elle appartient à un autre climat, elle paraît tombée du nid-de-pie, désarticulée par la brise, message confus de la vigie à quarante pieds dans la mâture.

Rassuré par le ton des commentaires, j'avais mis en train la confection d'un petit ponche, afin d'arroser une cape aussi heureuse. Certes, nous n'avons guère l'habitude de boire nos petits ponches à tort et à travers mais leurs raisons, quelquefois, sont obscures ou fragiles, et celui-ci devait racheter tous ceux que nous bûmes apparemment pour des riens.

- L'occasion, dis-je, n'est pas à négliger d'en boire un tout parfumé de nos mérites, en plein accord avec notre conscience.

- Capitaine prédicant, papelard de dunette! dit le matelot qui venait de rentrer en fermant le capot, si le rhum du bord n'est distillé que de vos mérites, on n'est pas encore saouls. je n'ai guère confiance dans ces capitaines qui mettent leur conscience dans le foie.
- Je vous le fais léger comme d'habitude?
- S'il vous plaît, et n'oubliez pas que trop de sirop alourdit le sang.
- Alors, tout va bien là-haut?
- Tout va bien. On bouchonne.

Nous sommes tous deux très amateurs de locutions rassurantes, et peu importe le chaos pourvu que nous y bouchonnions. Les préparatifs de ce ponche me donnèrent bien du mal. Si le ponche se buvait à la bouteille, chose déplaisante à imaginer, le coup serait bientôt bu quelles que fussent les tracasseries de la mer et j'ai vu Collot, culbuté bord sur bord, s'envoyer nonobstant un gorgeon de rouge au goulot dans un style de pique-nique champêtre. Mais le ponche, ce n'est pas pareil, il faut le préparer, manipuler des bouteilles, sortir les verres, doser rhum et sirop, agiter le mélange pour l'éclaircir. C'est une composition élaborée qui veut du savoir-faire, des intentions, de l'amour et du doigté, une certaine initiation aux prestiges du rhum avec un soupçon de délire caraïbe de telle sorte qu'à la première lampée votre palais puisse établir la filiation avec les principaux rhums et tafias du répertoire : rhum du boujaron d'ordonnance, tafia des cyclones conjurés, rhum aux violons des collations amirales, tafia des branle-bas, rhum truand et rhum d'apothicaire, tafia du gouverneur sous péristyle en or, rhum des hamacs, tafia de hune, rhum des brelans en tabagie, tafia vomis sous le pavillon largué, rhum fumant des amputés à l'égoïne, rhum des matins tremblants et des liesses faraudes, rhum des traîneaux arctiques, tafia des radeaux torrides, rhum de la Bérésina, tafia du visage pâle flambeur de Sioux, rhum aux chandelles des contrats flibustiers, rhum de gentilhomme et tafia de galapia, rhum à baba, tafia de bordel à canonier, rhum de la Saint-Louis, tafia des funérailles en sac sous le vent de la brigantine, rhum à rafraîchir dans le sillage des pirogues, tafia de boucan, de bivouac et de baptême, tafia des noyés, tafia des comptes réglés au feu des pépites, rhum des bonnes soeurs équatoriales, rhum de sac et de corde, rhum de miséricorde et tafia béni des agonisants, rhum d'hospice, tafia pipé à fond de cale, rhum en bidon de fer pour les offensives d'hiver, rhum en cristal, rhum en calebasse, rhum planqué en paille et rhum d'épave en baril flottant, rhum anniversaire des capitaines défunts, tafia crépusculaire des délires insulaires, tafia de la Jamaïque et rhum de la Mouffetard. Tout cela fait que le ponche a pris dans notre vie un sens un peu magique, mais je reviendrai à loisir sur les propriétés toniques et morales de ce breuvage, car nous aurons l'occasion d'en préparer dans des circonstances plus calmes.

Celui-ci, entre tous, fut difficile à mener à bien, car la mer se révéla singulièrement attentive à contrarier notre projet. Elle y voyait un défi. Nous ne pouvions douter que ces manipulations de bouteilles et ces glouglous dérisoires insultassent au prestige de ses eaux tumultueuses. Ses coups rageurs et ses bourrades sournoises ne visaient plus qu'à faire échec à notre ponche qui en prit dès lors, à nos yeux, une importance considérable. Il fallait absolument y réussir, sous peine d'abandonner le dernier mot aux puissances du désordre. Il y a des cas où un coup à boire s'impose comme un symbole nécessaire et s'élève à la dignité de libation. Bien que les hommes, et en particulier les terriens, aient perdu le sens du sacré, ils continuent d'arroser l'aubaine et l'exploit en remerciement aux dieux, et il n'est pas exclu que certaines gorgées derrière la cravate soient tenues pour actions de grâce par la Providence elle-même.

Finalement, nous prîmes le parti de nous asseoir sur le plancher, dans le sens latéral, coincés entre les deux coffres, à la force des jarrets. Ce n'est pas de notre faute si nous eûmes droit à une forte ration, car la tempête nous poussait le coude. Toutefois, elle se montra incapable de mélanger convenablement le rhum avec le sirop si bien qu'ayant remis les bouteilles au râtelier, et au risque de pousser à bout la colère des flots, nous agitâmes le mélange à la pointe du couteau comme s'il n'y avait pas, autour de nous, suffisamment de liquide agité. Il me vint alors à l'idée que la mer serait peut-être sensible à quelques gouttes de ponche versées par-dessus bord et, me référant aux effets bien connus de la capillarité, je demandai au matelot ce qu'il pensait d'une cape améliorée par le filage du sirop de canne. Pour toute réponse, il me demanda si j'avais déjà essayé du ponche à l'huile de baleine.

Après quoi, nous prîmes un bout de pain et de saucisson et, m'avisant que le matelot avait doublé son quart, je l'engageai vivement à prendre son repos. Il y consentit en disant qu'il allait seulement s'étendre un peu puis, nos regards s'étant croisés mollement dans une nappe de sommeil gélatineux, il me rappela qu'après tout, là où nous étions, il n'y avait aucun péril à dormir de conserve. A peine s'était-il jeté sur sa couchette que je l'entendis ronfler. Sans me faire beaucoup d'illusion sur ma

puissance de veille, je crus bon de rester debout, afin de sauvegarder au moins le principe du quart. Quand je dis debout, c'est une façon de parler car, prenant appui à bâbord des épaules et des fesses, jambes écartées et pieds calés sur le coffre tribord, je me trouvais tour à tour et presque à la fois couché, debout et assis, sans cesse préoccupé de l'équilibre, et souvent le sommeil, avec la brusquerie d'une panne de courant, me coupait les réflexes et m'envoyait dinguer comme un ballot désarrimé. Tel est le génie resquilleur du sommeil qu'il arrive à se tailler des portions à la sauvette et dans les circonstances les plus dramatiques ou les plus inconvenantes. Non seulement il réussit à tromper l'instinct de conservation jusqu'à vous faire somnoler sous le feu de l'ennemi, mais on a vu des gens très bien élevés, cuirassés de bonnes manières, se laisser surprendre par le sommeil en pleine soirée mondaine, résister héroïquement aux bonnes histoires, poser sur la charmante hôtesse un oeil hébété, battre une dernière fois des paupières et piquer un roupillon distingué dans leur fauteuil Louis XV.

De temps en temps, j'allais mettre le nez dehors pour voir si rien ne clochait, mais déjà la réalité exubérante avait la couleur d'un rêve. Je croyais naïvement que le spectacle énorme, en excitant mon inquiétude, me tiendrait en éveil, mais j'étais plutôt fasciné que vigilant et les lames les plus menaçantes se poussaient dans mes yeux comme des vagues de sommeil. Il m'apparut bientôt que la mer, le ciel et même le bateau se fichaient pas mal que je fusse mort ou vif, attentif ou insouciant, et je n'hésitai plus à fermer la porte et le capot pour aller me coucher.

A peine enfilé dans mon sac, je sombrai comme un plomb vers les grands fonds du sommeil où Collot m'avait précédé. Pendant deux jours et une nuit nous n'avons, pour ainsi dire, pas décollé de nos couchettes et...

- Pardon, dit Collot, je vous interromps pourquoi dites-vous deux jours et une nuit? C'est nouveau.
- Vous n'allez tout de même pas me reprocher un souci d'exactitude?
- Vous savez bien que nous n'avons jamais été fichus de savoir si cette cape avait duré deux jours ou cinq semaines.
- Justement. je me dis que le moment est venu d'en finir avec ce doute et que, pour l'honneur de la navigation, il convient d'accréditer un chiffre. Si vous n'êtes pas d'accord, faites-moi des propositions. Voulez-vous que nous disions trois jours pleins, par exemple?
- Et les nuits creuses, qu'en ferez-vous ? Non, j'estime qu'il faut être honnête avec le temps et ne pas lui forcer la main.
- Et lui alors? Vous ne direz pas qu'il s'est conduit honnêtement avec nous? je n'ai aucun scrupule à lui forcer la main s'il nous a glissé dans les doigts.
- Qu'est-ce que c'est que ces manipulations astronomiques? je n'ai trouvé mention de ce procédé dans aucun manuel de navigation, ni dans le Clerc-Rampal ni dans le Kerviler. Croyez-moi, vous devez au lecteur l'aveu que le temps nous a échappé.
- Le lecteur, croyez-moi, se fout pas mal des temps d'autrui; et pour une fois que le passé se fait disponible et malléable, profitons-en, réglons nos comptes. C'est par loyauté, justement, que je ne veux pas entraîner le lecteur dans nos égarements ; et l'ordre du monde nous saura gré d'avoir su restaurer ce temps diffus dans un laps honnête.
- Laps? Hé hé! pas mal, laps.
- Et alors! avec laps vous êtes couvert; c'est l'essence même du temps, personne ne pourra nous chicaner là-dessus.
- Bon, soit, alors dites que cette cape a duré le temps d'un laps et n'en parlons plus.
- Je dirais plutôt laps de temps que temps d'un laps.
- Je vous en prie, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. De toute manière, votre laps me paraît adéquat à notre affaire et, voyez-vous, je me demande même si, en maintes occasions désormais, nous n'aurions pas avantage à nous en remettre à cette notion de laps.

L'interruption de Collot montre assez que le souvenir de cette cape est encore pour nous, à l'heure qu'il est, l'objet d'investigations fécondes. Quoi qu'il en soit du temps, nous vécûmes cette épreuve dans une condition physique apparemment voisine de l'abrutissement, avec, bien entendu, toutes les faveurs que peut consentir ou prodiguer la mer à ceux qu'elle abrutit. Ce fut un coup de pompe extraordinaire. Tantôt nous étions aspirés dans un gouffre de sommeil, tantôt nous flottions dans une torpeur exquise avec des échappées de rêverie extra-lucide et notre âme alors, perdant jusqu'aux derniers soucis d'une chair impotente, explorait pour son compte un golfe de quiétude aussi intemporel qu'intempestif. Comme une paire de ludions, nous faisions la navette entre l'avachissement euphorique

et l'extase de l'ascète. Il y avait, dans notre cas, autre chose assurément que les effets d'une vulgaire fatigue, et je dis bien notre cas parce que le phénomène s'est déroulé à peu près de la même façon pour Collot et pour moi, d'après les impressions que nous échangeâmes une fois revenus à l'ordre quotidien. Il semble même qu'au plus pâteux de notre léthargie comme au plus agile de nos rêves éveillés, nous eussions déjà le sentiment d'éprouver en commun toutes les variations de cette bizarre aventure, soit que nous plongeassions à pic pour nous enfouir dans la même vase de sommeil pélagique, soit qu'une poussée mystérieuse nous fit remonter en surface dans le sillage de nos bulles et repus de songes limoneux pour nous prélasser en de placides remous. Quelquefois nous échangeions un regard éthéré de connivence, comme deux fumeurs d'opium dérivant bord à bord. Je pense que la station où nous tenait la cape, associée à l'énorme bercement de la mer, agissait comme une espèce de stupéfiant mécanique. Allongés sur nos couchettes parallèles, exactement solidaires des grandes oscillations hélicoïdales, nous étions confondus par la cadence, unis et rebrassés dans une espèce d'harmonie universelle à l'état naissant, limbiques et béats comme deux jumeaux hors d'âge bringuebalés dans un giron de fortune.

Par temps calme, ou à terre, quand nous évoquions, d'après nos lectures, les typhons du Pacifique étalés à la cape sur un petit bâtiment à voile bien construit, le matelot ne manquait jamais d'abrégé la discussion par ces mots

« Y a qu'à amener toute la toile, s'enfermer dans la cabine et faire le thé. » Comme l'indique suffisamment l'allusion au thé, cette formule, déjà entendue à Honfleur, n'était pas de lui. Il ne faisait que rapporter là une opinion répandue par un certain nombre de récits, généralement traduits de l'anglais, à commencer par celui du capitaine Voss. Cette histoire de thé tournait à rengaine, à croire que le thé jouait un rôle essentiel dans la bonne tenue des navires à la cape ou que la cape n'était que le faux-fuyant des vrais amateurs de thé tranquille. Je pense qu'à la longue cette anecdote aurait contribué à affadir en nous la notion de tempête, sinon à reformer nos préjugés relatifs au thé. Or, voilà que, le moment venu, nous n'avions pas du tout envie de faire du thé. Nous ne pouvions, certes, avoir méconnu la conjoncture, mais nous préférâmes en ignorer tacitement l'échéance. Aucun de nous, fût-ce à demi-mot, n'osa suggérer que l'heure était venue de sortir la théière des anciens, de peur qu'un autre n'y acquiesçât. D'ailleurs, le matelot ronflait maintenant et je n'allais tout de même pas le réveiller pour le mettre en demeure d'honorer la mémoire des capitaines anglais. Au demeurant, tout le flegme du thé britannique me parut largement dépassé par le sommeil du Bourguignon. Au surplus, nous n'avions pas de thé à bord.

Ne croyez pas que la seule image du thé m'eût mis le cœur sur les lèvres. Non, je ne me sentais pas le moins du monde barbouillé, au sens vulgaire. Les divers sentiments venus de mes organes n'avaient aucun rapport avec le mal de mer ni contraction ni révolte mais au contraire l'abandon, le laisser-aller, la confiance. A force d'inertie, tout le fourbi tripier se tassait en poudingue et prenait du jeu comme dans une valise mal faite. Je n'ai jamais perçu avec tant de netteté la pesanteur de mes boyaux et même leur volume et leur consistance de poulpe. A bord des gros bâtiments, même engagés dans une mer plus forte, le bateau a des ampleurs solennelles qui ne produisent pas les mêmes effets que la danse d'un sea-bird, primesautière et sautillante comme celle d'un canard de celluloïd dans une baignoire d'enfant. Selon que le *Matam* s'élevait ou retombait, gîtait d'un bord ou de l'autre, je sentais mon paquet d'entrailles s'aplatir lourdement, remonter en ballon ou se déjeter d'un flanc à l'autre comme une molle cargaison désarrimée sans bruit. C'était vraiment nouveau et un peu sensationnel. Peut-être un vague souvenir du bercement originel sur les houles de la création. La gélatine amorphe se dandinait sur les eaux et l'esprit voltigeait dessus. J'aurais pu aussi bien sortir de ma peau pour monter sur le pont, raidir un filin, voleter sur les crêtes en pinçant un air de luth et revenir en bas tenir compagnie à ce corps ballotté, provisoirement inutilisable mais captivant tout de même.

C'est une façon de parler, bien sûr, car, me levant à plusieurs reprises, je me faisais un devoir de traîner avec moi ce corps apathique, de le hisser à grand-peine sur le pont, au plus vif de la mêlée, comme on dresse le mannequin du capitaine disparu pour intimider les vents ou terrifier les forbans. Une fois, le matelot était venu me rejoindre, projeté dans le coquepit par un coup de tangage, titubant et grimaçant à la lumière comme un captif brutalement élargi. Nous échangeâmes d'abord quelques mots de bienvenue dont le calme et l'insignifiance me confirmèrent à quel point nous dominions les événements puis, d'un accord tacite, nous témoignâmes à la face du ciel que l'équipage était toujours là, fraternel somnambules gauchement agenouillés contre l'hiloire, mais fort cramponnés dans une mâle posture, pissant droit et haut sous le vent qui dispersait nos embruns dans les vapeurs d'écume. Sans doute n'était-ce pas suffisant pour décourager la stupide colère des flots, mais tous les navigateurs

bien élevés vous diront qu'il n'en faut pas davantage pour détourner le vol des corbatros, goélands râleurs, busarègues des épaves, sarcelles de la mort, nécropolitaines à huppe, choucas des veuves, engoulevents à démâter, pétrels obituaires, trépassereaux, fous du requiem et tous oiseaux rôdeurs de tillacs abandonnés.

Une autre fois je m'étais levé, sans trop savoir pourquoi, arraché du gluaud avec une légèreté incompréhensible. Peut-être le *Matam* avait-il élevé la voix, lâché quelque bruit insolite ou terrible fracas pour éprouver la véritable nature des zigotos qui ronflaient là-dessous comme des ivrognes et voir un peu s'il restait en moi la moindre velléité de prendre au sérieux mon petit jeu de capitaine. En me paumoyant jusqu'à la descente pour tirer le capot, l'idée me vint que nous avions dormi trop longtemps cette fois, et que le bateau, écoeuré de se casser la trinquette et se taper le cul pour de pareils goujats, pouvait renoncer à la cape et, se croyant oublié, s'oublier à son tour et chavirer lui aussi dans le coma. Non. Ça capeyait toujours gentiment, rien ne clochait dans le grément, le *Matam* se trémoussait, hochait et s'ébrouait, insubmersible et guilleret comme naguère sous le jet d'eau du Luxembourg quand un suroît des familles faisait lever un capot pour assouvir enfin mes fringales de tempête. Voilà, j'ai attendu cinquante ans pour quitter la margelle, cingler vers le grand passage et sucer dans ma barbe le grand jet d'eau des antipodes. Non, je suis toujours là, trottant sur le bord à me demander quel est ce vieux chnoque embarqué sur mon jouet. De toute manière, que fais-je ici, grand imbécile fourvoyé dans l'agitation des flots, piteux scribouillard embarrassé d'ambitions magellaniques ou matelot nostalgique et déchu dans les vanités plumitives ? Pourquoi, où qu'on soit, ne sait-on guère pourquoi? On s'y habitue à la longue mais là, ces vents criards et fluctuations excessives appellent au refrain et je m'étonne un peu d'être ici presque indifférent au spectacle de la mer qui s'échine et se bat les flancs sans plus savoir, elle non plus, où elle veut en venir. Ce brillant questionnaire, à dire vrai, s'ébauchait confusément et, en gros, ma contemplation de céphalopode hébété ne faisait que tourner autour d'une interrogation primaire : cette plaisanterie va-t-elle bientôt finir? A quoi mon être métaphysique se bornait à répondre : y a qu'à attendre que ça se passe. Ce court monologue appartient au fonds commun de l'angoisse humaine. J'en étais là de ma méditation quand j'entendis au fond de la cabine la voix du matelot

- Ho? Vous êtes là?

- Oui.

- Ça va?

- Ça va.

Ce dialogue-là, lui, remédie à tout. Il contient les répliques essentielles du matelotage hauturier, c'est le duo souverain des compagnons en vadrouille, le couplet magique du réconfort et de l'espoir, l'antidote de l'absurde, les mots de passe et de ralliement de la condition humaine. Presque aussitôt et d'une voix plus assurée, Collot me demanda l'heure qu'il était. Le souci me parut dérisoire et la question anodine, mais il ne faut pas s'y fier. Je n'avais qu'à baisser la tête sous le capot pour consulter la montre

- Sept heures, dis-je.

- Sept heures de quoi?

A ma grande surprise, en effet, je ne pus dire s'il était sept heures du matin ou du soir. De nouveau penché sur le cadran, je le consultai avec plus de soin, comme si l'examen prolongé put forcer les aiguilles à sortir de l'équivoque, mais c'est une montre qui ne connaît ni jour ni nuit, une montre exacte à douze heures près.

X

Reprise du débat sur l'heure. Le sac de couchage. Dispositions funéraires. Métamorphose. Suite du débat sur l'heure. Préjugés sur la vie d'artiste. Extrait d'une apologie du matelot. L'eau et ses voies. La mer et ses voix. Le capitaine et ses lampes.

Donc, il était sept heures et la montre n'en disait pas davantage. Sept heures pétantes quelque part entre la nuit des temps et la fin des siècles. L'hypothèse que nous vivions en 1955 n'étant pas même vérifiable par les moyens du bord, la distinction du soir et du matin me parut un vétilleux souci.

- Êtes-vous sûr, reprit Collot dans un éclair de lucidité, êtes-vous sûr qu'elle n'est pas arrêtée au moins ?

Tout de suite, le cas nous sembla d'une gravité étourdissante : si la montre était arrêtée, rien ne pourrait nous dire depuis combien de minutes ou de millénaires, car la mer ne porte pas trace du temps. Je fus heureux d'annoncer que l'aiguille des secondes allait toujours son petit trot.

- Et elle marche combien de temps, votre montre? dit encore le matelot qui tenait à me laisser l'entière responsabilité d'un instrument acheté en son absence, à la légère et au rabais.

- Je ne connais pas ses moyens, répondis-je, et depuis qu'elle est à bord, je la remonte en principe tous les soirs.

- Ah! Vous vous embarquez avec une montre que vous ne connaissez pas ? Et qui nous dit qu'elle ne marche pas huit jours? Qu'elle n'a pas marqué seize fois sept heures à notre insu?

- Ou davantage encore. je me suis laissé dire que les montres d'avant 14 n'avaient pas l'habitude de marcher au jour le jour ni même à la petite semaine. De toute manière, je peux très bien l'avoir remontée inconsciemment et plus d'une fois entre deux sommeils.

Le matelot ne prit pas cette hypothèse au sérieux, car il entrevoyait une explication moins grossière d'où il semblait ressortir que cette montre, ayant été achetée aux Puces de Bicêtre, avait pu appartenir à un pensionnaire de l'asile, de telle sorte qu'elle nous dispenserait un temps de vieux, à ratatement progressif, des heures fondantes et des matins qui ont déjà les couleurs du soir. Le propos était séduisant, mais j'y voyais trop le parti pris contre une montre acquise de mon seul chef et imposée à l'équipage, en vertu de mes pouvoirs discrétionnaires.

- Je ne suis pas un matelot tatillon, balbutia Collot à demi submergé par une nouvelle vague de sommeil, pas plus que vous n'êtes un capitaine pusillanime, et nous ne sommes pressés de rien ; mais dès que vous saurez quel genre de sept heures, matinales ou autres, nous propose votre foutu oignon, faites-moi signe.

- Il était sept heures, dis-je, et maintenant il est sept heures dix, n'est-ce pas rassurant? Il y eut un silence pendant lequel, malicieusement, le *Matam* s'élança dans un jeu de bascule à grande amplitude avec des séries de plouf plaf de l'étrave, exactement espacés comme un mouvement d'horlogerie. Puis un retour de lame lui gifla lourdement la fesse gauche et la cadence en fut déglinguée.

- Alors, reprit Collot qui avait reperdu le fil de la conversation, vous disiez qu'il était sept heures ?

- Sept heures dix, oui, du matin ou du soir; pour une fois nous avons le choix.

- Elle est bien bonne, murmura-t-il d'une voix blanche et embarrassée, comme s'il eût répliqué dans un demi-sommeil au boniment insensé d'un rêveur.

Je fis observer que, le jour venu de la fin des temps, les montres garanties et les pendules de précision continueront de marcher sur leur erre et que bien des gens seront induits en erreur.

- Y a qu'à attendre, on verra bien.

- Hors du temps, on n'attend plus.

- Nous aurions mieux fait de prendre un sablier.

- Les sabliers d'aujourd'hui ne s'intéressent qu'aux oeufs à la coque.

- Non, merci, je n'ai pas faim.

A ces mots, le *Matam*, se dérochant sous mes pieds, me retomba sur la tête et m'envoya sur la couchette avec un coup de barrot qui mit provisoirement fin à la discussion. Je rappelle, en passant, que nos couchettes sont séparées par une étroite ruelle de quarante centimètres environ, fermée en cul-de-sac par le pied du grand mât et ordinairement encombrée par l'ancre, l'aussière, les bottes et divers objets connus et inconnus que les mouvements du bateau et les moeurs de l'équipage font machinalement refluer jusque-là. En outre, les couchettes se trouvent partiellement engagées sous le pont, dans le sens de la longueur bien entendu, de telle sorte que le côté ruelle, sous le rouf, est relativement maniable, tandis que le côté muraille est aussi bas de plafond qu'un cercueil. Par cette disposition, le coucher et le lever sont des opérations complexes, mais nous savons que l'homme fort ne se couche pas dans la facilité, de même que le réveil en casse-tête et en toute circonstance est un avertissement loyal qui ne surprend pas le sage. Quand j'annonce que l'un de nous va se jeter sur sa couchette, l'expression évoque peut-être la surface accueillante et dégagée d'un sofa mais, en réalité, pour peu qu'il y ait de la mer et que la planche à roulis soit dressée, le cosy est excessivement cornaire ; il faut introduire le corps dans le sac de couchage, pièce par pièce, en soubresauts spasmodiques et déhanchements saccadés, à la manière des chenilles arpeuteuses. Bien que nous y restions fidèles, par attachement instinctif aux vieilles pelures saturées, je déconseille beaucoup l'usage du sac de couchage à bord. Passe encore pour l'enfilage dont les tracasseries sont atténuées par la promesse des voluptés prochaines, mais si vous avez l'habitude de changer plusieurs fois de côté pendant le sommeil, il n'est pas rare que la fermeture éclair se retrouve dans le dos, et le sac fait piège. Seule une femme très exercée au déshabillage pourrait, d'un bras retourné, saisir la languette entre les omoplates et la zipper le long de l'échine. A propos de cette fermeture, soit que je l'arrête au creux de l'estomac ou que je la tire jusqu'au menton, il me vient quelquefois, en me couchant, des idées funèbres. Je pense, en effet, à ces matelots défunts en mer et cousus dans un lambeau de foc et pour lesquels le voilier du bord prend soin d'arrêter la couture sur le coeur ou sur la bouche, les deux écoles ayant leurs zéloteurs. En ce qui me concerne, je suis partisan d'arrêter le point sur la bouche, pour toutes sortes de raisons plus ou moins symboliques, la moindre étant qu'au jour de la résurrection promise, je pourrais, d'un coup de dent, me libérer à la première sommation des trompettes. Quoi qu'il en soit, j'ai autorisé mon matelot, le cas échéant, à épargner notre rechange de voile et à m'immerger dans mon sac de couchage, à condition d'arrêter la fermeture sous le menton pour le cas où me serait offerte la vision posthume des fées abyssales, comme je les ai vues gravées sur bois dans un livre d'enfance. Il en sera fait, m'assure Collot, selon mon désir et dans le respect de toutes les traditions qui nous sont chères, si le temps le permet bien sûr ; et, de même qu'il évoque souvent, par la pensée, toutes sortes de problèmes nautiques, de manière à n'être pas pris au dépourvu au moment d'effectuer la manoeuvre opportune, je le soupçonne d'avoir maintes fois répété, en imagination, la scène de mon immersion et le dispositif des ultimes devoirs. Il n'y aura pas de cafouillage, affirme-t-il. Quand je lui demande si, de son côté, il n'envisage pas de recommandations particulières à propos de sa dépouille, il se borne à dire qu'il me fait confiance mais que, du point de vue édifiant aussi bien qu'anecdotique, le meilleur épisode est celui du fidèle matelot larguant par-dessus bord son vénéré capitaine pieusement empaqueté. Je me demande s'il n'a pas déjà fait le croquis.

Pour en revenir au quotidien de ce fourreau douillet, je le crois utile aux campeurs, vagabonds de bonne famille, amateurs de belle étoile et même au soldat moderne conditionné par la manière scout et sport, mais il n'est pas très marin. Il se prête assez mal aux levers bondissants parfois exigés par la manoeuvre et, même si la fermeture ne coince pas, l'extraction du gisant prend quelquefois l'ampleur d'un drame, quand elle survient vers quatre heures du matin à l'appel du quart et au son du grain glacé qui tambourine sur le capot. C'est l'arrachement prématuré de l'insecte mou aux tiédeurs du cocon. Ainsi, ai-je eu maintes fois la faveur d'assister, parmi les reflets d'une verrine pendulaire, à la métamorphose du matelot. Spectacle émouvant. La chrysalide oblongue s'anime de mouvements ondulatoires, puis se déchire par le haut comme une membrane dilatée cédant à regret aux impulsions d'une volonté contre nature. La fente laisse bientôt entrevoir le poil argenté qui se pousse et s'épanouit, puis la tête apparaît, rouge et luisante, tout encollée du mystérieux sommeil des embryons quinquagénaires ; une voix hagarde et ténue lâche un dernier hoquet de rêve, puis s'étonne d'un monde insolite, cependant que l'œil pâteux considère avec hostilité le fanal qui se balance, les hublots noirs, le seau, la planche à carte, la porte basse ouverte sur la nuit pluvieuse et la silhouette importune du capitaine attentif au réveil du matelot et le pressant à voix mielleuse de bientôt sortir de sa souille. Alors les bras se dégagent dans un beau mouvement athlétique et le coloptère adulte, geignant,

graillonnant, crachotant son duvet, déroule enfin ses anneaux, repousse en désordre les plis de sa dépouille, coiffe son bonnet rouge et cherche à tâtons le pantalon raide et froid qui lui rappellera enfin que nous sommes là pour le plaisir.

- Je vous interromps, dit Collot ; à vous entendre, on croirait que mes levers sont difficiles.
- Non, je reconnais que le lever, en général, est prompt. Mais le réveil est lent.
- Moi, répond Collot, moi qui vous observe aussi, je ne peux honnêtement rien dire de vos réveils, car je n'ai pas l'impression de vous avoir jamais connu réveillé. Il semble qu'après de vous je vive en compagnie d'un dormeur constant, fort sympathique il est vrai, et habile parfois jusqu'à simuler l'état de veille.
- Alors tout est bien.

Je réprouve l'attitude évasive des poètes et des philosophes qui ne veulent pas savoir qui dort ni qui veille; mais si la vie est un songe, malheur aux éveillés. Voilà plus de cinquante ans que j'entends dire que je suis un endormi et, jadis, ils ont failli me réveiller en me secouant à tort et à travers par toutes sortes d'exhortations physiques et morales. Le monde était jaloux de mon sommeil. Vous comprenez maintenant quel sujet d'élite j'offrais aux pouvoirs soporifiques de la cape, mais je maintiens que le matelot fut un parfait compagnon de léthargie et que, sorti du coaltar, il se réveillait dans un cirage étincelant. Même ses questions relatives à la qualité de l'heure ne témoignaient pas d'une pensée tellement limpide; elles donnaient plutôt l'impression d'une parodie de logique, d'une allusion sentimentale aux expédients dérisoires de la condition éveillée.

- Allons! allons! murmurait-il d'une voix gommée : entre sept heures du matin et sept heures du soir, ou inversement, ça fait douze heures de rab ou douze heures à la traîne, on n'est plus dans la course...
- Ne pensez-vous pas, dis-je, que l'ancre flottante...
- Eh bien quoi, l'ancre flottante?
- Nous ne savons pas tout et le capitaine Voss a pu cacher certaines choses, insinuai-je comme si nous eussions filé l'aussière dans la quatrième dimension et que notre engin, mouillé dans le gros temps astronomique, avait pu retenir dans sa poche quelques laps en dérive.

Je n'avais pas en tête les moyens d'exposer clairement ce point de vue, mais le matelot ne demanda pas d'explication. Voyant que j'allais me recoucher sans plus me soucier d'aurore que de crépuscule, il prétendit résoudre à lui seul cette inadmissible alternative au cours d'une démonstration filandreuse où il était question de reconstituer la marche du temps à partir de son dernier viandox que, d'ailleurs, il avait encore sur l'estomac. Il renonça très vite à sa tentative et nos regards se rencontrèrent, attentifs et flous, cherchant une mise au point difficile, comme si nos images eussent baigné dans un milieu opaque.

- Qu'est-ce qu'on tient, murmurait-il d'une voix doucement rigolarde.

Oui, cela ressemblait à la connivence fugitive de deux ivrognes tout épatés de se retrouver étendus côte à côte sur le trottoir houleux d'un bistrot désemparé. Nous cuvions certainement des tas de choses, et pas seulement les petits vins immérités de l'hivernage parisien. D'un coup d'épaule, le *Matam* fit rouler Collot sur bâbord, puis le ramena durement sur sa planche où il se cramponna d'une main pour s'immobiliser dans un nouvel effort de réflexion :

- J'ai connu un jour un gars, commença-t-il...

Il me parut qu'à ces mots le bateau lui-même fit un effort d'attention et de bienséance, mais la formule n'opéra pas avec la maîtrise habituelle. Malgré l'intonation, le gars invoqué eut grand-peine à sortir de ses limbes et, l'histoire tournant au galimatias, le *Matam*, d'un coup d'épaule, fit rouler Collot sur bâbord, puis le ramena durement sur sa planche où il se cramponna d'une main pour s'immobiliser dans une nouvelle tentative de réflexion :

- Ce doit être le matin, dit-il; mais visiblement il postulait dans le brouillard et se raccrochait à un repère fictif.

Je sais bien que la connaissance de l'heure et de l'almanach est réputée indispensable à la navigation hauturière et que le matelot affiche parfois un goût immodeste pour toutes sortes de calculs nautiques sous prétexte qu'il n'est pas prudent de me confier le moindre chiffre : « Ce n'est pas, dit-il, que vous n'ayez de l'instruction, mais chacun sait que, pour toutes choses tant soit peu mathématiques, vous avez le mauvais oeil. » Soit. Pourtant cette fois-là, je comprenais mal son inquiétude, et puisque nous étions l'objet d'un égarement providentiel, ne pouvions-nous, sans scrupule, laisser tourner la terre à sa guise et même à notre insu ? je le comprenais d'autant moins, qu'à terre justement, Collot

n'attachait pas tellement d'importance à la mesure du temps. Il n'avait pas plus que moi de montre et quand il levait le coude ce n'était pas pour se rincer l'oeil d'un coup de chronomètre. Par nature, il eût été plus enclin à se flatter d'un anneau d'or à l'oreille que d'une trotteuse au poignet. Je ne me souviens pas l'avoir entendu s'enquérir de l'heure plus de trois fois l'an et, par discrétion, je ne creusais pas les mobiles d'une question si rare. Il n'était quand même pas de ces bravaches qui, pour satisfaire leur caprice, vont improviser une heure de fortune, indue, illégale ou antipodique, inutilisable en société, non ; mais sachant bien que l'heure juste est une chose qui court les rues, il empruntait celle des autres, s'en arrangeait cinq minutes et la mettait soigneusement de côté, se promettant d'y revenir à loisir. Il faut avouer qu'en général, malgré son incurie, Collot m'étonnait par sa ponctualité; je ne sais pas comment il faisait son compte; une espèce d'harmonie préétablie avec les démarches de son prochain.

Ne croyez pas que cette incurie fût liée à son métier d'artiste, il ne jouissait pas d'une grâce d'état. Tous les artistes ne mènent pas la vie d'artiste au sens accredité par l'opinion des concierges de maison bourgeoise. J'ai remarqué, au contraire, qu'un grand nombre d'artistes sont admirablement minutés, strictement coordonnés, en dépit quelquefois de leurs excentricités picturales. Sans ostentation ni malice, ils se réfèrent à leur pendule tout en peignant pour l'éternité. D'aucuns même font usage d'un agenda sans préjudice de leur talent et sans aliéner pour autant leur liberté d'artiste. De toute manière, on peut être un homme libre, esclave de ses promesses et ponctuel à ses rendez-vous. Au début de nos relations, j'avais été impressionné par la présence d'un agenda de bureau sur la table de mon ami. Il était bien au millésime en cours et Collot y notait parfois une adresse, un nom, un numéro, mais j'ai fini par comprendre qu'il s'agissait d'un stratagème pour enfouir ses vellétés dans l'oubli. Cet agenda trônait comme le monument funéraire, le mausolée des résolutions. Je me souviens également que, le jour où fut déracinée, sous ses fenêtres, l'horloge pneumatique du carrefour, il entra dans une colère inattendue et couvrit d'injures les olibrius municipaux qui défiguraient la ville et sacrifiaient l'honnête souci du citoyen policé à l'immonde pullulation automobile. « Ce sont les mêmes, disait-il en serrant les dents, qui ont décimé nos vespasiennes. » En vérité, cette horloge lui dispensait des heures gratuites qu'il laissait perdre aussi bien, mais il savait qu'elle était là, témoin des harmonies sidérales, gardienne des conventions utiles et auxiliaire de l'ordre public.

Au fond, Collot est un être déchiré entre le défini et l'indéfini ; son cas n'est pas rare, mais il gère sa dualité avec une conscience, une obstination et une loyauté peu communes. Il ne s'abandonne jamais au désordre ou à l'indiscipline qu'en professant son amour de l'ordre et de la hiérarchie. Vissé-verça si ça se trouve. C'est pourquoi je me demande s'il ne serait pas tout près de réaliser cet admirable équilibre de l'ordre et de l'anarchie, qui est la définition de l'homme civilisé tel qu'entre Philippe Auguste et Saint Louis la France a pu en fournir au monde un modèle approché. C'est ainsi que nous voyons se confirmer les origines du matelot telles que je les ai présentées au début de cet ouvrage et en accord avec tous les historiens de bonne foi, à savoir qu'il est né truand rustique entre les bannières de Bourgogne et de Champagne, façonneur de saintes images, dalle en pente et cœur doré, enlumineur enluminé, figoleur de majuscules aux riches heures d'ici-bas, celle de la pinte et celle des filles, celle du duc et celle du roi, et celle de la mort que Dieu bénisse.

Flac!

Une lame a claqué sur le flanc du *Matam*, tout a tremblé, une gerbe drue a fouetté les hublots et ça commence à dégoutter sur nos couchettes par les joints du rouf. D'où qu'elle vienne, l'eau qui entre dans la cabine fait une mauvaise impression. Quand on sait tout le funeste attrait que la mer éprouve pour les intérieurs de coque, la moindre eau qui suinte ou qui sourd vous donne un malaise, et la nostalgie de l'étanche peut tourner à l'obsession maniaque. Le plus maigre filet qui a trouvé sa voie préfigure la voie d'eau torrentueuse. C'est le délire de la goutte. A coup de suif, de glu, d'étoupe et de recettes bizarres, maints plaisanciers auront lutté en vain contre la goutte, cruelle goutte, avertissement fatidique, insidieux rappel de la vanité des entreprises humaines. Le bonheur sec n'est pas de ce monde, il n'y a pas de plaisirs étanches. Le *Matam* nous dispense à souhait ces vérités premières, car nous y baignons dans une humidité constante. C'est pourquoi la matière plastique, en nous délivrant de la goutte, sera tenue pour infiniment suspecte, tant le diable est habile à nous induire en sécurité.

Bang! cette fois le bruit a réveillé Collot.

- Qu'est-ce que c'est? dit-il.

- Un clapot. Nous sommes en mer, à la cape, il fait mauvais mais nous bouchonnons.

- Quelle heure est-il?

Ainsi la préoccupation avait résisté au sommeil. L'ultime vigilance du matelot restait curieusement braquée sur la chronologie et, au fond de sa torpeur, il cultivait le subtil malaise de se croire en péril dans l'intemporel. Pour en finir avec ce caprice de la raison je fis l'effort, n'étant pas recouché, d'entrouvrir le capot afin de consulter successivement le ciel et le compas ; à eux deux, ils m'aideraient bien à sortir de l'équivoque, à démasquer ces fichues sept heures, à les expédier au soir ou à les rendre au matin. Aucun succès. Pas plus de réponse à l'orient qu'à l'occident. Nul éclat, nul reflet ne trahissaient la position du soleil : un jour sale et diffus baignait tout le ciel sous un plafond de nuages sans nom, terne, sans fissure, uniformément livide, comme si le monde, las de courir après le soleil et renonçant à son système, s'était figé, en panne de rotation, dans un compromis d'aurore et de crépuscule, nimbé de lumière ubiquiste. Les lames couraient toujours aussi bêtement vers le nord-est et rien ne pouvait dire si la mer était creusée d'appétits nocturnes ou gonflée d'un sursaut matinal. C'est au cours de cet examen que, brusquement, je fus saisi par le silence de la mer. Non pas le silence allégorique tel que pouvait l'entendre un philosophe car, de ce côté-là, je ne lui demandais rien, mais le silence proprement auriculaire. Il avait fallu cette liberté d'esprit un peu morbide où je me trouvais alors pour que cette révélation scandaleuse me fût donnée.

Un jour d'hiver, comme nous évoquions des souvenirs de bateau en face d'un colin mayonnaise, le matelot avait brusquement posé la question insolite

- Au fait : maints auteurs, et pas seulement des poètes, nous parlent des tumultes de l'océan. Mais quels sont ces tumultes? La mer agitée fait-elle vraiment du bruit, et pourriez-vous me dire quel bruit ?

Pas de réponse. Concentrés dans un effort de sélection intense pour éliminer les vacarmes confondus de la brasserie et du boulevard, nous partîmes, chacun de notre côté, à la recherche du bruit de la mer au fond de nos souvenirs. Faisant appel à mes traversées les plus héroïques, j'y trouvai sans peine un certain nombre d'images sonores assez bien conservées telles que gémissements de brise, trépidation de folles hélices, tôles vibrantes, paquets d'eau éclatés sur le pavois, puits à chaînes tonitruants, cascades en cursives, écroulements de vaisselle et soufflets d'écume dans le tuyau de l'oreille, mais pas moyen d'isoler ce prétendu fracas des flots furieux; et les souvenirs de voile, moins encombrés d'échos parasites, et plus récents, n'en disaient pas davantage. Il semblait bien que pour élever la voix au diapason dramatique, la mer dû rencontrer quelque chose qui ne fût pas elle, digue, plage, poupe, roc, drisse ou bastingage; livré à soi, l'océan ne me fournissait, en mémoire, aucun tapage à sa mesure. Collot, lui non plus, l'oreille tournée en dedans n'entendait rien qui fût imputable à la mer seule. Il se demanda si l'énormité de certains bruits ne décourageait pas le souvenir. Je fis observer que le gros temps vécu nous imposait probablement d'autres soucis que d'enregistrer un bruit que l'obsession pouvait rendre négligeable et Collot suggéra enfin cette proposition impie que la tempête après tout pouvait bien être muette. Il avait donc raison, ou presque : l'illustre fracas n'était qu'un long murmure. Je veux encore croire qu'il s'agissait d'une hallucination désobligeante car, non seulement le phénomène ne s'est jamais reproduit, mais le souvenir de ce hiatus ne m'empêche pas d'associer les grands coups de chien à la voix criarde où nous oblige un tintamarre extravagant. Je ne m'explique donc pas ce phénomène d'abstraction spontanée qui a pu, entre autres, abolir quelques minutes le bugle assourdissant de la brise engouffrée dans l'oreille et sa vocalise effrénée dans les cordages pour ne laisser qu'un vaste susurrement. Les flots se déchaînaient dans un crissement de taffetas chiffonné, la tempête froufroulait, les vagues se déchiraient comme de la soie, les plus impétueuses pétillaient de la crête ou passaient comme une friture et, de-ci de-là au hasard, des remous, floc! une serpillière claquait dans la lessive.

La trouvaille me parut importante et je voulais regagner ma couchette pour en faire part au matelot, quand je m'aperçus qu'il était debout près de moi, battant des paupières et se rinçant le visage au vent bourru.

- C'est bien vous qui aviez raison, hurlai-je, la mer, même grosse, ne fait pas grand bruit. Il me fit répéter, parut surpris et me gueula quelque chose comme : « Je vous l'avais bien dit. » Puis, tout bougonnant, il se mit à chercher lui aussi, en vain, entre ciel et mer, quelque preuve du soir ou symptôme de matin. Une idée lui traversa l'esprit
- La lumière? cria-t-il en levant les yeux pour voir en tête du mât si notre fanal était encore allumé.
- Éteinte.
- Depuis quand?

- C'est encore comme ce foutu chronomètre ; on ne sait même pas si la lampe brûle huit jours ou une nuit.

Jusqu'à présent, en effet, la flamme de notre feu de route ne s'était jamais, en notre présence, éteinte de mort naturelle, soit que nous la soufflassions à l'aube ou que le vent s'en fût chargé. Je pense néanmoins que, mèche basse, elle pouvait durer trois nuits d'été, mais il arrivait qu'elle s'éteignît par accident. Ce n'est après tout qu'une lampe dite tempête, fort apparentée à celle qu'on allume le soir pour aller décrocher une gousse d'ail au plafond de l'écurie et qui peut, effectivement, braver les tempêtes rurales, le temps de traverser la cour ou d'aller chercher le vétérinaire. Toutefois, la nôtre est bien un article de mer, avec son point de drisse et de hale bas, mais conçue pour le feu de mouillage, au port, et il ne faut pas trop préjuger du sobriquet.

- D'ailleurs, dis-je, les experts ont établi que les feux à pétrole les mieux constitués ne résistaient pas à un vent supérieur à la force quatre. Et, sans nous vanter, voilà un petit zéphir qui doit bien faire dans les...

- Je vous en prie, ne jouez pas avec les chiffres. Et puis la vitesse du vent n'a rien à voir avec la fuite du temps, vous divaguez un peu, capitaine. Au fait, n'est-ce pas hier soir que vous avez hissé la lampe, et que vous n'en finissiez pas?

Peut-être bien, oui. De toute manière, la mise en place du feu de route avait été, plus encore que d'habitude, laborieuse et contrariée. Le matelot qui s'évertuait en bas à surveiller un vin chaud, sans cesser de dormir, m'avait hélé à plusieurs reprises, me demandant si ça allait, si je n'avais pas besoin d'un coup de main et s'inquiétant de savoir si je m'étais attaché, sachant, bien sûr, que la filière et son mousqueton rouillé barbotaient comme toujours sous le coquepit, emmêlés dans le tuyau de la pompe et la ligne à maquereau. Oui, le matelot s'inquiétait sincèrement, mais pour un peu il eût pensé que j'étais maladroit ou désireux de faire valoir une bien modeste besogne. Modeste assurément, et obscure et ingrate. Il ne pouvait pas savoir. Lampiste encore que capitaine, j'avais imaginé en effet, pour hisser notre fanal, un système compliqué, minutieux, ne comportant pas moins de quatre manilles et auquel je n'avais pas jugé bon d'initier le matelot. Au demeurant, la mission ne m'était pas contestée. En général, nous sommes interchangeable pour toute manoeuvre ou besogne, mais il y a un petit nombre de spécialités mineures qui se sont réparties entre nous sans qu'il y eût jamais acte de candidature, aveu d'inaptitude, évidence de talent ou tirage au sort. Je crois finalement que tel de ces emplois échut à l'un parce qu'il répugnait sourdement à l'autre et que la spécialité a pris peu à peu son pli, grâce aux petites flatteries et dérobades inavouées du partenaire ; mais, en fin de compte, la balance est égale et nous veillons à la justice de ce protocole tirauculaire. Les seules corvées sans titulaire et cyniquement reconduites, sauf urgence, sont l'écopage et le nettoyage des fonds. C'est ainsi que m'incombaient les missions lampaires. Pour alimenter les réservoirs, écarter de la bouteille incertaine les objets répugnants au pétrole, régler la mèche et autres manipulations préalables à l'abri du rouf, Collot me secondait volontiers mais, le moment venu, je montais seul sur le pont disputer ma lanterne à la nuit. Non seulement le matelot n'éprouvait aucun scrupule, mais il avait comme un petit air de consentir à l'heureuse manie d'un patron qui tiendrait l'office du luminaire pour privilège de chef. Il n'a pas tout à fait tort, c'est une manie en effet. Si j'aime voir mon quinquet grimper entre les haubans, ce n'est pas tant que le règlement m'y oblige ou que la sécurité m'y invite, il y a une question de moral et de sentiment. La lueur dans la nuit, c'est une vieille histoire que vous connaissez aussi bien que moi. Hissant la verrine au grand mât, je me sens accomplir un acte important. S'il ne fallait que tourner un bouton, le soin des feux de route me laisserait indifférent, mais la flamme c'est une autre affaire. Elles se font rares, on les voit peu à peu s'éteindre avec les vérités premières. Elles ne brûleront bientôt plus que pour les simagrées folkloriques et la dernière ira dépérir sous un globe culturel. On n'a plus besoin de symboles, mais symbole est bientôt dit et les vieilles bigotes allumeuses de cierges sont peut-être les vraies gardiennes de la foi.

Le matelot, tête levée, interrogeait toujours la lampe quand il reçut un paquet d'embruns en pleine figure. Il s'en purlécha, comme dans un rêve.

- En tout cas, dit-il, nous ne dérivons presque pas et notre position n'a guère changé.
- On peut même dire que nous sommes toujours en Manche, de la même façon que nous sommes en juin. Voilà deux points acquis, solides, généreux, de quoi se retrouver à l'aise.
- Oui, mais le mois de juin ne va pas durer indéfiniment.

Le truisme avait sans doute un sens caché ; à tout hasard, je répondis par une formule de réconfort :

- Tant que nous ne prenons pas le jour pour la nuit, nous tenons le bon bout, et nous verrons bien quand il fera nuit.
- Ah bien sûr! bien sûr, mais quelle nuit sera-ce? Celle d'hier ou d'aujourd'hui? Ou celle de demain?

Bon, ça recommençait. Une écharpe d'écume vint encore nous fouetter le visage et fermer la bouche, nous laissant penauds et vexés avec l'impression qu'on nous avait craché dessus. Je retournai à mon grabat, suivi du matelot que j'entendis derrière moi tirer le capot, avec un peu de nervosité : un roulement sec et bref comme on claque sa porte au nez d'un farceur abusif.

Il grommela encore quelques paroles mollement éperdues à propos des matins ratés et des soirs anticipés, puis s'affala dans le duvet mouillé comme sous l'aile moite de l'autruche. Tout embarrassée qu'elle était, sa voix flottait dans une espèce d'euphorie visionnaire comme celle du médium fasciné par la pagaille des temps. Pris de contagion, l'idée me vint aussi que nous étions à la cape dans une dépression anachronique, le révolu dans le tape-cul, le devenir au bout de l'aussière et j'en étais à brasser une manière de salade éphéméride quand le matelot, d'un violent coup de ronflette, m'avertit qu'il avait débrayé. Il m'entraîna bientôt dans son abîme comme dans le tourbillon suceur d'un navire engouffré.

Le Matam encaisse. Allusion au capitaine albinos. Les harpes éoliennes. Rencontre du chalutier. Mesquineries du capitaine. Les dessous de la tempête. Règlement sur l'appétit et la soif. Ciels et cieux. Le mystère de l'aussière. Enquête sur la fin des filins.

Une détonation vient d'ébranler le flanc tribord et tout le bateau a résonné comme une grosse caisse. Il y a de hautes lames qu'on voit monter sur vous, noires, luisantes, blanches de rage, crêtées d'écume crissante, prêtes à s'écrouler sur leur proie, mais qui passent gentiment leur chemin sous la quille, se bornant à vous soulever mollement comme une bestiole étrangère à leur passion ; il en est, en revanche, de petites, fourbes et hargneuses, qu'on ne voit pas venir mais qui guettent l'ouverture et vous lâchent leur paquet, admirablement ajusté, avec le bruit sec et plein des coups heureux. J'en ai ressenti le choc dans les côtes et une bouffée d'inquiétude a déferlé sur ma torpeur. Cela rappelle un peu les bombardements sous abris, quand l'obus de 120 vient troubler une somnolence habituée au 77. On reconsidère l'épaisseur des rondins. Oui, le *Matam* est un bateau solide, membrures chêne rivé cuivre, mais si la lame avait éclaté sur le rouf, je verrais sans doute à présent un vilain ciel encadré d'échardes. Jusqu'où peut aller la résistance du bateau? Oui, je connais bien l'histoire de Voss, la pirouette en plein typhon à l'heure du thé; je sais que la coque, dite à bouchain vif, lui permet d'esquiver à moindre effort et je me demande si ce même bouchain vif ne la rend pas plus vulnérable, à l'avant, quand l'étrave retombe de tout son poids de chaîne pour se faire cueillir d'un formidable uppercut sous le plat du menton; j'ai quelquefois l'impression qu'il demeure groggy et que la mer en profite pour le travailler sournoisement au-dessous de la ceinture. Je le sens manié, remanié, aspiré, refoulé par un concours de masses liquides violemment insidieuses, acharnées à le disjoindre en douce. Ayant l'oreille près du bordé, j'entends courir sous la coque de gros glouglous furtifs, des bruits de suction et de friction, toutes sortes de murmures forcenés qui dénoncent un sourd travail de sape hydraulique, et toute la carcasse geint.

Tourné contre la muraille nue et brute, je vois le bourrelet d'étoupe goudronnée que le calfat, sans goût, n'a pas pris la peine d'arser. C'est rudimentaire, archaïque, mais ça tient le coup depuis la plaisance gauloise, on dirait du poil d'auroch bourré à coups de massue dans les coutures d'un chêne druidique. Il ne semble pas, d'ailleurs, que le *Matam* fasse beaucoup d'eau par la coque et celle que nous embarquons par le coquepit est peu de chose, quelques giclées rageuses, un seau par-ci par-là. L'obsession de l'écopage ne vient même pas nous tirer de la torpeur et je veux bien croire que l'ancre flottante nous a endormis dans une sécurité loyale. A dire vrai, je n'ai plus tellement envie de dormir et mon engourdissement est plutôt celui d'une grasse matinée un peu sordide. Pour tuer le temps, je me fais des idées. Derrière cette planche de trois centimètres, il y a toute la mer qui bat, la mer informe et stupide, exaspérée contre le réchaud à alcool, les pipes, la lampe à pétrole, le tire-bouchon, tout notre petit bazar de vadrouilleur sentimental, tout le mirifique chargement d'une plaisance effrontée qui fait sa planque au sein du chaos. Oui, le *Matam* est solide et rusé, conduit avec sang-froid, mais il encaisse des mornifles qui font écho dans ma mémoire et l'image du fameux bouchon est déjà moins efficace.

Sur la puissance d'un coup de mer bien ajusté, je sais à quoi m'en tenir depuis que, naguère, passant à travers un cyclone, à bord d'un petit cargo bananier, j'ai vu la passerelle tordue et l'échelle de tôle tire-bouchonnée comme un copeau de fer-blanc. Ce j'ai vu est maladroit. Depuis qu'il est devenu tantam du reportage de choc, on ne peut plus écrire j'ai vu sans troubler la confiance du lecteur. Manque de chance, il se trouve en effet que lesdites choses terrifiantes et vues se sont bien produites sur le navire en question, mais non sous mes yeux. Ce bâtiment yankee, battant pavillon du Honduras, avait un équipage espagnol renforcé par un originaire de la Mouffetard et commandé par un capitaine suédois, excessivement boréal, albinos pour tout dire. Ce détail n'a rien à voir, semble-t-il, avec le cyclone annoncé, mais, comme les primitifs, je suis très impressionné par l'être albinos et le défi qu'il porte à l'ordre universel. Un cyclone de l'hémisphère nord, par exemple, abordé par un capitaine albinos, pourrait très bien s'autoriser à tourner à l'envers comme les cyclones de l'hémisphère sud. Quoi qu'il en soit, ayant paré le dispositif de gros temps, nous n'avions plus rien à faire sur le pont et le

steward, un Polonais taciturne, infirme et bigot, m'avait retenu dans sa cabine, pour l'aider, me disait-il, à préparer les tournées d'ouiski prévues par le règlement à la sortie du cyclone. Nous donnions de la bande sur je ne sais plus quel bord et le stiourt était assis par terre, ayant disposé sa jambe de bois de manière à bloquer sa position en vue d'une dégustation décente. On rencontrait encore, dans les eaux américaines, des capitaines assez libres pour embarquer un Polonais unijambiste en lui confiant la garde et la répartition des boissons fortes. Nous avions également à bord une femme enceinte, unique passagère. Entrée dans sa cabine à Puerto Cortez, elle n'en devait sortir, et non libérée pour autant, que devant la statue de la Liberté. Le jour entier que dura le cyclone, et tandis que mugissait l'atmosphère en travail, nous entendions, par intervalle, une petite voix aiguë et plaintive s'échapper de la coursive où la mystérieuse et intéressante recluse avait sa cabine. Très émus, nous crûmes d'abord que la passagère était en mal, mais il fallut convenir qu'il s'agissait de petits cris folâtres, comme si la jeune femme eût prêté à l'ouragan des intentions d'escarpolette. A plusieurs reprises, en effet, le stévat m'envoya demander à travers la porte si tout était all right, car l'éventualité d'un accouchement cyclonique lui semblait à la fois une aubaine et un tracas. De la coursive torrentueuse où j'accomplissais ma mission, je revenais mouillé jusqu'aux genoux pour dire que non, tout allait bien et que la joyeuse parturiente n'avait besoin de rien. Alors, en peu de paroles et beaucoup de gestes, le Polonais m'expliquait comment les contorsions de l'atmosphère pouvaient contribuer à l'échéance précoce de l'enfant tourbillonnaire et, de sa main velue, il exprimait à la fois les arrachements du météore tortueux et je ne sais quelle délivrance en vrille puis, retroussant sa manche, il se signait à tour de bras et me proposait un petit coup de visqui. Pendant ce temps-là, au-dessus de nous, la mer défonçait la passerelle, retournait les manches à air et tortillait les échelles de ferraille, tous objets moins solidement accrochés que cet enfant, dont il semblait que le cargo lui-même fût gros.

Étendu sur la couchette agitée du *Matam*, je vois défiler ces vieilles images qui se croient opportunes, mais le gros temps vécu n'est pas tellement propice à l'évocation des tempêtes révolues et d'ailleurs, depuis que je navigue à la voile, c'est comme si je n'avais jamais navigué auparavant, tout y est neuf, même la mer. On dirait qu'elle forcit encore et la brise vient d'appuyer une série de rafales comme pour attraper le contre-ut dans la balancine. Le *Matam* est une harpe accordée en plaisance et le vent y joue sa cantilène à tous crins. Quelle musique ça devait faire quand l'ouragan attaquait son fameux scherzo pour armada de violoncelles à huniers. Ici, bien que tous les cordages soient de la partie, je n'entends qu'une ligne mélodique très finement modulée, mais sans doute l'accord est-il parfait entre les filins graves et les haubans raidis en chanterelle. Moi qui suis dans la caisse, je peux dire qu'il était fameux luthier celui qui fabriqua ce théorbe à tape-cul. On ne sait pas grand-chose encore sur les harmonies du grément et je m'en étonne. Il faudrait, au moins, que l'oreille des capitaines fût instruite à estimer la brise au son qu'elle donne. Plutôt que la triste échelle Beaufort, le vent monterait la gamme et nous pourrions ainsi raconter à nos amis : « Halant au nordet la brise vint au mi bémol et nous primes deux ris, puis elle passa brusquement à la tierce et nous démâtâmes d'une rafale à l'octave. » Elle se tient à présent sur la dominante, un beau son filé intense et mugissant qui n'est plus de corde mais de cuivre ou de nacre, comme la conque énorme d'une sirène athlétique et le bruit de sirène fait dévier mon rêve à toute allure dans je ne sais quelle scénario de jugement dernier, puis soudain me vibre aux oreilles comme le signal d'une réalité aussi urgente que le fracas du grand mât ou la déchirure du tape-cul.

Dressé sur un coude et le visage collé au hublot, j'essayai de comprendre quelque chose à cet appel qui nous cornait dessus, mais je ne voyais que de l'eau. Puis la sirène se tu et Collot, réveillé lui aussi, me demanda si je n'avais pas remarqué un drôle de bruit. De nouveau, le hurlement se fit entendre, à petits coups répétés, impatients, comminatoires, et d'un bond nous fûmes debout à tirer le capot pour voir un gros chalutier qui passait tout près de nous, au ralenti. Une lourde baille comme celles de Grandcamp ou de Port-en-Bessin qui vont pêcher en Irlande. Elle roulait si fort qu'on lui voyait, tour à tour, le pont dans toute sa surface et la coque jusqu'à la quille veloutée d'algues vertes. On distinguait dans la cabine de pilotage le visage du patron collé à la vitre. Un seul homme était dehors, le ventre appuyé sur la rambarde, jambes écartées, admirablement immobile, comme rivé à la tôle.

Peut-être, ayant corné depuis longtemps, le chalutier avait-il flairé le yac abandonné, quelque sinistre aubaine, quelque drame à bénéfice, et il n'avait pas craint de se dérouter pour flairer l'épave. Quand il vit émerger du rouf ces deux figures torpides et béates, il ne marqua aucune déception, mais nous considéra quelques instants, sans un mot, sans un geste, cherchant à se faire une opinion sur cette paire de Parisiens fantômes si parfaitement détachés des agitations du siècle et souriant dans les

vapeurs d'un sommeil bienheureux. A tout hasard enfin, il nous cria dans ses mains quelque chose qui pouvait ressembler à :

- Besoin de rien?

Non, tout allait bien, merci. La sirène prit congé, sur un ton qui me parut légèrement pincé, tandis que l'homme esquissa un geste l'air de dire : « Allons! ce sera pour la prochaine fois. » Et la pesante ferraille, sursautant au réveil de ses trois cents chevaux bolindères, vira de bord, reprit son cap au noroît, disparut presque entièrement derrière une lame pour repaître, déjà loin, ne montrant plus que son gros derrière informe et dodelinant. Nous restâmes quelques instants accoudés sur le rouf à suivre du regard la silhouette de ce bon gros visiteur qu'il avait bien fallu éconduire sans même lui offrir à boire, et nous eûmes un vague regret à le voir s'éloigner, pataud, bas du cul, fortement déhanché, comme un gros pèquenot clopinant dans les labours et fredonnant sa pétarade.

La rencontre nous avait un peu ragailardis. Collot en parlait même comme d'une apparition compatissante, évoquant la majesté du roulis, la fière posture du matelot philanthrope et sa voix rude lancée comme une fraternelle amarre.

- Une amarre, dis-je, probablement lestée par une idée de prise ou de prime.

- De toute manière, il ne s'est pas déroulé pour nous dire des sottises.

- Toute présomption d'épave vaut le dérangement. D'aucuns ont péri en mer pour pêcher une caisse de biscuit.

Bien sûr, mais le matelot, lui, en tenait pour la gentillesse. Hé oui! tous pirates, on le sait bien, mais Collot est de ceux qui font confiance aux pirates et je le voyais si chagriné par mon allusion que je me sentis coupable d'avoir un peu trahi les conventions du grand jeu où nous avions partie liée. A terre, le matelot est déjà porté aux opinions généreuses, mais sitôt le pied à bord, il construit enfin l'univers à sa guise, celui qu'il a rêvé, superbement légendaire, baigné de toutes les grâces du répertoire, brutal et noble, paré de vertus décoratives, interdit à la bassesse, ouvert au miracle. « Sur mer, dit-il, un franc salaud ne va jamais loin ; parti avec le jusant, il est renvoyé avec le flot, mort ou vif. »

- Oui, oui, disait-il, tous pirates, d'accord, et, moi aussi et vous avec bien sûr, forban de bonne famille qui trompez en plaisance la nostalgie des grands pillages flibustiers. Tout ça n'empêche pas les sentiments. D'ailleurs, ajouta-t-il en levant les yeux vers le grément, notre bateau n'a pas du tout l'air d'une épave. Ces mécaniciens-pêcheurs ne savent pas ce que c'est qu'un voilier à la cape.

- Plus tellement justifiée cette cape, on dirait que ça se calme un peu, non?

- Hé, tout de même, y en a encore de pas vilaines, regardez celle-là, quelle hauteur à votre avis ?

Le *Matam* fit une glissade onctueuse jusqu'au fond d'une vallée d'écume, piocha dedans comme pour soulever la butte et se cabra sous la haute lame bien moulée qui se magnait pompeusement le train dans le style japonais, avec un long rinceau de mèches baveuses courant sur sa crête.

- Cinq mètres cinquante?

- Sept, huit?

- Ça dépend si le creux est compté.

- Si on est dans le creux, il faut bien le compter.

- L'histoire des creux et des bosses, on n'a pas fini d'en discuter.

- Vous allez chercher le niveau de la mer dans ce bordel ?

- Faites-vous une raison, matelot, les tempêtes sont des illusions d'optique.

- Et vous capitaine, vous ne seriez pas une illusion d'optique, par hasard? Depuis quelque temps, je vous trouve les contours un peu flous.

L'échappatoire était bien dans la manière du matelot qui pratique volontiers ce que Platon appelait le sophisme des poulaines, mais ce recours à l'argument personnel gueulé dans le vent prenait une autorité indue. Nonobstant, je continuai mon entreprise de dénigrement

- Le plus attristant, c'est qu'à l'instant même où nous causons et à l'endroit même où le flot nous émeut, tout est calme à deux mètres sous nos pieds.

- Il y a toujours des trop malins qui déprécient les phénomènes de la nature.

- C'est une colère à fleur de peau, un froncement de sourcils. On se croit perdu, on fait des vœux à la Sainte Vierge et les petits poissons se prélassent sous la quille, comme dans un aquarium.

C'est tout de même humiliant, non?

- Je me fous de l'envers des choses, dit Collot, et je vais me recoucher.

Par acquit de conscience, nous jetâmes un coup d'oeil sur le *Matam* et Collot affirma, une fois de plus, qu'il bouchonnait. Bouchons nous-mêmes, nous ne demandions qu'à flotter sous la protection d'une si gracieuse image. Par convenance encore, nous accordâmes au *Matam* quelques menus soins gratuits : j'allais tâter la barre pour sentir qu'elle ne fatiguait pas dans son raban et le matelot fit semblant de raidir l'écoute de tape-cul qui n'en pouvait mais. Un coup d'écope dans le coquepit. La paire de tenailles qui traînait fut rentrée. Il eût été plus utile d'aller vérifier notre aussière d'ancre flottante, mais l'expédition ne fut même pas envisagée. Un coup d'oeil lointain nous parut suffisant.

- Elle travaille un peu mollement, on dirait.

- Ça va, ça vient, forcément.

Une fois dans la cabine et retrouvée cette merveilleuse portion d'air tranquille, nous tombâmes assis sur nos coffres, jambes molles et tête lourde. Les oreilles dégorgeaient leur bruit de vent. Une méfiance ou peut-être un sentiment de dignité nous retenait maintenant d'aller une fois encore nous anéantir dans le kapok. Le matelot chercha une pipe. Bon signe comme on sait, mais les manières n'avaient pas l'entrain habituel. Il mordilla le tuyau, le trouva bouché, crachota, hésita, chercha des yeux un bout de quelque chose pour le curer puis y renonça, étonné de soi-même. Je m'aperçus alors que l'idée de pipe m'était sortie de l'esprit et je me demandai depuis quand nous n'avions pas fumé. Il y avait là un symptôme de désordre intime. En revanche, il me sembla que je mangerais bien un morceau et cette velléité d'appétit me fit excellente impression.

- Qu'en dites-vous, matelot?

- C'est une idée, dit-il, mais visiblement il n'avait pas l'eau à la bouche.

- Manger nous réveillera peut-être. Vous tenez à manger chaud?

- Non. Plutôt quelque chose de frais.

Il souligna le voeu d'un claquement visqueux de la langue. Comme il restait trois oeufs durs, je préparai, à genoux sur le plancher, une espèce de galimafrée acrobatique avec le contenu d'une boîte de sardines et un bon filet de vinaigre pour diluer les humeurs. Le plat avait bonne mine et Collot en apprécia beaucoup les couleurs, d'une voix artiste plus que gourmande.

- L'extraordinaire coup de pompe qu'on a eu, murmura-t-il d'un ton plein de mystère en coupant le pain mouillé.

Nous étions encore tous deux sous l'effet d'un sortilège et convalescents d'une orgie secrète, un peu vexés de nos faiblesses, mais agréablement gorgés de sommeil. Nous attaquâmes les sardines aux oeufs durs comme si elles dussent colmater les dernières poches de torpeur. A la troisième bouchée, Collot passa dans le coquepit en disant : « Voilà une bonne recette, mais je la goûterai mieux à l'air vif. »

Dehors, le matelot s'installa de biais, l'assiette posée un peu à distance, et se remit à manger sans rien dire, avec une lenteur qui singeait la dégustation. Le capitaine, lui non plus, n'avait pas l'air de s'emballer sur le petit plat moelleux. A la deuxième bouchée, l'appétit se déclarait à peu près satisfait. Vraiment, le phénomène était nouveau. Aucune turbulence n'avait jusqu'ici prévalu contre les cassoulets ni les riz au gras. Il peut arriver que nous n'ayons pas faim ou, pour mieux dire, que nous n'ayons plus faim, mais quand nous avons faim c'est d'une faim généralement peu chichiteuse, insensible aux circonstances. Elle correspond, en gros, à l'appétit d'un jeune soldat tempéré par le discernement de l'âge mûr. En temps ordinaire, les sardines aux oeufs durs vinaigrette nous eussent agréablement, mais tout juste, rassasiés. Or, non seulement l'appétit tombait mais, à l'examen, il ne pouvait même pas dire ce qu'il voulait. J'avais beau interroger mon assiette et remplacer, en imagination, cette brillante nature morte où le jaune d'or et le blanc huileux se mêlaient au rose nacré des sardines, par du caviar, de la purée de pommes de terre, de la ballottine de boeuf ou du yaourt miroton, je n'obtenais qu'un appétit de plus en plus réticent. Et je voyais bien que le matelot, de son côté, avait la fourchette molle. Collot calait. C'est encore une chance que nous ayons, à quelques détails près, les mêmes réactions de convives car, dans un équipage à deux estomacs, la discordance des appétits peut engendrer une mésentente plus grave. La fraternité digestive n'est un sentiment vulgaire que pour ceux qui n'ont pas le sens religieux. Il faut ressentir, comme un état de grâce, la commune envie qui vous appelle à rompre le pain ou à nettoyer une assiette de frites. Et si, une autre fois, une même nausée vous réunit au fond de la même impasse, front contre front, c'est encore le signe d'accordailles obscures. Si Collot s'était jeté sur sa pâtée avec entrain ou s'il avait, même avec doigté, raclé son assiette en me laissant le cœur sur les lèvres, il me serait venu peut-être un vilain sentiment de jalousie. C'est une chose bien précieuse pour l'amitié que d'avoir faim ou soif en même

temps et, sur ce rapport, nous pouvons nous flatter d'heureuses coïncidences, à cela près, je dois avouer, que mes soifs sont étanchées à moins de frais. Sur une proposition du matelot, nous avons décidé de ne boire le vin qu'au goulot. Selon lui, c'est un moyen de réduire la consommation, car on ne se trouve plus dans l'obligation de finir un verre où, par aventure, il resterait une gorgée sans soif. Cela est ingénieux, mais il y a une deuxième raison, tacite : la tournée au goulot est emphatique mais secrète, franches lippées, rasades occultes où s'effacent les distinctions quantitatives. C'est ainsi que jamais bouteille ne fut empoignée à bord que nous n'y bûmes tous deux à discrétion, étant admis que la modération du capitaine n'offenserait plus à l'intempérance du matelot.

- Quand vous me laisserez la parole, dit Collot, j'aurai peut-être un mot à dire là-dessus.

Ce jour-là, pourtant, le vin rouge fut inopérant et l'essai que nous en fîmes pour mater les sardines fut, à la grande surprise du matelot, un échec.

- Dommage de jeter ça, disait-il, fasciné par son assiette qu'il me tendait d'un geste court, un peu chagrin à l'idée que je pusse m'en régaler. Je le rassurai bientôt et les deux portions furent balancées à la mer. Ce fait, unique dans notre histoire, ne laissa pas de nous troubler et c'est à ce moment-là, je crois, que nous décidâmes d'en finir avec cette cape où nous sentions venir les ultimes déchéances. Peut-être la décision ne fut-elle exécutée que le jour suivant, dont je ne saurais même pas dire s'il fut jour usuel et longitudinal ou lendemain mythique et latitudinaire. Encore une fois, les temps de cette cape ont une mesure qu'on peut discuter, comme on le fait pour la Genèse dont les jours sont proposés pour époques. Et si je dis, par exemple, qu'un équipage magdalénien, ayant mis à la cape au déclin du paléolithique, n'en sortit qu'à l'aube du néoplastique, vous comprendrez mieux les sentiments que nous éprouvions à l'instant de remettre ça dans le cours des choses.

La mer commençait à peine à s'assagir, mais la brise avait nettement faibli en remontant au nord. Conditions atmosphériques un peu détendues sans qu'on puisse dire, toutefois, qu'il y eût beaucoup d'insouciance ni de gaieté dans les airs. L'eau et le ciel avaient leur couleur de vieux zinc blanchi et cette lumière de perle malade qui fait le bonheur un peu facile des peintres. C'était la Manche tourmentée de gris, chamarrée de gris, loyalement ambiguë. J'ai toujours eu d'excellentes relations avec la grisaille, étant moi-même de la famille des gris et revenant toujours au gris comme au climat natal. Je suis donc fondé à dire que l'art du gris se complaît souvent à peu de frais dans une distinction prudente. Le gris fait toujours distingué, mais c'est aussi le recours des pauvres et des infirmes qui, ne pouvant y suffire, abandonnent lâchement aux concierges les couchers de soleil et les clairs de lune. La méfiance, le dédain et la passion du gris peuvent se justifier à toutes les étapes de l'exploration du gris. Pour bien aimer les gris, il faut attendre, chercher, découvrir le soleil, l'or, la pourpre et l'outrémer cru, remonter aux sources du gris. Un matin que nous sortions du Havre, nous vîmes derrière nous se lever le soleil dans un de ces décors que les cartes postales ni les calendriers des pétés n'oseraient plus nous en offrir. La mer était calme, à peine soulevée d'une houle un peu grasse, encore noire dans les creux mais déjà caressée de lueurs violettes et de roseurs furtives. Serai-je assez brave pompier pour chanter la bravoure de ce matin pompeux? Il régnait sur Le Havre comme un poudroier sidéral mêlé à la poussière des ruines. Un air de miracle flottait sur la ville qui s'étirait à contre-jour sur un lit de braises et nous suivions les étapes de sa résurrection en couleurs, mauves et garance dans le carrousel des grues cabrées qui déchiraient l'horizon. Les réservoirs de pétrole, bombés dans leur coquille de nacre, allaient bientôt bâiller d'aise et, là-bas, sur Harfleur, les torches de résidu naphteux qui avaient ensorcelé la nuit n'étaient plus que feux follets déchus par l'aurore. L'aurore triomphait dans un ciel agencé de cumulus bibliques. Tous les gris étaient là en métamorphose et transfiguration, les blonds, les vineux, les cuivrés, les lilacins, ourlés d'or livide, gonflés à point pour les assomptions irisées, drapés en baldaquins, troués d'azur, nimbés de toutes les grâces du matin et traversés de sublimes rayons comme si, derrière l'horizon, Dieu le père venait d'ouvrir la main droite pour promouvoir à travers le monde sa grande bénédiction géométrique, vertigineuse et compatissante. Le matelot, que le phénomène avait surpris cassant la croûte, s'était immobilisé, le couteau piqué dans un bout de lard, la tête levée vers le ciel et l'œil ébahi par les cieux. Un de ces reflets qui croisaient dans les airs vint à passer sur son visage, dont les hautes couleurs s'allumèrent en arc-en-ciel comme pour signifier l'élection d'une trogne angélique à la gloire du réveil en fanfare. Alors, il s'envoya coup sur coup un petit bout de lard et une grosse bouchée de pain puis, d'une voix compacte et indignée :

- Les grands sujets, grognait-il, plus personne pour les peindre. Tous barbouilleurs de leur nombril. Orgueilleux et fainéants... Faut une sacrée modestie pour aborder un sujet pareil et le rater avec bonheur.

Pour nous aider à sortir de la cape, la météorologie n'avait donc pas réuni les conditions d'un réveil en fanfare. Nous ne répondions pas à l'appel exaltant d'un ciel de fête et d'un océan de béatitudes, mais à je ne sais quelle sonnerie intérieure qui nous avertit gentiment que tout homme bien élevé doit continuer on ne sait quelle route au bout de laquelle il est attendu. Il fallut remettre en mouvement une carcasse engourdie, ressentir le harnais froid qui se plaque aux entourures, rencontrer sous les pieds fragiles les embûches du passavant, ressaisir à pleine main la manoeuvre et se retrouver sur le pont comme sur la brèche. La première chose à faire était de ramener à bord l'ancre flottante, en se halant sur elle; Collot s'en chargea pendant que je dénouais le raban de la grand-voile en lui disant de m'appeler si ça tirait trop dur. Il n'eut pas besoin de moi bien que je l'entendisse, là-bas, accroupi sur l'avant, proférer d'inintelligibles apostrophes. J'en compris la raison en le voyant revenir avec deux mètres cinquante d'aussière déchiquetée, l'air du pêcheur qui n'en croit pas ses yeux devant le débris de sa ligne de fond ravagée par une carpe légendaire. Notre engin avait disparu. Ainsi, nous avions dormi, rêvé, sondé les vasières de la quiétude sous la protection d'un merveilleux système qui n'existait pas. Une bien bonne histoire, mais Collot trouva qu'il n'y avait pas de quoi rigoler à ce point car, selon lui, l'accident venait de se produire.

- Sans quoi, disait-il, on s'en serait aperçu. Le bateau n'aurait pas tenu comme il a tenu.
- Il a bien tenu, d'accord, mais en travers ; je vous l'ai signalé dès le début.
- Non, pas en travers, en biais, et il n'en fallait pas davantage pour étaler.

Soit. Mon dessein n'était pas d'établir la vanité de cet ustensile et encore moins de mettre en cause le génie du capitaine Voss. Je tiens, en effet, l'ancre flottante pour efficace quand elle réunit toutes les conditions de mouillage prescrites par l'inventeur, ce qui demande, il est vrai, beaucoup de soins et pas mal de chance. J'aurai l'occasion d'y revenir, un jour, dans des circonstances plus sévères. De toute façon, Collot ayant engagé là son amour-propre, ce n'était pas le moment de lui dire, par exemple, que nous aurions pu aussi bien mouiller un panier à salade, un filet à papillon ou le chapeau melon du capitaine Voss. Au reste, la question importante n'était pas là, car nous comprîmes tout de suite que nous allions nous demander jusqu'à la fin de nos jours comment cette aussière avait pu se rompre. A cinq ou six brasses du bord. Une belle aussière toute neuve ; quarante-cinq mètres de sisal première bourre, à cinq torons et deux pouces de diamètre, de quoi amarrer sans inquiétude une goélette de quinze tonneaux. Pétée comme une ficelle de confiseur. Collot en jeta les débris dans le coquepit, moignon lacéré, lambeau juteux qui témoignait d'un dramatique arrachement. Nous improvisâmes sur-le-champ quelques explications d'urgence, les premières venues ; elles n'étaient pas du tout satisfaisantes, mais il fallait prendre immédiatement position devant le mystère. Après quoi les soins de la manoeuvre nous détachèrent de l'énigme qui fut mise de côté pour examen ultérieur, à loisir. Collot s'en alla parer le foc, tandis que j'allais mollir la grande écoute pour libérer l'ixe. Un coup de roulis fit échapper le gui de mon épaule et la balancine péta. Accident bénin. La grand-voile n'en fut pas moins hissée mais, peu après, Collot étarquant l'amure de foc, celle-ci cassa au ras de sa poulie, ce qui promettait une de ces réparations funambulaires qui sont le régal de la plaisance en eaux calmes. Il fallut amener le foc en vitesse pour éviter les claquements forcenés de la toile et se garer du fameux coup de manille volante qui vous casserait la tempe comme une balle de fronde. A ces deux filins rompus coup sur coup, nous répondîmes aussi sec :

- A nous le bredindin!

Ce n'était pas cri d'allégresse ou invocation magique mais enfin, pour la première fois, nous articulions ces pimpantes syllabes dans le vif de la manoeuvre et nous étrennions l'appel à un moyen de fortune particulièrement choyé. Le pire imprévu a toujours un petit côté aubaine quand il vient tirer de l'inaction le frein de secours, l'extincteur, le bredindin, le cheval de renfort, le vice-président, la roue de rechange, le piquet d'incendie, la poire pour la soif et autres dispositifs de précaution exposés à l'ignorance de leur raison d'être et plus ou moins tourmentés de servir. Pourtant, il nous apparut, à la réflexion, que le bredindin pouvait avoir mieux à faire que subvenir à ces défaillances mineures si nous envisagions, par exemple, une rupture de drisse, et nous pouvions nous demander, en effet, si tout le cordage n'allait pas bientôt nous claquer dans les doigts.

- Ah! je le savais bien, capitaine, il fallait nous gréer à neuf.
- Je l'ai toujours dit, matelot, pas de lésine sur le filin.
- Une leçon de plus, capitaine.
- Les avaries font la sagesse, matelot.

Ce dialogue exprimait assez bien la discipline un peu spéciale mais librement consentie qui faisait du *Matam*, sinon le refuge des hiérarchies traditionnelles, du moins un séjour policé. Dans ces occasions-là, en effet, nous ne contestons jamais le côté honorifique de mes fonctions de capitaine. Le partage de responsabilité est admis, spontanément, sans arrière ni basse pensée de rejet. Tel est le privilège des velléitaires de bonne foi, et le *Matam* est l'un des rares bateaux qu'on puisse voir naviguer, jusqu'ici impunément, sous le régime de l'anarchie courtoise. Ce voyant, plusieurs dirigeants de club, deux commodores et un porte-parole officieux de la marine nationale nous ont suggéré de convertir le *Matam* en navire-école, mais nous avons craint que la pédagogie ne gâchât notre plaisance.

- Pour la balancine, dis-je, ce n'est pas bien grave. Telle qu'elle est rompue, on peut faire une épissure qui ne gênera pas et sans qu'il soit besoin de la dépasser. Et d'ici là, naviguer sans balancine. Quant à l'amure...
- Oui, oui, bien sûr. Mais l'aussière? Ne serait-ce pas le chalutier qui aurait passé dessus ?
- Pas si près tout de même. Nous aurions senti quelque chose.

Le matelot répondit que, dans l'état où nous étions, un croiseur nous serait rentré dedans comme dans un rêve :

- En tout cas, ajouta-t-il, le plus pressé c'est de remplacer l'amure : vous avez ce qu'il faut?
- On va trouver ça. Mais qu'est-ce que vous dites de l'hypothèse du poisson-scie?

Naturellement, le matelot y avait déjà pensé, mais sans y donner suite, car il ne voyait pas quel intérêt pourrait avoir un poisson-scie à scier une aussière.

- Il a pu scier pour scier, dis-je, et vous pensez bien qu'à partir du moment où un jeune poisson-scie se voit une gueule d'égoïne, il va commencer par scier tout ce qui lui tombe sous la dent, pour se faire la scie.
- Si vous raisonnez comme ça, je vous dirai que la coupure affreusement mâchée de l'aussière fait plutôt songer à la lubie sénile d'un vieux poisson-scie désaffûté. N'importe comment, le plus pressé c'est notre amure. Vous avez ce qu'il faut ?

Mais oui ; je sais bien qu'il y a des choses dont l'ordre est tacitement assuré par le matelot et d'autres que je suis censé tenir en leur place. Convention fragile. En effet, nous nous voyons bien ranger sans cesse un tas de choses, plus rarement les retrouver d'une main sûre. En tout cas, j'ai cru comprendre qu'il m'appartenait de savoir où sont les cordages. De quoi faire une amure de foc sera chose facile à trouver. Collot ayant réussi à saisir au vol le bout de balancine pour l'amarrer provisoirement au capot, il se pencha au-dessus de la cabine et s'inquiéta de mes investigations. J'avais déjà mis au jour un certain nombre de filins dont aucun ne faisait l'affaire. Du cordage sans emploi, ce n'est pas ce qui manque, il y en a un peu dans tous les coins, désordre apparent que peut démentir le souci d'avoir, en tous lieux du bord, un bout de fortune sous la main, et que pourrait confirmer l'embarras qu'ils s'ingénient à provoquer par désœuvrement. Les plus longs filins que nous trouvâmes d'abord étaient complètement cuits ou compromis par un toron lâché; les meilleurs étaient trop courts.

- Attendez, il y a de la ressource, dis-je en prenant le ciseau à froid pour ouvrir le coffre arrière, habituellement coincé. Ce coffre, ouvrant sur le coquepit, est une espèce de cavité assez profonde et obscure pour suggérer une idée d'entrepont, de cale ou de soute. Elle a des recoins inaccessibles où les objets peu usuels du genre dit à-toutes-fins-utiles s'acheminent tout naturellement vers l'existence fossile, principalement dans le sillon des membrures où se dépose un sédiment complexe fait de boue ferrugineuse, d'écaillés de poissons, de coaltar et de sisal en charpie, le tout irisé de pétrole lampant. C'est par là que s'élabore le subconscient du *Matam*. J'ajoute que l'odeur exhalée par cette écouteille est vivifiante ou morbide, selon l'humeur du nez.

De ce coffre cent fois mis en ordre et purgé, cent fois reconquis par un démon pagailleur probablement tapi derrière l'emplanture du tapecul, je tirai non sans peine un long filin que j'avais, l'autre jour encore, soigneusement relové. Il se dévida par secousses, raide, noueux, coqué, tracassier, farceur, à la manière du peloton de fil électrique rangé dans la boîte à outils et qu'on ne peut extraire qu'avec une guirlande de quincaillerie-surprise, comme si la tenaille, les pinces, le chatterton, les pitons, le tamponnoir et la vrille avaient mordu au piège d'un braconnier domestique. C'est ainsi que mon filin ramena de cet antre giboyeux une monture de fanal, un bidon vide, le vieux grappin du *Farfadet*, une douzaine de cosses enfilées en collier exotique, une planchette de chêne avec ses clous et plusieurs ferrailles sans nom mais immunisées sous la rubrique ça-peut-toujours-servir et laissées en prime par l'ancien propriétaire. Une fois libéré de ses prises, le filin fut identifié comme étant la drisse

de foc de l'année dernière et reconnu inapte aux missions de secours. C'est une chose difficile à se mettre en tête qu'une manoeuvre est rarement changée par caprice, que remplacer un filin qui casse par un filin prêt à casser n'est pas une opération saine, et que tout vieux filin traînant à bord, même présentant bien, doit être irrémédiablement tenu pour ingréable. Le principe est vicieux qui fait succéder l'usé à l'usagé, encore qu'il soit honoré dans les moeurs militaires où nous voyons les vieilles classes cuites, moisies et détoronnées, mises de côté soigneusement pour suppléer aux jeunes qui viendraient à manquer. J'ai toujours préconisé la mobilisation à l'envers et je commence à y avoir du mérite.

- Tout rechange de bord devrait être neuf, déclare Collot avec énergie, et tout filin déclassé à la mer!

Mais oui. Je tempère néanmoins cet arrêt en proposant que lesdits filins soient mis sous clef, à bord, en attendant d'être débarqués à terre où ils trouveront, selon grosseur, d'honorables fins de carrière en qualité de longe de manège, corde à sauter, élingue de cercueil ou motif ornemental pour ambiance-bar, tous usages où la rupture ne fait pas un drame. Admirables sentences, prescriptions judicieuses ; malheureusement, comme en toutes choses, il y a le côté sentimental qui vient contrarier la froide raison. Les vieux cordages sont aimables, on y tient, le maniement et le travail leur ont donné une souplesse, une docilité, que c'est un plaisir enfin que les boucler, nouer, lover et tourner ; ils ont une grâce languide acquise dans la douleur des étarquages à bloc, ils ont une couleur gris clair très douce qu'ils ont reçue du soleil, de la pluie et du sel, ils vous passent dans les mains, furtifs, comme un long pelage râpé, on y reconnaît la trace durement laquée par la gorge des poulies, ou le cal fuselé d'une épissure qui peut rappeler tel coup de rhum ou de tabac; et si vous écartez les torons, vous pouvez dire l'âge en appréciant la pâleur satinée du chanvre ou du manille longtemps serré sur soi-même.

Le beau-pré de cocagne. Querelle des dictons. Santander ajourné. Hommage à la science. Sirius et le pifomètre. Un crayon d'artiste. La règle posthume. Chinoiseries sur les pointes sèches. Les jumelles rivales.

Tout de même, il se trouva de quoi faire une amure de foc. Médiocre filin un peu moisi, mais il ne faut pas se laisser intimider par le moisi. Une chance : le filin était prêt à servir car il portait une cosse. Une cosse dont la rouille avait bouffé un peu de chanvre, en échange de quoi cet oxyde de chanvre donnait une heureuse impression de soudure et d'adhérence intime comme si la fibre eût conclu avec le fer un rassurant protocole de symbiose. Collot, de ses mains puissantes, y exerça quelques tractions et torsions accompagnées de han ! suggestifs, mais je voyais bien qu'il se contenait et l'expérience, à mon avis, ne dépassait pas l'épreuve d'un vent de force six ou sept. La vieille ficelle n'en fut pas moins déclarée bonne pour le service et la question de savoir qui s'en irait la passer là-bas dans sa poulie ne fut même pas posée. L'expérience avait prouvé que seul le corps du capitaine, en élongation sur le bout dehors, pouvait atteindre son capelage et y accomplir éventuellement, bras tendus, un geste utile. Nos dispositions physiques ont imposé à bord une convention tacite qui assigne à Collot les emplois d'Hercule et au capitaine les rôles avantageux d'homme-serpent et dépendeur d'andouille. Sauf exception bien sûr car, dans le feu de l'action, il m'est arrivé de soutenir le matelot dans un exercice de voltige improvisé, mais la figure est aussi précaire qu'une pyramide à l'envers. En général, dans la plupart des numéros, c'est le matelot qui fait le porteur, soit que j'escalade ses épaules pour grimper dans la mâture, soit que je sente une main de fer me happer à la ceinture quand je vais repêcher sous la queue-de-malet l'écoute de tape-cul tombée à l'eau.

C'est à la cheville qu'il m'empoigna quand j'allai m'aplatir sur le bout dehors, en reptation timide vers la poulie terminale qui attendait mon filin. Debout au vent, le *Matam* picorait un peu durement la mer, au grand rythme alexandrin, comme pour secouer le gros ver qui lui collait au bec. J'en reçus d'abord deux ou trois claques fort désagréables, de ces brimades qui frisent l'estrapade, avec l'irrésistible humiliation de l'homme mouillé. Cependant, la main gauche difficilement serrée sur l'étai bâbord, les rotules roulantes sur le bois rond, les abdominaux travaillant en ventouse et le sternum en bascule, mais les pieds saisis dans un fraternel carcan, j'essayai de passer mon filin à bout de bras dans la poulie qui bringuebalait sur sa manille. Réussir une aiguillée de fil par un temps pareil, c'est un coup de pot. Ce sont là jeux de plaisance. De toute l'année peut-être, je n'accomplirais beaucoup de gestes plus importants que celui-ci, à l'extrême pointe de la frivolité. Il n'était pas question de m'attarder sur ce bâton vexatoire qui me brandissait comme un empalé. Je sentais bien que le *Matam* ne supporterait pas longtemps cette grotesque figure de proue et, sitôt engagée l'amure, je me repliai sur l'étrave d'un mouvement chenilleux, puissamment aidé par le matelot qui, main sur main jusqu'à la prise de col, assurait mon retour.

Le foc fut envoyé enfin et le bateau, laissé libre d'arriver sur le bord de son choix, prit le vent avec bonheur et commença de tailler sa route, à peine gité.

- Quelle route, capitaine?
- Quel cap faisons-nous?

Le matelot sortit le compas devant la porte, à sa place habituelle, non sans tâtonner pour trouver la ligne de foi qu'il déclarait illisible.

- Alors?

La rose engourdie dans le sommeil magnétique avait sans doute le réveil pâteux. Les instructions cardinales se firent attendre.

- Sud-sud-ouest. Qu'est-ce qu'on va faire par là?
- Laissons courir cinq minutes, je vous offre un ponche.

Il semblait bien qu'une décision fût à prendre. Ces incidents de cordage nous avaient donné à réfléchir, et au pètement du troisième filin notre ambition d'atteindre Santander sans escale avait commencé de faiblir. La prudence commandait de relâcher quelque part afin d'y embarquer du cordage neuf. Pas de discussion sur ce point.

- Puisque nous allions reconnaître les Sorlingues, dis-je, autant nous arrêter là-bas. Je commence à croire que les Sorlingues, c'est une chose à voir.
- Vous n'allez pas recommencer à vous emballer sur les Sorlingues, dit Collot en nettoyant les verres d'un large coup de pouce, et si vous disiez Scilly, comme les cartes, vous en parleriez avec moins d'exaltation.
- On m'a dit que les naturels des Sorlingues vous servaient les meilleurs bricfastes qui soient au monde.
- A propos de briquedace, dit Collot, ça y est, l'appétit est revenu, pas vous?
- Si, mais hé! attention, je ne vous ai pas dit que je payais la double.
- La double allait sans dire, répondit Collot qui faisait le plein d'un premier verre. Mais si vous y tenez, je vous fais la petite ration?

Je prends le verre, soit, mais non sans blâmer sévèrement une telle impatience à épuiser nos provisions comme si l'escale était pour ce soir et le sémaphore en vue. O divine inconséquence! O immuable nature de la soldatesque insouciant et du souque-misère de misaine! O sacré foutu matelot à travers les âges! O cambuse au péril des mirages! A la seconde même où nous envisageons cette escale aux Sorlingues... et où sont-elles après tout ces îles à dormir debout... eh bien ça y est, voilà le matelot qui tape dans le rhum comme si le port était là avec ses bars et ses chipechandeurs.

- Ne vous énervez pas, capitaine. Il y a malentendu.
- Je dis une chose, matelot, c'est que nous allons aux Sorlingues pour faire du chanvre, et pas du rhum.
- Entièrement d'accord, capitaine, mais ne faut-il pas respecter la morale des anciens?
- ???
- Au sortir de la cape, à ras bord le hanap.

Rien à dire à cela, sauf que l'authenticité du distique me semblait suspecte; mais comment le prouver ? Ce n'était pas la première fois que le matelot me balançait des dictons à l'appui de ses débordements. Il a dû comprendre que je ne suis pas insensible à l'autorité de la rime qui donne à n'importe quelle ânerie l'accent des vérités éternelles. En réalité je me demande si, pendant les quarts de nuit, Collot ne forge pas laborieusement de faux proverbes millénaires pour me soutirer des ponches indus. Je riposte :

- Cassée la balancine, adieu la chopine.

Il réplique :

- A douleur de grément, bon tafia jamais ne ment.

Je me concentre une minute et je rétorque :

- Jusqu'à Santander ne remplis ton verre.
- Imprudence! Il n'est bon vin qui ne se pique en mer cantabrique.
- Pardon : A matelot ivrogne, adieu la Corogne.

Sans doute arrivé au bout de son répertoire, Collot réfléchit comme un forcené, puis :

- Sornettes que tout cela, s'écrie-t-il, tant il est vrai que jamais rhum de capitaine n'a saoulé de baleine.
- Complètement dénué de sens. Nous ferions mieux de parler des Sorlingues, savoir d'abord si nous sommes plus loin des Sorlingues que de Cherbourg et comment se présentent les atterrages de cet archipel enchanteur.
- On va vous dire ça tout de suite, capitaine, c'est bien facile à voir.

Manière de parler, car le ton, le visage, l'attitude entière du matelot se nuancèrent aussitôt de gravité, comme il se doit à l'instant d'aborder les épreuves de la spéculation géographique. Il rangea son verre et commença de réunir les divers accessoires qui devaient concourir à la solution du problème.

- Je parie, dis-je en fouillant de mon côté à la recherche des cartes Hédouin et de l'annuaire des marées, je parie que nous sommes plus près de Cherbourg.
- La chambre des cartes n'est pas un tripot, capitaine.

Il posa sur ses genoux le contre-plaqué où la carte en service était maintenue à plat par deux bouts de chambre à air, puis il leva la main pour trouver ses lunettes sur l'étagère, un vrai coup de chance. Le *Matam*, cependant, courait sans fatigue, la barre libre, au plus près bon plein. Même pour ceux qui ne savent pas, ces mots doivent suggérer la plus heureuse disposition des choses, la plus parfaite expression du bonheur vélique. A cette allure, notre bateau n'a besoin de personne, il préfère même

qu'on ne se mêle pas de ses affaires. Nous pouvions donc, à tête reposée, nous consacrer tous les deux à une étude serrée de notre situation sur le globe. En tant que dessinateur, Collot a toujours été le plus prompt à l'usage du crayon, de la gomme et du compas qui lui sont objets familiers. Je ne lui dispute que rarement ces hochets de la vanité scientifique, me réservant de faire triompher, ici et là, cette rigoureuse discipline du jugement discursif qui est la marque ineffaçable de l'enseignement secondaire, section B. A l'occasion aussi, je peux soulager les calculs du matelot par ces pratiques de la connaissance intuitive qui n'empêchent pas la surveillance des pois au lard sur un réchaud mouvementé, ce qui était justement le cas. La cuisine est mon lot, mais je suis homme à extrapoler les sauces.

Pour ce qui est du crayon calculateur, je dois dire que le matelot s'en sert, bon gré mal gré, comme un artiste qu'il est. Bien souvent, je l'ai vu tracer sur la carte une esquisse de dérive et même une simple route qui avait le mouvement de l'inspiration créatrice et la pureté du premier jet avec une irrésistible arrière-pensée de style et de note personnelle. D'accord avec les plus éminents hydrographes, Collot tient la navigation pour un art, et pour un art où le graphisme a son mot à dire. C'est pourquoi il emporte à bord les crayons gras et demi-gras attachés à sa manière d'illustrateur. Il vaudrait mieux, en principe, des crayons secs s'il est vrai que l'épaisseur d'un trait peut engendrer des erreurs de plusieurs degrés, mais cela ne servirait à rien, car il n'est mine si dure qui ne s'attendrisse entre les doigts de Collot. Certes, il peut concevoir l'immatérialité du point et la nature idéale de la ligne droite, courbe ou brisée mais il la préfère habillée de plomb ou façonnée au bec de plume et vous comprenez, qu'à nos âges, on n'aille pas chambouler sa vision des êtres géométriques. Enfin, la gomme étant la chose du bord la plus furtive et la plus insaisissable, c'est le gras du doigt qui se charge des repentirs et Dieu sait tout ce qu'un artiste peut exprimer avec le gras du doigt. On peut lire sur nos cartes les grandes routes bien sages et l'ennui des bordées en rengaine d'accordéon, mais aussi le parage inquiet crayonné de caps incertains, le polypier d'erreurs écrasées sous le pouce dans un frottis orangeux, une épave de chiffre en dérive sous un rideau de hachures plombées, un faisceau de relèvements noués dans un borbillon graphiteux comme un grain de pot-au-noir avec des reflets crépusculaires au viandox et la circonférence de vin rouge qui porte à trente milles. Bien entendu, ces documents ne sont pas à montrer à n'importe quel yaquemane, ils ne sont même pas recommandables à toute plaisance et nous n'en tirons aucune vanité.

Parlons un peu plus sérieusement. Vous savez qu'il existe deux sortes de navigation, l'astronomique et celle dite : à l'estime. Pour pratiquer la première, nous n'avons ni les moyens matériels ni même, grâce à Dieu, ces connaissances élémentaires à la tentation desquelles nous pourrions succomber. Mieux vaut nulle science qu'un peu. Je crois savoir que, naguère, pour m'humilier peut-être, le matelot étudiait en douce dans les livres ; mais j'y ai mis bon ordre. Deux ou trois fois, il m'a fait miroiter les avantages de la parallaxe ou des tables de Friocourt et j'ai dû en interdire l'usage, car un accident est si vite arrivé. La science n'est pas un joujou. L'azimut lui-même, d'un maniement réputé inoffensif, n'a que trop tendance, entre nos mains, à se conduire en bâton merdeux. D'ailleurs, au fond, Collot ne tient pas tellement à faire la preuve de son savoir et la plupart de ses ambitions cosmologiques vont se perdre dans les confortables galaxies du yaka. Certes, il nous arrive parfois de tenir un cap délicieusement astronomique sur l'étoile Polaire et j'ai vécu des quarts heureux à surveiller nonchalamment les va-et-vient du grand mâât entre les pattes de la Grande Ourse, mais ce n'est pas là ce qu'on appelle de nos jours la navigation astronomique. Plutôt un divertissement folklorique, une reconstitution sentimentale des ambiances de vieille dunette. Le secours que nous attendons du firmament est purement moral. Nous ne lui demandons aucune sorte de leçon, craignant de les entendre mal. De tous les astres, la lune est encore celui que nous apprécions le plus, pour des raisons décoratives ou d'économie ménagère, et c'est vous dire à quel niveau astronomique nous en sommes. Donc, en principe, nous naviguerions plutôt à l'estime. Qu'on le veuille ou non, il faut bien que ce soit à l'estime, puisque le choix des navigations est limité à deux. Contrairement à ce que la foule pourrait supposer, naviguer à l'estime n'est pas quelque chose comme naviguer à la gomme, apprécier les distances en jet d'arbalète ou diviser le temps d'après les cadences du casse-croûte. Non, la méthode n'est pas fondée sur l'emploi du pifomètre. Elle est déjà savante et requiert une aptitude à construire des calculs un peu au-dessus de la moyenne, si je me prends pour moyenne. Je ne vous cacherai donc pas que nous avons quelquefois recours au pifomètre, soit à l'instant de poser le problème, soit à l'instant de le résoudre, soit même dans le gros des opérations, mais son action s'exprime toujours en fonction de calculs honnêtement chiffrés. Là comme ailleurs, nous ne sommes pas de ces piteux

barbons qui jouent les papillons de mer et se cherchent une réputation de foutriquets bien conservés, pas du tout ; ce que je dis de l'astronomie par exemple, et ce que je pourrai dire de la science en général, m'est ou me sera inspiré par le respect que, finalement, j'ai toujours professé pour les choses difficiles.

La coutume n'est pas de compter le pifomètre dans l'inventaire des instruments de bord, car il est strictement personnel, inaliénable, consubstantiel à l'individu et inutilisable par autrui. C'est un instrument organique, probablement façonné par les lois de la génétique et dont l'origine se perd dans la nuit phosphorescente et miraculeuse des temps infusoires. De ses variétés infinies, les pifologues ont essayé de faire une classification. Nous savons déjà qu'il en est de rustiques et de péremptives, de délicats et de scrupuleux, d'infaillibles et de vicieux. En général, on trouve à bord autant de pifomètres qu'il y a de personnes embarquées, mais j'ai connu des gens qui n'en avaient pas, ou de si atrophiés qu'inopérants, et d'autres, véritables puritains de la science, qui feignaient de n'en point avoir comme si la chose fût impudique; or, ce qui distingue précisément le pifomètre du télémètre ou de l'alidade, c'est qu'il peut fonctionner de son propre chef, parler sans y être invité, allant parfois jusqu'à récuser impérativement toutes les assertions mathématiques d'un carré de polytechniciens. Un commandant d'escadre survenant ès qualités sur la passerelle du cuirassé amiral peut être amené à faire usage de son pifomètre, si rouillé soit-il et quelles qu'en soient les conséquences, étant admis que le pifomètre du chef est instrument de la volonté divine. Je ne vous surprendrai pas en disant qu'il n'y a rien d'intéressant à tirer d'une moyenne pifométrique, pas plus que le coefficient de sécurité à bord ne saurait être proportionnel à la somme des pifomètres embarqués. Toutefois, dans un équipage réduit, comme est le nôtre, l'usage veut qu'ils soient confrontés. Étant donné qu'il s'agit rarement de pifométrie pur, mais plus ou moins entremêlé d'alibis rationnels, il s'ensuit parfois des discussions assez âpres où chacun de nous est conduit à se demander si l'autre n'a pas perdu le sens des réalités sinon celui des vraisemblances. Le pifomètre est toujours pointilleux, en effet, et la contradiction doit être menée avec beaucoup de tact. Il est moins humiliant de mettre en doute votre connaissance de la règle de trois que le moindre avis de votre pifomètre, car offenser le pifomètre c'est atteindre au plus profond et au plus secret de l'être. De sang-froid et impartialement, je dois néanmoins reconnaître que celui du matelot est légèrement supérieur au mien, si l'on en juge par les résultats; mais cela n'ôte rien à la certitude où je suis toujours que le mien est le bon, car il est des pifomètres à si longue portée que notre impatience à juger les condamne injustement. Notez que, bien souvent, nous avons le bonheur de constater le parfait accord de nos pifomètres. Cela ne prouve rien, d'ailleurs, et la conjoncture est quelquefois traîtresse, car deux affirmations pifologiques peuvent précipiter à toute allure et en toute confiance dans la catastrophe. De même, deux pifômes de sens contraire ne s'annulent pas. De même, entre une pifosoppie affirmant un fond de six brasses et une autre le donnant à quatre, le fond vrai n'est pas obligatoirement stabilisé à cinq. Jusqu'à nouvel ordre, l'introduction du raisonnement scientifique dans la pifosophie est peu recommandable, et ces quelques vérités m'ont paru bonnes à rappeler à une époque où la plaisance recrute principalement dans les couches cartésiennes de la population. Enfin, n'oublions pas non plus que le bateau lui-même a son pifomètre qui peut, en certaines extrémités, intervenir utilement pour départager ceux de l'équipage. Supposez qu'un fort coup de vent vous laisse incertain sur la meilleure cape à prendre, vous aurez quelquefois avantage à tâter les penchants du bateau et même à tout lâcher pour laisser agir librement son pifomètre, comme on voit le cavalier hésitant au carrefour abandonner les rênes et s'en remettre à la monture.

J'insisterai moins sur les instruments proprement dits et vulgairement concrets utilisés à bord du *Matam* pour cette navigation à l'estime de laquelle nous nous efforçons de prétendre. Trois sont réputés indispensables. J'ai déjà parlé de la montre et de nos deux compas de route. Le troisième est le loch, mais j'en parlerai plus tard., car nous n'avons pas jugé utile de l'installer avant la reconnaissance des Sorlingues ou de Starpoint, nous en remettant au pifomètre pour l'appréciation des distances parcourues. C'est un tort. Bien rares, en effet, sont les pifomètres qui puissent fournir, en Manche et loin des côtes, les indications d'un loch. Nous pensions aller, sur notre élan, du phare de Barfleur au premier feu des côtes anglaises, mais sans nous aviser que les contretemps surviennent de préférence entre la disparition du dernier feu et l'apparition du prochain. De toute manière, il ne servirait à rien d'utiliser le loch avant d'avoir un point sérieusement établi, comme celui que le matelot avait en chantier sur ses genoux. En revanche, pour ce qui est des instruments secondaires, nous avons ce qu'il faut, à commencer par les crayons sur lesquels j'ai déjà dit quelques mots. Nous en avons emporté une demi-douzaine, chiffre insuffisant. Pour mettre la main en temps voulu sur un crayon, je conseille

d'embarquer un nombre correspondant à celui des jours prévus en mer multiplié par deux ou, si vous préférez, autant de crayons que de litres de vin. S'ils ne sont pas achetés en vrac, vous aurez soin de les débotteler au départ de telle sorte que le lendemain, sans que vous ayez eu à intervenir, ils se trouvent répartis en tous lieux propres et impropres. Alors, vous aurez toujours un crayon disponible, à plus ou moins longue portée de la main, car il va de soi que le temps de recherche s'accroîtra de jour en jour. Nous avons également une règle qui est un double décimètre en bois fruitier, plat, verni jaune sur le tranchant gradué. Elle a beaucoup vécu déjà, beaucoup souffert dans son nom de nos inconduites, et son vieux fil est tremblant. Mais une règle ne perd pas facilement sa raison et les plus meurtries, les plus bafouées nous rappellent encore à la règle. Il m'est impossible de traiter cet instrument sur le même plan que les autres, car il est en passe, lui si modeste, de prendre une signification tout à fait exceptionnelle dans notre existence marine. La stupéfiante fidélité avec laquelle il nous suit depuis plusieurs années, sans jamais se perdre plus de vingt-quatre heures, prouve assez qu'en dépit de nos apparences déréglées nous n'avons pas tellement démerité de ses hauts symboles. Souvent je me suis demandé, imaginant le sinistre, quelle unique épave apporterait aux hommes le dernier témoignage de notre plaisance ici-bas. Ce n'est pas à moi de choisir. Mais je commence à entrevoir, à la surface des eaux calmées, la règle mince avec son liston jaune lentement poussée vers le rivage et, franchement, je suis déjà tout confus d'un tel message.

Nous avons également un compas pointes sèches et deux rapporteurs, l'un en laiton, l'autre en matière plus ou moins transparente. Ce sont rapporteurs bon marché, mais d'honnête rapport et quand on navigue au demi-quadrant d'une vieille rose magnétique, on ne va pas chercher la petite bête au fond des angles.

Quant au compas pointes sèches, à vrai dire, il ne fait qu'en jouer le rôle si vous ne jugez qu'aux pointes, mais il reste compas, essentiellement compas et compassé comme pas un. Il se présente sous la forme d'un article de plumier à branches de bois ocré, l'une emmanchée d'une épingle et l'autre d'un bout de crayon. Collot n'a jamais pu s'y habituer. Je me souviens du jour où, l'ayant sorti du fond de mon sac, je lui offris la chose comme un jouet instructif, une gâterie.

- Ou bien, dit-il en hochant tristement la tête, oui, ou bien vous êtes le dernier des pignoufs pour lésiner sur un tel objet, ou bien vous êtes beaucoup moins sérieux que je ne pensais.
- Ne vous mettez donc pas en colère avant de l'avoir vu à l'œuvre.
- Avez-vous perdu entièrement le sens de vos responsabilités, capitaine?
- Mais vous pensez bien que je l'ai essayé. Il fait d'admirables ronds, vous ne pouvez pas dire le contraire, voyez.
- Je dis qu'il est moche. Et tant qu'à jouer les capitaines infantiles vous deviez choisir un compas en chocolat.
- Matelot, vous serez toujours le jouet des apparences. Essayez donc de comprendre que le plus perfectionné des compas ne vous fera pas de rond plus rond. Mais regardez donc, et hop! et hop! les ronds lui sortent des pieds comme de la pipe d'Euclide.
- Je me fous des ronds. Il ne s'agit pas de faire des ronds pour naviguer. L'orthodromie bien au contraire nous enseigne...
- Ne vous emballez pas, s'il vous plaît. Pas plus que vous je ne prévois que nous ayons à tracer beaucoup de ronds utiles, mais n'empêche que tout compas se juge au rond et à partir du moment où un compas fait correctement les ronds, je peux lui demander tout ce qu'on doit attendre d'un compas.

J'avais cent fois raison, mais vous savez que le matelot a horreur de la camelote. A mes yeux pourtant, celle-ci n'était pas si méprisable :

- Elle est quand même en bois, fis-je, la matière est honnête. Pensez que je pouvais vous rapporter un article en aluminium, en celluloïd, en matière plastique, en...

Collot se contenta de hausser les épaules devant mes hypothèses qui, évidemment, dépassaient les bornes.

- L'honnête camelote, reprit-il, ça n'existe pas ; pas plus que le brave salaud.

Collot est indulgent, exorable et longanime, c'est vrai, mais sa vie est traversée par une douzaine de bêtes noires, les unes énormes, les autres cornues, sans compter les bestioles apparentées. Dès qu'il voit la queue d'une ou l'oreille, il fonce. En présence d'une camelote, qu'elle soit objet manufacturé, article d'art, créature vivante ou construction de l'esprit, Collot retousse la lèvre supérieure, montre les dents, bave sur sa pipe et gonfle ses yeux pour exprimer sa haine et son dégoût comme si le génie du

mal habitait la camelote, comme si l'odeur de la camelote lui puait au nez le soufre malin, comme si le monde était menacé de pourriture par pullulation cameloteuse. En revanche, lui aurais-je montré un compas taillé au couteau de poche dans une boîte à cigare et articulé sur un oeillet de ris qu'il l'eût pris dévotement dans ses doigts sagaces pour m'en féliciter comme d'un objet unique au monde, doux au regard, tiède au toucher, parlant à l'âme, et qu'il en eût tracé lui-même avec attendrissement des circonférences de sympathie, des arcs de concorde et des ronds d'une rondeur à nulle autre pareille comme si le *Matam* et son monde fussent enfin gratifiés d'une géométrie à privilège. De toute manière notre camelote n'a pas l'occasion de servir bien souvent. Elle fait deux ou trois séances de carte puis s'offre un jour à remuer le ponche ou à curer une pipe et disparaît enfin de notre vue jusqu'à l'arrivée au port. La prochaine fois, j'en apporterai deux douzaines. Pendant ses fugues, nous mesurons les écarts avec une feuille de papier quelconque pliée en quatre ou, s'il y a urgence, avec la couverture de l'Almanach breton posée à plat sur l'échelle des latitudes. Ce procédé n'a jamais donné lieu, que je sache, à d'irréparables erreurs. A ces instruments, il faut ajouter deux paires de jumelles qui ne sont pas de première utilité. Jusqu'ici, et pas plus en mer qu'à terre, je n'ai eu l'occasion de découvrir par ce moyen des choses très intéressantes, c'est une malchance, mais je suis porté à croire que la paire de jumelles est moins un instrument qu'un attribut. Attribut de quoi, la question est à creuser. Toutes les jumelles qui m'ont passé en main furent d'autrui, soit que le dignitaire m'invitât à les essayer soit qu'une fois de plus je les empruntasse pour constater, manque de pot, que mes inquiétudes étaient fondées ou mes espoirs déçus ; toutes, sauf celles de feu mon père qui, à la faveur d'un remue-ménage, revinrent il y a trois ans à la surface du siècle pour être incontinent affectées au service en mer. Ainsi, nous avons à bord deux paires de jumelles, chacun la nôtre, dans la mesure où un objet versé à l'inventaire du *Matam* peut souffrir encore ce possessif. Toutefois, il y a les petites vanités du donateur et, par exemple, je n'aime pas Collot quand il laisse entendre que mes jumelles ne supportent pas de comparaison avec les siennes. Il en est assez fier apparemment. Ses jumelles sont, en effet, la preuve que le matelot n'est pas toujours insensible aux nouveautés de la technique. Il s'agit d'un instrument assez moderne et dont l'étui de cuir fauve jette une lueur un peu arrogante et tapageuse dans la pénombre austère du *Matam*. On fait tout de suite l'erreur de croire que ce sont là jumelles de capitaine, au sens infanterie du mot, il est vrai. Les miennes sont donc un héritage de famille ; elles me sont parvenues nues, mais j'imagine leur enveloppe originelle en chagrin noir doublé de duvetine violette. J'en use avec piété, mais mon goût de la relique est plein de contradiction. Tantôt je suis pour le sous-globe et tantôt pour le plein vent. Le respect le dispute à l'amour. Ne pas perdre ces lunettes et pourtant m'en servir, ce qui, de ma part, est un voeu antinomique. Finalement, je résiste mal au plaisir de rappeler à l'activité les pièces de collection et les rossignols périmés, de payer mon paquet de gris d'un écu d'argent ou d'appeler à la soupe familiale dans un clairon de Gravelotte pour la manger dans une écuelle de vieux Rouen. Secouer l'orgueil de la chose rare, la soustraire au rancart honorifique pour la rendre aux joyeux périls du quotidien, et tant pis si ça casse. J'ai donc pensé que les jumelles de mon père seraient heureuses de faire un petit tour d'horizon et de s'en mettre encore une fois plein les lentilles. Elles ne sont pas une pièce de musée, mais d'un modèle très modeste et probablement de l'époque falliérienne où les jumelles ne s'appelaient encore que lorgnettes et faisaient figures de curiosité scientifique. Il semblait alors que toute famille bourgeoise dû se pourvoir d'une paire de lorgnettes pour la plage, l'hippodrome, le théâtre et la revue de Longchamp. En fait, mon appareil s'accorderait plutôt mieux que celui de Collot à cette atmosphère de style qui caractérise le *Matam*. Question vue, clarté, rapprochement et mise au point, la différence est mince. Je sais bien que l'optique est pleine d'illusions, et je me doute aussi que les vieilles lorgnettes de ménage ont des clartés spéciales pour l'œil de la famille. Pourtant, Collot y est venu à mes jumelles. Au début, il s'en amusait avec une condescendance affectueuse, mais depuis quelque temps je le vois prendre ma lunette de Galilée en murmurant que la sienne est dérégulée, ce qui ne veut rien dire. Sans être exactement honteux de ses jumelles de touriste, il doit être un peu jaloux des miennes et j'attends le jour où il me sortira de son sac la longue-vue de Mac-Mahon. Tout cela n'a pas une grosse importance, car vous savez aussi bien que moi à quel point l'usage d'une paire de jumelles à bord d'un petit bateau est un jeu décevant quand la mer est seulement clapoteuse et quand il s'agit d'attraper le pignon blanchi sur la falaise pour le tenir deux secondes dans l'oculaire. Vous plantez les coudes sur le capot, puis vous cherchez contre le mât un point fixe illusoire avant d'aller vous accroupir dans le coquepit pour caler l'instrument sur l'hiloire, vous braquez en force ou en souplesse, vous enfoncez les petits bouts dans vos orbites, vous les écarterez un instant pour repérer l'objet à l'œil nu et vous les recollez aussitôt sur le

nez pour convenir enfin que la réalité de l'univers est ondulatoire, titubante, inconstante et insaisissable, comme si on ne vous l'avait pas répété cent fois.

XIII

Baromètre, lunettes et loupe. Séance d'étude. Les courants alternatifs. Un axiome sympathique. Pour une hygiène de bon aloi. Préjugés sur la rosette. Pois au lard et scrupules d'auteur. Propos d'office. Le chaud et le froid. L'homme de veille et ses illusions comptables. Choix d'un quart de plaisance.

Le baromètre, autant que les jumelles, a ses références bourgeoises. Dès le XVIII^{ème} siècle, on le trouve dans toutes les bonnes maisons où il témoigne en rococo des bienfaits de la physique et des lumières de la raison. D'une aiguille galamment ciselée il annonce l'aurore des temps nouveaux dans un décor de colombes et de carquois. La technique alors s'habillait avec soin pour gagner la faveur des salons et l'estime d'un monde policé : ce n'étaient qu'astragales, glands et cannelures, on dorait gentiment la pilule et je ne crois pas que nous ayons tort de nous attendrir aujourd'hui sur les montgolfières à guirlandes, les baromètres enluminés, les cucurbites à festons et les bombardes à moulures, galbées comme des amphores. C'était un moyen de retenir la science dans le respect des bonnes manières et de calmer ses mauvais penchants. L'insupportable, à notre époque, c'est de voir une pile atomique sans cariatide ni chapiteau ni le moindre listel. Quoi qu'il en soit, l'usage du baromètre familial est en déclin, surtout dans les villes où, n'allant plus à pied, les gens sont moins soucieux de pluie ou vent. A bord, en revanche, le souci est constant et le moral des plus vaillants équipages est solidaire du baromètre. Le nôtre est d'un petit modèle assez banal, mais robuste et bien serti dans ce cuivre jaune qui dénonce l'article marin. Rien de particulier à en dire, sinon que trois vis le tiennent solidement fixé à la cloison, ce qui en fait le seul instrument du bord impossible à égarer. L'ennui est qu'il se trouve dans un endroit peu accessible, au fond obscur de la cabine, et qu'il nous faille en approcher par reptation sur les couchettes, sans oublier nos lunettes. Par chance, nous avons le même numéro de verres. La presbytie nous est venue un beau jour, le même jour, à bout de bras. C'est un beau jour, en effet, pour le navigateur d'arrière-saison qui, en revanche de l'emphysème, reçoit le privilège de déchiffrer le nom des navires cinq minutes avant le plus malin de ses petits lieutenants. Malheureusement, il n'est pas rare que toutes nos lunettes disparaissent au même instant. Celles de Collot sont d'un emploi assez pénible, car l'une des branches a été raccommodée par une rousture en élastique de chambre à air et il peut arriver qu'un déclenchement inopiné du caoutchouc vous cravache l'oreille, tandis que la monture vous échappe du nez comme une sauterelle. Ce n'est pas que le matelot n'ait les moyens de se payer une paire de lunettes neuves, mais il tient pour aubaine toutes les occasions de réparer avec les moyens du bord et, devant la plus baroque de ces réparations, je l'ai vu cligner de l'œil et pencher la tête avec plus de complaisance que pour la meilleure de ses peintures, comme si l'art lui fût sorti des mains à l'état natif. Les miennes, de lunettes, sont intactes et j'en ai deux paires, modèle extra-léger, acier fin et verres ovales, telles qu'en portait Émile Littré, ce qui est tout de même une référence, référence optique bien entendu, car il a écrit plus de mots qu'il n'en a compris. Ce n'est pas l'esprit de doctrine ou de comédie qui me fait refuser les lunettes modernes, mais je trouve, simplement, que ces vieilles-là sont plus jolies. Jusqu'ici, je les achetais par douzaine chez un opticien de la place Maubert qui en gardait une provision d'avant 14, dans une caisse de sciure, et il me faisait des prix, ce qui me permettait d'en perdre autant que je voulais ; mais j'ai vidé la caisse en deux ans et il m'apparaît aujourd'hui que l'article se fait rare, même aux Puces. Je m'en inquiète. Le dernier opticien que j'ai consulté à ce sujet m'a proposé d'étudier la question comme un orthopédiste à qui j'eusse demandé une reconstitution de la jambe de bois d'un ancien combattant de Solférino.

Pour en finir avec l'optique, il faut mentionner la loupe du matelot. Je n'ai jamais bien compris pourquoi le matelot avait besoin d'une loupe, ayant déjà des lunettes. Cela peut correspondre au fond scrupuleux de sa nature, à une tradition familiale ou au vague espoir de subjuguier les abstractions mathématiques par le grossissement des signes. Mais le jour où, n'ayant pu mettre la main sur loupe ni lunettes, je l'ai vu consulter la carte en y braquant sa paire de jumelles à bout portant, je me suis demandé s'il ne considérait pas les graveurs du Service géographique comme les inventeurs d'un monde encore mal exploré. En vérité, il y avait dans ces pratiques une apparence de magie, car il

balayait la côte et fouillait des criques au dix millième comme s'il eût, étalé sur les genoux, un fragment transposé du Cotentin lui-même dont les détails échappaient à l'œil nu.

Pour l'instant, il médite les premières conclusions de ses calculs fondés sur le dernier relèvement de Barfleur et sur la belle tirée aux allures portantes à la vitesse présumée de cinq noeuds ; il aimerait également savoir le temps passé à la cape, mais cela dit pour le principe et sans vouloir revenir sur une question déjà remuée en tout sens et passablement embrouillée.

- D'ailleurs, dis-je, cela n'a pas tellement d'importance. Les courants ont eu loisir de se compenser.

La notion de compensation est la clef d'or du navigateur à l'estime abrégée : les courants s'annulent par alternance et le cap suit son chemin dans le mitan des zigzags. Les plus consciencieux et laborieux calculs, au moyen des cartes Hédouin et de l'Annuaire des marées, ne proposent pas de résultats plus satisfaisants que l'immédiate évidence des lois de compensation. Si attrayant et captieux principe qu'il ne tarde pas à s'imposer en toutes circonstances et sous la forme d'un axiome affirmant que les erreurs se compensent. On croit tenir ainsi la formule philosophale de la navigation universelle, applicable aussi bien à toutes les activités humaines, morales et politiques et, pour tout dire, à la création elle-même, assurée désormais de ses fins dernières par l'ineffable compensation des erreurs.

- Bien. La dérive de courant, n'en parlons plus. Reste la dérive du vent.

- Insignifiante, dit Collot, nous étions à l'ancre flottante.

- Pardon, elle a cassé tout de suite.

Plutôt que réveiller ces mystères, nous passons l'éponge sur la cape et le matelot peut enfin me soumettre une position. A l'œil, elle paraît vraisemblable et nous en déduisons que le mieux à faire est de piquer sur Cherbourg. A un quart près, d'ailleurs, nous y avons le cap et je commence à parler pois au lard quand le matelot ayant rangé ses instruments me prie de bien vouloir lui passer le seau.

- Quel seau? Le matelot veut-il écoper ou faire la vaisselle?

- Le matelot veut aller.

J'ai oublié, en effet, de vous parler de nos seaux. A proprement dire, le seau n'est pas un instrument de navigation, mais à coup sûr un ustensile nautique. Le seau de bord, dans sa structure, participe étroitement de l'universalité du seau, je ne dis pas de son éternité, car du train où vont les choses le progrès arrivera bien à expédier le dernier seau dans une vitrine des Arts et Métiers. Peu de chose distingue le seau marin du seau de fermière, de pompier, de lavandière ou de tripier; n'importe quel seau commun, n'aurait-il connu que la buanderie ou le ramassage des escargots, pourra d'une seconde à l'autre et sans broncher servir honnêtement à la mer. Il suffira de frapper sur son anse un méchant bout qui prend alors un nom que j'oublie, mais tout filin a deux noms, celui de sa race, immuable, et celui de sa fonction au gré du gréeur et au besoin de la cause. Disons encore qu'il existe une espèce de seaux marins ; on les reconnaît à leur anse bouclée pour le passage du filin. Tel est celui des nôtres que, de ce fait, nous avons élu pour l'ordinaire du bord, l'autre étant réservé, en principe et dans les cas de force majeure, à l'hygiène. A bord du *Matam*, il n'y a pas de cabinets. Nous n'y sommes pas opposés par sectarisme et je ne jure pas que, le jour venant, sur un bateau plus grand, nous ne consentions une petite place aux chiottes marines, quitte à en réserver l'usage aux invités. Le génie sanitaire a conçu en effet, pour l'habitat yacustre, de ravissants petits modèles de goguenautiques, véritables bijoux de la dignité humaine. Vous avez, par exemple, le choix entre l'appareil Manus et le Pedes, ainsi nommés selon que la vidange est commandée par la main ou le pied. Les deux systèmes ont leurs partisans et ce n'est pas moi qui vais arbitrer leur querelle. Toutes considérations morale, philosophique ou sentimentale mises à part, je reproche à ces engins de ne pouvoir s'installer qu'en trouant la coque. Un progrès qui commence par trouer la coque, vous avouerez que cela donne à réfléchir. Vous me direz que les clapets sont là, mais j'ai connu dans ma vie assez de clapets foireux pour savoir qu'il n'est bon clapet qui ne se déclappe et il me serait excessivement désagréable que le *Matam* sombrât d'une voie d'eau survenue par là. Couler sur un écueil ou d'un boulet de canon c'est fortune de mer ou de combat, mais s'abîmer dans le glouglou d'un contresens hygiénique c'est une fortune de quoi? Au surplus qui dit ouatère dit targette et je suis contre les targettes. Toutes les targettes sont coupables. Naguère, à l'école ou au régiment, nous mettions le cache-nez sur le portillon battant, ou le ceinturon, honnêtes signaux d'une présence fraternelle. Ces bonnes mœurs, paraît-il, sont perdues et le législateur a fait poser partout des targettes au service du quant-à-soi anonyme. Mais celui que la mer ne délie pas du souci de la targette est un singulier monsieur. Peu d'espoir qu'il comprenne jamais le vrai sens de la vie. Mais le cul à l'air et l'œil sur l'horizon lointain, sans retour sur

soi-même, voilà l'équilibre. A bord du *Matam*, un homme libre ne tardera pas à découvrir l'hygiène vraie dans sa posture fonctionnelle, sous le vent, les pieds sur le plat-bord et les mains accrochées à la rampe du rouf, ou encore, par temps calme, sur le marchepied de sous-barbe accoudé au bout-dehors. C'est là, véritablement, que la nature se déleste en plaisance. Combien peu alors nous en pèse la servitude. De même crache-t-on et mouche-t-on par-dessus bord. Quelle que soit l'éducation reçue, l'exonération à la mer sera fêtée comme aubaine par tout homme de cœur. Rappelons que, si vous avez passé le cap Horn à la voile, une tradition vous autorise à pratiquer ces exercices au vent du bateau, mais c'est alors que l'éducation intervient pour renoncer à ce privilège, dont les symboles d'ailleurs n'ont jamais été clairement exprimés. Le seau dont j'ai parlé est un intermédiaire occasionnel ; une concession au bien-être quand l'air est froid, une modestie quand le *Matam* est au port, une mesure de sécurité quand la mer est agitée, ce qui était justement le cas.

Cependant, j'ai mis en train nos pois au lard. Puisque le temps s'améliore, je propose, avant de manger, de larguer un ris, amener le tourmentin et hisser le foc. Le foc était bourré au fond de la cabine où je m'en servais pour protéger mes pieds contre les infiltrations du rouf; il sent déjà le moisi à plein nez comme si la cape avait duré six mois, mais le moisi n'a jamais impressionné un odorat sagace. Le matelot pousse le paquet sur le toit et, à demi couché sur le capot, il avance à pas comptés sur le passavant comme sur le rebord d'une paroi à pic, la tête dans les épaules, l'œil guettant la lame, les mains cramponnées, avec des précautions de Sioux saoul sur le sentier d'une drôle de guerre. Ce qui chagrine surtout le matelot, c'est le côté humiliant de ces attitudes et nous rêvons toujours d'un bateau assez grand pour nous offrir un pont, un vrai pont, de poupe en proue, bien net et joliment tonturé, un pont où nous puissions manoeuvrer d'une allure dégagée, affronter les mauvais coups dans un style noble, improviser aux escales un petit souper galant, donner le bal et, le cas échéant, nous livrer à la méditation et déambuler mains en poche.

A genoux entre la bitte et le grand mât, Collot s'occupe à changer le foc cependant qu'à cheval sur le capot je dénoue les garcettes de ris, petit travail agréable, il n'y a qu'à tirer dessus comme pour défaire un lacet de chaussure. Toutefois, quand c'est le matelot qui a pris les ris, je dois m'attendre à pester ici et là contre un nœud plat que le vent a serré à bloc. Dieu sait pourtant que le matelot est un maniaque du filin, que la question des nœuds est l'une des préoccupations fondamentales de son existence et que chacune de ses vertus lui est non pas chevillée mais saisie, tournée ou amarrée au corps avec le nœud adéquat; cependant, il nourrit une prévention contre les nœuds gansés, les rosettes comme on dit dans le civil, et plutôt que s'y appliquer il n'hésite pas à serrer un nœud plat, c'est-à-dire deux nœuds. Ainsi font les gamins qui n'ont pas confiance dans la boucle, mieux faite à leur avis pour assurer le tablier des filles que le soulier des garçons. Je ne serais pas étonné si Collot y flairait lui aussi une apparence de coquetterie, une fanfreluche indigne d'un cordage sérieux. Il en est de même quand il s'agit de ferler la grand-voile. La méthode réglementaire qui est de saucissonner la toile en arrêtant les tours de raban avec un nœud de chaînette larguable en moins de deux lui répugne. J'imagine que c'est le mot de chaînette surtout qui lui déplaît par son côté ouvrage de dame et point de tricot. Et la manière dont tout le système se débride, en un clin d'oeil, lui paraît trop astucieuse avec un je-ne-sais-quoi d'esbroufeur qui offenserait à la tradition et ferait prendre le matelotage pour un jeu de société. Il y soupçonne peut-être une de ces innovations de la plaisance mondaine aisément snobée par les techniques insolites, un de ces tours de ficelle bourgeoise codifiés par des avocats de misaine. J'en aurai le coeur net, mais pour lui faire adopter la chose il faudrait lui prouver qu'elle fut en usage à bord des goélettes islandaises sinon pratiquée par les équipages vénètes.

Tout à l'heure, j'ai parlé de pois au lard mais je ne garantis pas le plat du jour. Le souvenir d'un mets dédaigné, comme les sardines aux oeufs durs, fait plus facilement époque et point de repère que les platées de riz, omelettes au fromage et double cassoulets dégustés, tordus ou avalés pour l'apaisement d'un appétit sans histoire. Je n'ai pas dit grand-chose encore de nos activités culinaires, mais je commence à me sentir débordé par mon sujet, inquiet de négliger l'essence pour l'accident et convaincu, cependant, qu'on ne peut arriver à la connaissance du *Matam* sans évoquer les plus humbles routines, car tout ce qui se passe à bord est d'un autre monde. Et le moins extraordinaire n'est pas la facilité avec laquelle nous nous adaptons corps et âmes à cette existence, où je vois tantôt un divertissement de civilisé décadent, tantôt la plus exaltante expression de la condition humaine et parfois ce qu'on appelle, en jargon terrien, un juedcon.

Notre cuisine est à l'entrée de la cabine, côté tribord, où elle occupe un petit compartiment de la largeur du réchaud. Le réchaud n'est pas un accessoire, mais une pièce maîtresse de l'armement. Nous

avons essayé de toutes sortes de réchauds, les explosifs et les fusants, les comprimés et les déprimés, les petits brûleurs de bazar, les délicates merveilles des surplus, le pétrole et ses dérivés, l'esprit de vin et le gaz des marais. N'empêche que nous caressons toujours l'espoir d'un petit poêle à charbon de bois et, d'ici là, nous voici rendus au banal réchaud à alcool qui fait respecter le nom romantique de M. Tito Landi comme un symbole de l'esprit de résistance dans le cours torrentueux du progrès. Il exige une provision d'alcool assez importante, mais pas d'autres accessoires qu'un petit entonnoir et la fameuse topette d'allumage qui joue le rôle de boute-en-train comme la lampe à souder pour les moteurs semi-diésel. Pour bien faire, nous aurions dû appareiller ce réchaud à la cardan et, plus d'une fois, j'ai vu le matelot prendre un crayon pour esquisser un projet de montage en disant qu'il n'y avait qu'à. Il n'en est plus question. Nous avons constaté, en effet, que les plus mauvaises mers n'avaient jamais interdit la cuisine et qu'au pis-aller nous nous en tirions en posant l'ustensile sur le plancher, quitte à y chauffer des nourritures compactes. En général, il reste à demeure sur son rayon, le socle encastré dans une entaille circulaire et le récipient amarré au moyen de brides en fil de fer assouplies par des bouts de chambre à air. Cet agencement exige quelque précaution, comme les lunettes du matelot, car il peut fonctionner à la manière d'un trébuchet et faire sauter la casserole au milieu de la cabine ; or, vous savez ce que c'est, on a beau récupérer soigneusement les fayots, on n'a plus sa ration. Malgré tout, les accidents sont rares à condition de prendre soin de cuisiner des plats d'autant plus consistants que la mer est forte. De toute façon, le principal est de considérer la cuisine comme une manoeuvre aussi importante et délicate qu'un virement de bord par grosse mer et ne s'abandonner au repas froid qu'à la toute dernière extrémité. Se méfier du repas froid, en général. Tout homme qui a un peu vécu finit par donner au repas froid la valeur d'un signe. Quand on lui dit : « Vous emporterez » ou, ce qui est pire « Vous toucherez un repas froid », il doit s'attendre à des choses et considérer le proche avenir avec circonspection. A bord du *Matam* où l'équipage est devenu un peu frileux en même temps que presbyte, manger chaud c'est affirmer que nous restons maîtres de la situation ; c'est livrer parfois d'acharnés combats aux froidures agitées de la mer et du ciel comme si non seulement notre existence physique mais notre dignité fussent liées à la victoire du chaud sur le froid. Certaines séances de café m'ont fait retrouver les mêmes entêtements laborieux et rageurs que jadis au fond des bois américains pour faire jaillir la flamme au bivouac imbibé de pluies équatoriales. A bord, bien sûr, à moins d'un paquet de mer s'étalant dans la cabine, ce n'est pas tant la flamme qui nous tracasse que la bouilloire qui est dessus avec l'eau du café, cette sacrée flotte horizontale. En disant nous, je respecte le protocole du matelotage intégral qui veut, dans la grammaire au moins, la communion des gloires et des peines ; en vérité, le matelot me laisse ordinairement faire la cuisine. Il est même si prompt à me complimenter, si attentif à exalter la noblesse de mon office que je le soupçonne de considérer la cuisine comme la dernière des corvées. Bien sûr, quand il est à la barre dans le mauvais temps et qu'il me voit non seulement tourner la sauce à l'abri et au chaud, mais encore fermer la porte sous prétexte que le vent arrière contrarie mes feux, il peut avoir bonne conscience. Je me demande quelquefois s'il ne lui viendrait pas à l'esprit le vilain sentiment que j'ai trouvé là une belle planque ; c'est alors que je fais assez de pétard dans ma cuisine en tempête pour que l'homme de barre, carré dans son prestigieux inconfort, ne puisse rien ignorer des obscurs combats livrés dans la cabine. N'empêche qu'au moment de lui céder la place et d'enfiler mon caban, au moment d'éteindre sous la casserole où mijote sa ration de singe aux petits oignons, je traîne un peu, je tire au chose :

- Voilà! le temps de bourrer une pipe et je vous remplace.

- Allez-y, ne vous pressez pas, me crie Collot, fumez votre pipe tranquille.

Oui, c'est l'état de grâce, la fleur de charité qui s'épanouit à l'instant que va cesser l'épreuve. Le climat ambigu de la relève où se jouent d'honorables comédies. Je sais bien qu'on peut, même fatigué, pousser très loin les apparences du costaud increvable et magnanime, et que l'autre n'a que trop tendance à y croire

- Vraiment? dit-il d'une voix confuse et enfantine du fond de son sac, vraiment? Vous n'êtes pas fatigué? Bon, alors je vais encore dormir une petite demi-heure, mais réveillez-moi, hein? pas de blague.

On est plus ou moins heureux d'être pris au mot. Pris au jeu parfois si bien que, la demi-heure passée, on hésite encore ; et pour peu que l'envie de dormir se soit allégée, que la pipe ait bon goût et que le temps soit beau, vous voilà parti pour doubler le quart avec la merveilleuse perspective du répit qui vous attend, du bénéfice à percevoir et qui, de minute en minute, s'enrichit de vos mérites. Les droits s'accumulent. Nous croyons bien ne pas faire de compte entre nous, mais quand même, nous

escomptons un peu. Pernicieux calcul. A peine roulé dans le cocon, voici le coup de vent qui vous réclame dehors et Dieu sait quand vous serez payé d'une veille prodigue. Heureux les navigateurs transatlantiques à qui sont accordées les nuits insouciantes au souffle des alizés bénévoles et les siestes sans fin à l'ombre des focs jumeaux. Il serait plus simple et prudent de régler une fois pour toutes nos quarts sur les commandements d'un horaire inflexible; nous avons essayé loyalement des quarts de deux heures et de quatre pour constater là que le sommeil était cruellement abrégé, ici que la veille se terminait en vain combat dans le tunnel. Et nous revenons au principe des quarts flottants, au gré de l'humeur et des circonstances, moyennant quoi nous avons toujours sommeil. Tant pis. A quoi bon naviguer de pair et compagnon s'il y en a toujours un qui dort et l'autre qui veille. Nous aimons la vie en société, même taciturne. S'il faut toujours boire en suisse et si l'arbitraire des quarts nous contraint à jouir en solitaire d'une soirée radieuse pendant que le matelot s'oblige à dormir, où est la plaisance?

Les prestiges du Raz. Salut aux couleurs. Le problème des emblèmes. Les douze travaux d'Hédouin. Le monde à plat ou en tubes. La navigation apostolique. Hypothèses sur les bulles. La vérité dans le chapeau. L'océan jardine. Le tapetul anoblit. Projet de nomination. Le calme et ses jeux. La nuit du Sirdar. La question du troisième passager.

Courant sur Cherbourg, nous sommes tombés sur Aurigny, non sans avoir cru longtemps que c'était bien Cherbourg. Nous sommes déjà entrés à Cherbourg, mais jamais de ce côté-là. En plus, nous avons la mémoire courte et tel rivage que nous croyons bien connaître se déguise encore de peu. La terre qui se profilait dans la grisaille crépusculaire entre deux molletons de nuages s'était prêtée avec une complaisance malicieuse à notre ferme propos d'y reconnaître Cherbourg. Tandis que je lisais à haute voix les instructions nautiques, le matelot, jumelles en main, s'appliquait à faire coïncider, en toute bonne foi, l'image avec le voeu.

- « Une haute falaise à pic à son côté ouest portant le fort du Roule à son sommet et présentant, sur son côté est, des carrières blanches... » Vous y êtes? Les carrières blanches?
- Oui, la falaise, d'accord, et je vois du blanc.
- Et le fort?
- Mon Dieu oui, ce peut être un fort.
- « Et devant, l'île Pelée reliée à la terre par une digue centrale avec trois forts. » Ça colle?
- Vaguement, mais il y a un faux jour, et je me souviens que l'île Pelée, pour la distinguer, il faut être dessus.

Bien entendu, il arrive un moment où on ne peut plus confondre Aurigny avec Cherbourg et je trouve déjà beau de s'en apercevoir avant de racler sur les hauts-fonds à la merci d'un courant de marée universellement réputé pour sa violence. Je laisse donc les malins rigoler de notre erreur et j'autorise les vieux bourlingueurs à sourire avec indulgence. Cela ne m'empêcherait pas de vous raconter comment, par la suite, après douze jours de navigation contrariée, nous devons un beau matin arroser copieusement notre arrivée en vue de Plymouth alors que nous tombions sur Ouessant ce qui, à bien des égards, n'est pas du tout la même chose.

Quand il fut bien établi que nous étions devant Aurigny, la menace du raz Blanchard nous apparut aussitôt. Certes, il y avait un espoir que les courants nous fussent favorables, mais la proximité du raz Blanchard nous inspirait une méfiance de plaisancier mythologique aux abords de Charybde et Scylla. Le raz Blanchard, comme tous les raz célèbres, est un danger vrai magnifié de périls légendaires. Si nous avons décidé d'emprunter ce passage, nous l'eussions abordé avec sang-froid, d'un esprit rasséréné par toutes sortes de calculs convenables, instruits que nous sommes des perfidies de la Manche; mais dès lors qu'il s'agissait de l'éviter pour aller à Cherbourg, son voisinage commençait de nous hanter comme celui d'un monstre suceur de yacs et tapi dans une confluence de courants cascadeurs. Plus question de nous abandonner à la théorie charmeuse de la compensation des courants, à moins d'envisager le cas où le *Matam* s'éterniserait dans le va-et-vient du raz comme l'infortuné ludion des vellétés lunaires. Sous l'empire de cette vision, j'avais déjà sorti les cartes Hédouin du coffre tribord qui est le siège habituel du capitaine et affecté, de ce fait, aux nobles services de la timonerie et de la pavillonnerie, avec une concession à la pharmacie. Le pavillon national est donc taché de teinture d'iode mais, de toute façon, les couleurs n'en sont guère pimpantes. Pour tout dire, il est sale. Un bleu-blanc-rouge fondu dans les veules grisailles d'une majorité modérée. Par décence, nous l'avons passé une fois à la lessive mais son étamine de mauvaise qualité avait pris la crasse comme une teinture. L'ancien propriétaire ne m'a pas confié les motifs pour lesquels il avait cru bon de lésiner sur le symbole de la patrie. C'est pourquoi nous préférons ne pas monter notre pavillon, d'ailleurs illisible à vingt mètres ; il y a toujours des gens, très pointilleux sur l'emblème, qui nous prendraient pour blasphémateurs, et ils se tromperaient lourdement. Si, d'aventure, il nous arrive d'attraper les couleurs pour essuyer la vaisselle dans leurs plis sacrés, nous n'y voyons que la permanence du sentiment national dans les plus humbles routines de la vie domestique, ce qui est la marque d'une foi saine et vivace. Nous avons également les deux pavillons de détresse réglementaires,

mais pas encore de pavillon personnel si bien que nous ne pourrions montrer qu'une détresse anonyme et il y a des sauveteurs qui aiment bien savoir à quel genre de sinistré ils ont affaire. D'autres qui se déroutent pour soulager inconsidérément leur appétit de sauvetage. Il nous est arrivé une fois de subir le dévouement d'une équipe de sauveteurs professionnels que l'inaction rongerait. Sauver les gens malgré eux est une démarche qu'on ne saurait blâmer à la légère. Toutefois, si nous avions eu un pavillon personnel à hisser, nul doute que les sauveteurs n'eussent passé au large, ayant reconnu l'emblème de la plaisance intégrale et absolue. Le pavillon personnel n'est pas obligatoire mais, à bord du *Matam*, nous faisons la différence entre l'obligatoire et l'important; pour bien des raisons l'emblème personnel nous paraît fort important et, par le temps qui court, de plus en plus important ; si important que le projet en est toujours à l'étude et que, depuis dix ans, je vois le matelot crayonner des compositions héraldiques et attributs distinctifs sur tous les papiers de rencontre. Il ronchonne :

- Ce n'est pas commode: il faut tout dire dans un mouchoir qui va claquer au vent, et qu'on ne puisse pas s'y tromper à dix milles dans une longue-vue, et en plus que ça ait de la gueule.

Ainsi, le moment était venu de se mettre au travail sur les cartes Hédouin. Le commandant Hédouin fut un hydrographe patient, comme tous les hydrographes ; il a consacré une grande partie de sa vie à étudier les courants de la Manche, leur alternance et leur vitesse en fonction des heures de marée. Il est arrivé de la sorte à un système de douze cartes où sont données la direction et la force des courants en tous lieux de la Manche et d'heure en heure en prenant pour base le plein à Cherbourg. On y voit la mer de pâle turquoise toute sillonnée de fléchettes roses tantôt folâtres dans les zones étales, tantôt convergentes et pressées dans les fameux parages comme les raz de Sein, de Portland ou Blanchard. La force du courant est donnée en noeuds, mais encore figurée, sur chaque petite flèche, par le nombre des pennes allant de un à trois, ce qui fait pulluler sur la mer un essaim de croches, doubles et triples croches comme un exercice de virtuosité éternellement renouvelé en contrepoint sur le mode semi-diurne. Nous commençons à déchiffrer gentiment la partition et à en tirer des leçons utiles à condition de faire donner à plein nos aptitudes au raisonnement logique et d'exercer sur chacune de nos assertions un contrôle mutuel de tous les instants : veiller par exemple aux corrections de l'heure. Chose curieuse, aucun des renseignements fournis par un document nautique n'est utilisable immédiatement. Il faut corriger. Si l'on en juge par le nombre des corrections infligées aux chiffres, on peut dire que la navigation est un art excessivement correct. Vous savez qu'il existe un moyen de simplifier le travail en se référant à une deuxième montre donnant l'heure de Cherbourg, mais c'est encore une de ces précieuses combines qui mûrissent lentement sous la cloche du yaka. Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, notre paradis est tapissé de yakas arborescents. Nous savons également qu'il existe une méthode pour classer à plat les douze cartes Hédouin de telle sorte qu'on les puisse feuilleter sans les mettre en désordre. Par malchance, depuis que je les connais, nos cartes sont rassemblées en rouleau et nous avons maintenant la certitude qu'elles sont roulées pour toujours. Tout ce qui est périmé nous est cher et nous passons sur bien des inconvénients, mais j'avoue que cette présentation à l'antique oblige à des manipulations irritantes. Axobate, père de la cartographie, livrait en rouleaux de papyrus l'image d'un monde que, nonobstant, il jugeait plat; mais à tort ou à raison, nous tenons Axobate pour un bricoleur de basse époque. Nous préférons savoir que Mercator projetait à plat et que Magellan ne travaillait pas sur des portulans tortillonnés.

Et cependant les douze cartes Hédouin nous rappellent inlassablement que la volubilité du papier est un phénomène rattaché aux forces mystérieuses de la nature. Le rôle même qui nous commissionne et le volume que j'en fais se réclament par leurs noms du rouleau originel. Et les douze feuilles en papier fort signées Hédouin, habituées dès leur naissance à vivre enroulées les unes sur les autres, constituent un système duodécimal d'affinités concentriques ou, pour mieux dire, un complexe de nécessités spirales qui, entre nos mains, sera difficilement converti à la platitude. Il y a dans toute involution comme un principe créateur dont l'humble témoignage nous est donné par les ammonites et le plus grandiose par les nébuleuses, de telle sorte que soumettre nos cartes Hédouin au fer à repasser nous semblerait hâter le vieillissement de l'univers. Tout laisse croire, hélas, que le monde en effet se déroule et qu'il finira complètement à plat, tristement planifié à zéro. Mais la résistance de nos cartes Hédouin est impressionnante. La vitalité du système se révèle au premier contact et l'énergie dépensée pour faire échec au lecteur agit comme un véritable ressort, comme une coalition de ressorts visant à brouiller les cartes, quitte à les renrouler isolément dans une sorte de faisceau tubulaire où se devine une farouche volonté de synthèse par remboîtement télescopique.

Crayon en main et penché sur l'Annuaire des marées, Collot me fournit les indications horaires et je mets enfin le doigt sur la carte convenable, mais le jour décline et il faut allumer la lampe. Nous voyons alors que le phare d'Aurigny s'est allumé, lui aussi et, pour consulter l'Almanach breton, je pose fermement l'épissioir en corne de rhinocéros par le travers de mes cartes. Aussi sec, les volutes se referment sur l'objet comme pour le digérer.

- Si c'est la pointe Quénard que nous voyons, dis-je, ça doit donner quatre éclats blancs toutes les quinze secondes.
- Attendez, oui, voilà... deux, trois, quatre, bon, ça colle.
- Et les quinze secondes?

A recommencer. Pas de commentaires dans la lecture des phares, c'est une habitude à prendre. Le temps de dire merde ou zut et vous cassez la cadence, c'est la pagaye, le phare continue, lui, et vous avez perdu le fil, car on ne sait jamais bien, à plusieurs secondes près, le temps qu'on met à dire merde ou zut. Enfin, oui, c'était bien la pointe Quénard. A l'est, nous cherchions La Hague et son pinceau nous apparaît vaguement, en reflet sur les nuages. Nous le connaissons bien celui-là : un éclat toutes les cinq secondes. Éclat très amorti encore, lueur évanescence, blancheur fugitive dans les dernières clartés du chien-loup. A l'ouest, le phare des Casquets est plus difficile à saisir dans sa période complète. Les cinq éclats blancs se décomptent sans trop de peine et pourraient suffire à l'identification, mais il vaut mieux vérifier le temps d'éclipse, on ne sait jamais, et il est si agréable de sentir autour de soi l'horizon en plein accord avec les livres.

- Cinq éclats, vous dites?
- Oui, cinq éclats. Les traces de Dieu sont partout dans le monde, mais il faut regarder pour les voir.
- De quoi?
- C'est dans le livre, au paragraphe des Casquets.

L'Almanach du marin breton est une publication bien-pensante. Il aide à naviguer chrétiennement, le doigt de Dieu est dans les phares, la Providence veille sur les marées et la bonne parole mugit dans les signaux de brume, avec un fort accent émerpé dont il serait imprudent de ne pas tenir compte pour corriger ses alignements. Le matelot doit s'y prendre à plusieurs fois pour dénombrer des trente secondes obscures, soit que je l'embrouille par une citation édifiante ou une remarque intempestive, soit qu'un effet de houle vienne à masquer les éclats.

- C'est bien trente secondes entre les groupes d'éclats ?
- Oui, mais attention, je vois un truc, là, qui m'avait échappé.
- Quoi donc ?
- Consommez du raisin qui nourrit au lieu du vin qui vous abrutit.

Un peu vexé de s'être laissé prendre, le matelot répond que ce n'est toujours pas le vin du *Matam* qui l'abrutira et il recommence à compter. Il faut dire que notre almanach confessionnel est possédé par l'horreur sacrée de l'alcool. Nous y voyons le bon Dieu et le maudit Vin poursuivre à coups d'apophtegmes un combat manichéen dans l'intervalle des lunaisons. Le matelot compte et recompte d'une voix d'écolier.

- ... six, sept, huit, neuf, c'est bien trente que vous disiez? zut, je recommence, attendez, voilà : un, deux, trois, quatre, cinq éclats, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...
- Un peu plus vite quand même.

Lâchant l'almanach, je recommence avec lui à la cantonade. Puénil et troublant murmure. Nos résultats sont à peu près concordants, mais il est rare que nous tombions pile sur le chiffre officiel. Quelquefois c'est plus, en général c'est moins ; j'ai remarqué, en d'autres cas aussi bien, que, passé la cinquantaine, on aurait tendance à freiner un peu le chronomètre intérieur, à traiter les secondes avec moins de légèreté, à tirer sur la ficelle. Encore une correction à faire, ajoutée à tant d'autres et qui vient prouver une fois de plus que les gens ne s'inquiètent pas à tort de l'âge du capitaine.

Ces trois feux nous donnent enfin l'occasion de faire un point vraiment solide. Quand je dis faire le point, ne vous y trompez point. S'agirait-il du plus vasouillard des points effectués à bord du *Matam*, ce point-là, vous l'avez deviné, n'aurait encore rien de commun avec ceux qu'on voit faire tous les jours dans la presse écrite ou parlée. S'il nous arrive, parfois, de faire le point par-dessous la jambe, ce point-là participe encore de la nature idéale du point.

Pour peu que la navigation m'ait ouvert les yeux à ce qu'on appelle les êtres géométriques, je m'estime en droit de m'élever contre certaines pratiques abusives. Voyez, entre autres, ce qu'ils ont fait

du plan. Pour écrire ou parler sérieusement de n'importe quoi, ils ont imaginé de placer le sujet sur un plan, de telle sorte qu'il devient plan lui-même; une fois aplani, ils en font ce qu'ils veulent. Citons, au hasard, le plan démocratique, le plan sportif, le plan économique, le plan électoral et le plan humain très en faveur chez les Occidentaux pour son aptitude à rehausser tout autre plan sans tirer à conséquence. Depuis qu'il s'est fait plan, l'homme, si difficile et encombrant de nature, se laisse manier gentiment comme une figure abstraite. Vous le passez au laminoir, il en sort infiniment aplati, absolument superficiel, illimité par définition et vous vous installez dessus comme sur un tapis volant; vous n'avez plus alors qu'à planer sur votre plan à travers tous les azimuts de l'indéterminé car, bien entendu, vous ne vous êtes pas embarrassé de chercher les trois points qui déterminent un plan. Je n'ai pas, vous le savez, assez de mathématique pour dénoncer pertinemment le scandale, mais il appartient à la Chambre syndicale de la géométrie de nous dire si ces procédés frauduleux ne mettent pas en péril notre espace lui-même et, en ce cas, de constituer sans délai un comité de vigilance.

Revenons à notre point. Ce mot fournit donc lui aussi, à nos penseurs pilotes, un instrument de connaissance très apprécié. Tous les matins, les frégatons et midchipes de l'opinion se proposent à faire le point de ceci ou cela, de la sécurité routière, des arbitrages de M. Nehru ou du Marché commun. Pour peu qu'ils se placent alors sur un plan pour faire ce point, nous voilà solidement rassurés sur la conjoncture et galvanisés dans la rigueur objective. Pour faire le point de la question arabe, par exemple, on calcule la hauteur du soleil couchant sur La Mecque, d'après l'heure du thé à Greenwich, corrigée par le niveau de vie au Hedjaz et compte tenu de la déviation Mendès au méridien du patronat. Cela fait, il n'est plus qu'à prendre l'alignement du derrick de Mossoul par la face ouest du congrès socialiste ou bien la colonne de Juillet par le clocher de Saint-Séverin et en route, nous voilà parés pour embouquer le chenal de l'Histoire et ses confortables vasières.

Le détournement des locutions nautiques au service de l'information politique n'est pas considéré comme un défit et nous savons que le législateur a toujours montré beaucoup de mansuétude à l'égard des trafics de langage et des corruptions de vocabulaire. Le public, de son côté, ne réagit plus à aucune sorte d'abus de confiance. Seul, un petit nombre de maniaques intégristes aimeraient envoyer aux galères les fraudeurs qui, sous prétexte de sens figuré, défigurent outrageusement le sens propre. C'est ainsi qu'on trouve encore des éditorialistes pour nous faire croire que la République se gouverne comme un voilier, avec un capitaine, un gouvernail, un homme de barre, etc. Pour peser le ridicule, renversez l'image et faites appareiller le trois-mâts au scrutin à deux tours avec apparemment des ballottés et réunion du congrès de bâbord pour venir au lof. Immémoriales évidences. Je m'étonne toujours que les doctrinaires de la démocratie s'obstinent à faire usage d'un jargon marin qui ne peut susciter que des vocations réactionnaires. Je m'étonne davantage que l'Amicale des capitaines au long cours n'ait encore déposé aucune plainte sur le bureau de la Commission des métaphores.

Pour faire ce bon point, le compas de relèvement est sorti de son étui. J'ai oublié de vous parler de cet instrument, le plus précieux de tous par sa valeur marchande et le plus utile après le compas de route. Il est le seul objet du bord qui ait l'apparence d'un instrument de navigation sérieux, le seul que nous prenions avec respect, que nous entourions de petits soins. D'ailleurs, il n'est pas à nous. L'ami prêteur, voulant nous confier un instrument irréprochable, a fait le plein de la cuvette au compte-gouttes pour éliminer une petite bulle de rien du tout. Il a, sous mes yeux, effectivement expulsé la petite bulle, mais sans doute en a-t-il par mégarde insufflé une autre qui se serait tapie je ne sais où pour s'enfler en douce de je ne sais quoi, ou bien quelque gaz intestin aura-t-il prospéré dans les agitations du liquide confiné, toujours est-il que, peu après, revint en surface non plus une petite bulle mais une grosse poche d'air, ballonnée, mollasse, occupant presque toute la surface du cadran et se déjetant lourdement sur les bords avec une flaccidité écœurante. Le cas n'est pas exceptionnel, on peut même dire que l'aérophagie est une affection commune et propre à ces organismes; mais, jusqu'à présent, tous les auteurs de manuel, théoriciens et techniciens du compas se sont essayés en vain à donner une explication acceptable et rationnelle sur la formation des bulles de compas. Cette bulle, visiblement, les agace. A la rigueur, les plus loyaux d'entre eux veulent bien admettre que le magnétisme demeure à ce jour un phénomène inexplicable, mais la bulle, non. Telle est la science, elle fait une distinction d'amour-propre entre les grands mystères admissibles et les petits mystères intolérables. Pourtant, il n'y aurait pas lieu de crier à l'obscurantisme devant l'hypothèse qui ferait de la bulle un petit vent lâché par la rose elle-même comme une synthèse éolique et secrètement élaborée de tous les vents dont elle s'épanouit; il s'agirait, en somme, d'une petite bulle de vent ubiquiste, d'un

flatule périphérique dont les propriétés à mon avis seraient des plus intéressantes à étudier, peut-être à exploiter.

Il y a encore assez de mer pour gêner les opérations de relèvement qui se trouvent compliquées par l'insuffisance de l'éclairage propre à l'appareil. Pile éventée ou mauvais réglage des voyants. La lecture des angles en est rendue pénible, surtout pour le matelot qui, ayant dû nettoyer ses lunettes, doit encore faire usage de la lampe torche pour lire le cadran. Il déplore de ne pouvoir utiliser la loupe, mais toutes ses mains sont occupées, les coudes en chevalet sur le capot, les pieds en défense de tangage, les genoux en amortisseurs de roulis, les sourcils en visière et, tel qu'il est, cet ensemble optique n'est plus perfectible.

Il fonctionne, et de telle sorte que nous saluons la capture d'un angle comme une aubaine. C'est une chose étrange que l'instrument le plus moderne, entre les mains du matelot, tombe aussitôt en désuétude pour se conduire comme une bizarrerie archéologique. Malgré tout, l'usage de ce compas de relèvement est toujours considéré comme un des sommets de notre activité nautique et nous en tirons des vérités utiles, les seules qui ne doivent rien au pifomètre. C'est alors que la règle et le rapporteur, en connexion avec les messages du compas, se préparent au grand jeu ; le crayon est au garde-à-vous, la mine sévère, plus question de jouer les artistes, c'est l'adjudant de la ligne droite, recta, service-service, et nous, tout remplis d'une respectueuse émotion, nous attendons les décrets de la nécessité géométrique ; c'est l'instant, qu'à juste raison enfin on peut nommer crucial, où les trois relèvements vont se croiser sur la surface indéterminée des flots pour nous donner le fameux triangle de certitude, familièrement appelé chapeau. Le triangle est quelquefois un peu grand, surtout pour un si petit bateau, mais peu importe, il n'en possède pas moins toutes les vertus du triangle. Si l'opération se terminait dans une circonférence, notre position nous semblerait moins sûre, moins confortable, moins humaine. Le métaphysicien peut se complaire dans la circonférence et jouer agréablement de ses propriétés, mais le Français moyen et même l'honnête homme se trouveront toujours plus à l'aise dans un triangle que dans un rond.

Je pense que le triangle avait échoué dans une mauvaise rencontre d'heure et de courant, car je nous vois cette nuit-là en fuite stratégique au large des Casquets, probablement pour y attendre la renverse et rappliquer bon vent bon courant sur Cherbourg. Un calme nous surprend dans ces fâcheux parages et, telle était notre impatience à nous tirer de là au premier souffle, que les voiles ne furent pas amenées. Ciel nuageux mais éclairé en transparence par la lune. Au loin passaient les feux de navires et l'idée que nous dérivions doucement vers de mauvais coins nous tenait l'oeil ouvert, quelquefois entrouvert, car nous avions déjà épuisé nos provisions de sommeil. Sans doute, les sommeils à la cape ne font-ils pas provision, mais de toute manière une provision de sommeil cela ne dure pas longtemps et huit jours à dormir ne font pas huit jours à veiller; la nature ne thésaurise pas. Je veux bien croire qu'elle a raison. Le premier moraliste venu vous dira tout de suite que si les gens pouvaient mettre à gauche assez de sommeil pour s'offrir d'une seule tirée dix ans de veille, ils en feraient probablement des bêtises. Il est difficile d'imaginer à quelle puissance pourrait s'élever une bêtise exemptée de sommeil. J'en ai, pour ma part, évité plus d'une en cédant au roupillon, et que d'idioties furent étouffées à mon insu dans la grasse matinée. L'avenir est à ceux qui se lèvent tôt, tant pis pour eux, les autres en dormant l'auront échappé belle. La houle à peine modelée entretient le stupide raffut des voiliers encalminés; il faut en avoir une sacrée couche pour somnoler tandis que bat, dingue et rague le grément inerte et geignard dans ses jointures fatiguées. Le bateau, lui, ne dort pas, le calme est son tourment, une inquiétude l'agite sans cesse, il se déhanche, se démantibule, fait craquer ses articulations. Désœuvrée, la grande écoute qui traînaille, bande et débande, ramasse une giclée d'eau pour m'en fouetter la figure et je regarde aussitôt si le phare d'Aurigny est toujours là; je me persuade que la dérive est faible, puis j'essaye de bricoler une saisie de bôme qui lâche tout de suite et je reviens m'asseoir au fond du coquepit, tenant à l'oeil mon phare au-dessus du rouf, par le hauban de bâbord. Mes remue-ménage ont sans doute éveillé le matelot.

- Ça va, capitaine ?

- Ça va. Toujours le calme.

Il s'est déjà rendormi et me voilà à peu près réveillé, l'oeil flottant entre ciel et mer : les Casquets sont une région pittoresque, nous croisons mollement dans une sorte de bief au milieu d'un archipel de roches plates, noires et moussues avec, derrière mon dos, une haute falaise au pied de laquelle vague silencieusement une population excessivement dense et diligente. Quelquefois, selon l'épaisseur des nuages qui se meuvent très lentement sous la lune, un bosquet se dessine dans l'intervalle des îlots,

puis se rapproche et nous dépasse par l'avant, comme si nous culions dans un bocage inondé à mi-bois; mais l'ensemble du paysage demeure stable et bien planté. Ce n'était pas la première fois que la mer se composait en paysage à mes yeux parfaitement lucides, et l'attraction se produisait aussi bien le jour que la nuit. J'ai peut-être un oeil prompt au mirage; bien des gens ont dit ou insinué que je voyais les choses de travers et quelques-uns ont réussi, en me prenant à jeun, à me faire concevoir des doutes sur la clarté de mon esprit. Pourtant, je me flatte obstinément de ne pas prendre le jour pour la nuit, le gras pour le maigre, le droit pour le tordu, le vrai pour le toc, le frigidaire pour le Père Noël ni le Palais des Assurances pour la Maison du bon Dieu, ni même la colonne de Juillet pour un phare à occultation. Hé oui! mais, comme dit Collot, les histoires de bateau, c'est une autre paire de manches et si nous plantons des marronniers en quinconce dans la houle, cela reste entre nous. Par chance, en effet, le matelot se trouve être, lui aussi, en haute mer, un paysagiste assez habile pour vous trousseur un parc à la française dans un coup de noroît. Nous avons ainsi obtenu dans les mêmes circonstances des décors très différents à la confrontation desquels nous prenons grand plaisir. En général, le phénomène commence à se faire sentir dès le deuxième ou troisième jour de pleine mer. Il semble que bientôt la fatigue, le manque de sommeil nous ôtent les moyens de supporter la monotonie du spectacle. L'immensité n'est plus tolérable et nous déballons ce qu'il faut pour peupler ce désert, arraisonner l'infini, camoufler la solitude, aménager le séjour. Après quoi vient l'habitude, et la démesure océanique est ratatinée une fois pour toutes à une échelle décente. Plus nous avançons, plus l'horizon se rapproche, s'apprivoise et se borne pour circonscrire une place publique, un rond-point, une pelouse à pique-nique, si bien que les flots, si agités soient-ils, ne peuvent plus s'agiter ni dans l'immensité ni dans la solitude, mais dans une enceinte familière sinon peuplée de témoins. La mer en un mot est un espace fermé et peu s'en faut qu'à la longue nous y sentions le *Matam* inquiet d'une issue.

Cet ingénieux système de reconstruction, faut-il le dire, pourrait tourner au casse-gueule. En vous protégeant si bien contre les vertiges de l'infini et les affres de l'absolu, il vous laisse plus vulnérable aux coups de la géographie sournoise. Le parfait navigateur n'a sans doute jamais vu de la mer que la mer et les armateurs n'aimeraient pas savoir que, parfois, leurs navires s'engagent dans une passe caillouteuse comme une calèche tranquille dans une allée carrossière et bien ratissée sous les tilleuls.

Je m'avise alors que le phare d'Aurigny a quitté les haubans de bâbord. Nous avons dû virer, tourner, dériver; mais je constate que le feu n'est plus nulle part. Un coup d'œil au compas et j'attends que l'est m'envoie ses quatre éclats convenus ; j'attends comme si le gardien était descendu aux petits coins laissant la lumière en panne ; mais il vaut mieux ne pas retenir l'hypothèse d'un phare éteint et je descends voir sur la carte dans quelles conditions le feu serait masqué. J'en profite pour réveiller Collot.

- Quoi? C'est l'heure?

- Oui, largement.

- Toujours le calme?

- Toujours. Et on ne voit plus Aurigny.

- Ah? Je crois me souvenir, en effet, qu'un secteur est masqué dans son ouest. Pas fameux. Oui, sous mes yeux la carte a confirmé que l'endroit est plutôt malsain. Assez de fond pour nous, bien sûr, mais les cailloux ne sont pas loin.

- La nuit est claire?

- Assez.

- Y a qu'à attendre. Dans ces coins-là les calmes ne durent pas des années.

Il n'en sait absolument rien, mais ses postulats, balancés comme des truismes, à voix modeste et placide, sont toujours bienvenus. Je prends un bout de fromage avec un coup de rouge et Collot s'envoie une gorgée suivie d'un raclement prolongé parti du fond de l'œsophage pour expulser les sédiments du sommeil; après quoi, d'un soupir vibré, il se dégomme l'intellect et dissipe les adhérences de cauchemar. C'est le coup de la relève. Il passe dans le coquepit, le nez haut pour examiner la situation et je l'abandonne à son quart inquiet. Mon inquiétude à moi se dilue déjà dans la moiteur confite et poisseuse du grabat. J'ai refile mon paquet. Merveilleux détachement de la garde descendante qui pose le harnais pour retrouver sa paille. Un peu de lâcheté peut-être, mais en fin de compte, cette hâte à dételer se rachète par une insouciance qui est tout de même un bel hommage à la vigilance de l'autre.

Avant de m'endormir, je crois voir encore les îles douteuses parmi lesquelles nous flottillons, ou plutôt je les sens autour de nous, plus pressées, plus hautes, comme si, dans un élan de sincérité

unanime, les hauts-fonds caillouteux et les roches immergées étaient sortis de l'eau pour se démasquer. La voix de Collot qui jure après la bôme en vadrouille ; il n'a pas fini. Je l'entends revenir dans la cabine et farfouiller à la recherche de lunettes, pour consulter la carte sans doute. Puis, tout d'un coup, le silence ; le gréement se tait. Une risée ? Le matelot repasse dans le coquepit, raidit un peu la grande écoute et borde le tape-cul.

Et, de nouveau, la bôme qui bat. C'est fini ; même pas une risée, un quart de soupir, une fausse haleine, pas de quoi émouvoir un pennon.

Toujours le calme. Au petit jour, Collot s'est enfin décidé à tout larguer, un peu rageusement, à la suite d'une sévère altercation avec la grande écoute. Giflé d'un long coup de fouet mol et maladroit, le matelot, hors de lui, l'injure à la bouche, avait tout amené, tout raidi, bloqué, ligoté. Réduit au silence, le gréement nous fichait maintenant la paix, sauf le tape-cul toujours un peu remuant malgré sa bôme saisie dans un tour de raban. Pour amener le tape-cul avec ses espars débordés, c'est toujours ennuyeux, mais grâce à sa bordure libre nous pouvons étouffer rapidement la toile et c'est ainsi qu'elle reste habituellement au vent arrière : la corne haute, les plis serrés sur le mât, joliment arrangée comme un décor d'ameublement avec un petit bouffant au niveau de l'embrasse. Ce tape-cul nous aura donné bien du plaisir ; outre ses bienfaits proprement nautiques et ses précieuses vertus manoeuvrières, le tape-cul c'est le commencement des affaires sérieuses, il donne l'existence au grand mât, il confère le rang. Tape-cul vaut particule de noblesse et le bateau qui s'en gree du même coup s'apparente à la race de navires qu'on voit illustrer aussi bien l'aventure, le négoce, la poésie et le papier peint. Avec un tape-cul, on peut se présenter partout.

La matinée est tiède. Ciel haut pommelé, air impassible et baromètre innocent. La terre d'Aurigny se laisse voir maintenant dans le sud-est, à distance maniable. Souvent, dans le civil, on croit aspirer au calme ; à nos âges, surtout, les gens pratiquent volontiers l'éloge du bonheur dans le calme et ils se font des idées. Même loin des écueils, la plupart des plaisanciers tombés en calme y éprouvent un grand malaise. Pour les uns, c'est un sentiment de perte surnaturelle comme si le monde, cessant de respirer, les condamnait du même coup à l'asphyxie ; ils craignent que le calme ne se propage dans tout le système et que la ronde en s'arrêtant ne les laisse, penauds, agoniser dans l'oubli cosmique et mourir de calme. Les autres s'y embêtent, tout simplement, et quelques-uns pensent à leur courrier. Il y a aussi la question du compagnon. C'est dans le calme qu'on en vient à ne plus pouvoir tolérer cette manière de cracher en cul-de-poule et qu'on y mettrait fin d'un coup d'aviron à travers la gueule. Sur ce point, nous n'avons pas, jusqu'ici, d'intolérance avouée. Le matelot a toujours montré une belle endurance au calme et il nous est arrivé d'en jouir comme d'une grâce du ciel. Disons que, d'une façon générale, dans la vie, Collot aurait une tendance à se laisser encalminer ; je ne suis pas fondé à lui en faire le reproche.

L'ennui c'est qu'en Manche, le calme, le vrai calme n'existe pas. L'air peut être immobile et la mer plate, mais les courants ne prennent jamais de repos. On ne s'endort pas en toute confiance sur un tapis roulant, fût-il de velours. Pour l'instant, le courant nous éloigne encore un peu vers l'ouest, mais il faudrait que la brise se lève à l'étale pour nous faire gagner Cherbourg avec la renverser. Une fois de plus, nous révisons les motifs qui nous appellent à Cherbourg mais c'est pour le principe, histoire de causer et de faire valoir la sérénité de nos voix magnifiées par le calme. Le monde est vide et le verbe immensément sonore y discute le coup, à peine feutré d'une bouchée de pain.

- J'ai connu, un jour, un gars...

C'est peut-être l'histoire du voleur de parapluie ou de l'omnivore qui, ayant bu son demi, bouffait la soucoupe de feutre, ou du copain qui, au soir de Marignan, ramassait les plumets sur le casque des Suisses pour s'en faire une litière, ou du voisin d'ambulance qui mourut d'une balle entrée par le trou d'icelle et sortie par le petit doigt. Dans les calmes, il en vient toujours une que je ne connais pas. Nous nous attardons ici au casse-croûte, assis de biais sur la banquette transversale qui fait le seuil de la cabine et dont j'ignore le vrai nom. C'est ennuyeux de ne pouvoir nommer, comme il faut, un lieu aussi familier qui nous sert de table, de siège, d'établi, de comptoir, d'égal, de marche-pied, de dressoir et, le cas échéant, nous servirait de tribune ou de prie-Dieu. Séjour si fréquenté que le bois en est lustré, poli, culotté, meurtri, toujours encombré dans les coins d'objets ou débris entreposés, manilles sans broche, fil à voile, culots de pipe, ouvre-boîte, raban de barre, spontex, pointes, hameçons et briquet, souvent baignant dans la petite flaque sous le vent à cause du dalot bouché. Au mitan de cette estrade à tout faire, le compas de route calé dans ses taquets en fait le haut lieu des quatre vents. A la fois banc de quart, banc de square et banc d'oeuvre à souffrir le marteau, banc de rêve et de galère, mais aussi

table d'orientation au centre de l'univers. Et nous ne savons toujours pas comment appeler ce machin-là. A bien regarder, c'est un élément du pont, un passavant transversal en quelque sorte, mais la quelque sorte répugne au marin. Je me suis laissé dire que les Anglais appelaient la chose un deckbridge, mais cela ne fait qu'embrouiller la question et ce n'est pas là un mot qu'on puisse introduire sans malaise dans la conversation quotidienne.

- Eh bien, dit le matelot, qu'attendez-vous capitaine? C'est le moment de vous distinguer. Vous seul détenez à bord le pouvoir de nommer les choses innommées. Nous ferons même à cette occasion une petite cérémonie.

Je vois à peu près ce qu'il entend par petite cérémonie. Il va encore nous sortir une vieille coutume sur le baptême des néologismes. Des mots chômeurs, ce n'est pas ce qui manque, une foule de mots dans le besoin qui attendent leur objet et se languissent d'une forme. La charité est mal faite. Vous pensez à nommer les choses, mais il faut aussi choser les mots. Vous pensez à vêtir ceux qui sont nus, mais que faites-vous pour remplir les paletots vides et les chapeaux creux? De but en blanc, je propose quelques mots pour la chose qui nous intéresse : le bidoire, le foutrinque, l'escabanc, le saut-d'arouf, le traversoncq, le fouindrail, le pont-à-péqueu, le bufin. Il faudra, bien sûr, en discuter à loisir, tâter les échos, se plier au processus d'amarrage et surseoir au baptême. Jusqu'à nouvel ordre, donc, nous continuerons à dire : le banc, terme impropre, mais accueillant à l'idée de collation. Après le saucisson, Collot est allé chercher dans la cambuse un bout de lard gras, avec lequel nous décidons de manger le dernier quignon de pain spongieux, nettoyé de son mois. Le litre est vidé là-dessus. Collot repose la bouteille vide et je le vois s'attarder, songeur, sur la dernière bouchée. Enfin, il dit :

- Odeur de calendeau fait risée sur l'eau.
- Très mauvais. D'abord le camembert n'a jamais été un fromage au long cours et, en plus, calendeau est une altération moderne ; vous parlez comme un régatier de guinguette.
- Vous êtes bien difficile, capitaine, mais saviez-vous que : meilleur fromage est du matin, mange-le sans vin tu prends la rage? Il ne sent pas le poste-avant celui-là, non?

Bon prince, je vais chercher sous le plancher une bouteille fraîche que je pose sur le foutrinque avec un bout de gruyère en déclarant, tout simplement, qu'à navire encalminé matelot aviné. Bon prince à son tour, Collot me laisse le dernier mot et nous observons que les pelures de saucisson et croûtes de fromage jetées par-dessus bord demeurent immobiles, comme sur un pré des reliefs de pique-nique.

- On ne bouge pas.
- Et si on bouge ensemble?

Petite discussion traditionnelle sur les mouvements relatifs des flotteurs entraînés dans une veine fluide. C'est alors que le matelot, selon l'us immémorial, commença de siffler pour appeler le vent.

- Le ton est un peu brutal, dis-je, vous avez l'air de protester contre une panne de cinéma. Il faut moduler avec plus de respect. A bord des terre-neuvas par exemple...
- Allez-y, je vous écoute.

Je figole un petit air simplet et persuasif, tout empreint de naïveté archaïque.

- Le ton est bien cavalier, dit Collot, vous avez l'air d'appeler votre chien. Arrêtez, je n'attends rien de bon d'une pareille sifflerie.

Il boit une gorgée puis, derechef, allonge les lèvres.

- Halte. Vous appelez quoi? La brise ou la volaille? Il ne s'agit pas de siffloter pour appeler au grain je ne sais quelle basse-cour de zéphyr joufflus. Pour charmer le vent, il faut retrouver des mélodies orphiques, filer un son flûté qui aille au loin séduire les dépressions oisives, quelque chose dans ce genre-là...
- Autant jeter des pommes cuites, capitaine, vous ne sifflez pas vous persiflez, c'est de la provocation. A faire sortir un cyclone de ses gonds.

Une bonne demi-heure fut ainsi consacrée à diverses expériences de stridulations propitiatoires, dans tous les azimuts sauf le secteur est qui était contraire à nos projets. A vrai dire, il ne s'agissait pas seulement de passer le temps à honorer les vieilles traditions avec une désinvolture de yaquemane incrédule. Le souvenir des équipages en panne qui sifflèrent la brise à travers les siècles nous faisait à la longue arrondir les lèvres avec foi. Dans tous les essais que nous fîmes alors, il est probable que nous ayons retrouvé quelques-unes des modulations qui chantaient éperdument dans les calmes du Pot au Noir où se morfondaient les galions anxieux de leurs trésors en panne.

Le vent n'est pas venu tout de suite, il est vrai, mais je pense que nous avons ému dans les airs une disposition à l'étrange car, peu après, comme le matelot somnolait dans la cabine, assis sur son coffre, il fut réveillé en sursaut et se leva prestement pour s'inquiéter de moi

- Attention, ils font des essais.
- Quels essais?
- De mitrailleuse, vous n'entendez pas?

Je n'entendais rien d'abord, mais le matelot, qui devait mélanger les paragraphes des Instructions nautiques, me parlait, d'une voix légèrement pâteuse il est vrai, de bases militaires, de zone de tir, et m'invitait à tendre l'oreille. En effet, je finis par surprendre comme le tac-tac d'une arme automatique, par petites rafales irrégulières, d'origine incertaine, qui pouvait provenir de n'importe quel point de l'horizon, mais aussi bien du bateau lui-même, ce qui me parut en fin de compte plus vraisemblable. Il faut plusieurs jours quelquefois avant de mettre la main sur le tournevis en équilibre qui bascule en tapotant une vieille boîte à cigare. Mais la mer était plate ce matin-là et, si nous ne bougions, le bateau ne bougeait. Rien n'expliquait ce crépitement ubiquiste et délicat, si minutieusement ajusté dans l'axe du silence universel, que nous ne pouvions plus entendre ni attendre autre chose. Heureusement, il vint alors un autre bruit pour nous distraire, beaucoup plus captivant celui-là, car il s'agissait d'une voix. C'est encore le matelot qui, pendant une rémission de la mitrailleuse confidentielle, me signala d'un geste la présence du passager clandestin. Collot serait bien navré si le monde venait à perdre ses mystères. Avec sagesse, il en met un peu partout, discrètement, pour son plaisir et celui de quelques amis. Le mystère est la chose la plus naturelle du monde, qui tombe sous le sens, et vous soustrait à l'odieux arbitraire des lois. De telle sorte que les choses n'en sont même plus mystérieuses, mais simplement particulières. Je me souviens d'une nuit passée ensemble, tout au fond des tristes bassins du Légue, dans la cale d'un gros sloup abandonné qui s'appelait le Sirdar. Ce lourd bâtiment avait été acheté, disait-on, par je ne sais quel chef de famille téméraire et précautionneux à l'époque de la guerre froide et des incidents de Berlin. Il y eut alors, en effet, un boum sur les gros yacs et un certain nombre de futurs évadés-résistants achetèrent n'importe quoi, sans voir, quelque chose d'assez gros pour loger la petite famille avec les valoches et transporter le feu au cul avec la flamme sacrée au-delà des océans, comme si le même ouragan qui drosserait les Barbares dû les pousser vent arrière jusqu'aux bords fleuris des démocraties tutélaires. Cela dit sans méchanceté car, le jour venant, il n'est pas dit que le *Matam* ne fasse son plein d'émigrés. Tel que nous le trouvâmes un soir d'hiver dans ce lugubre Légue, le Sirdar n'était qu'une vieille coque vide, mais avec un nom pareil elle avait du répondant. Aussitôt engagés dans l'écouille, il nous sauta au nez, aux oreilles et sur la peau, la certitude que la nuit ne serait pas insignifiante. Je sortis de mon sac une bougie, pour compliquer un peu les choses ; le poste-avant nous apparut avec ses cadres en bon état, mais tant qu'à faire de coucher sur le dur c'est la cale qui nous attirait. Son creux nous étonna, plus grand que le bateau eût-on dit, une vraie cale de bric avec des odeurs à couper au couteau, comme un poudingue d'aventure moisie. Ça promettait. La bougie en suffoquait. Tout de suite, il fallut baisser la voix parce que l'écho nous la renvoyait aussi sec, déguisée en charabia sépulcral et tonitruant comme si les gueuloirs de vingt capitaines atrabilaires, soutenus par vingt seconds exotiques, nous eussent demandé voir un peu ce que nous foutions encore là, matelots pendants, et de quelle rapine encore nous prétendions narguer leur vigilance posthume. A peine allongés côte à côte sur le flanc tribord, une couverture dessous et une dessus, Collot se mit à étudier froidement les symptômes de capitaine volatil en suspension dans la cale, avec l'intention de les honorer sans se faire bluffer. Collot a toujours été très attiré par le personnage capitaine, mort ou vif : être tout rempli de raisons secrètes, manière de providence bâtarde plus ou moins bien embouchée, dont il convient toujours d'attendre le meilleur sous les apparences du pire. La revenance des matelots ne tire pas à conséquence, mais les capitaines n'en ont jamais fini avec leurs affaires d'ici-bas, il faut toujours qu'ils viennent rôder, flairer, voir un peu ce qu'on a fait de l'héritage, se ronger les sangs à constater ce qu'il advient de l'autorité en ce monde et au besoin se taper un coup de rhum à la bouteille planquée du collègue en exercice. Au milieu de la nuit, Collot m'avait réveillé doucement pour me dire que les voilà, tout contre nous, le long de la coque.

- Quoi donc ?
- Les glouglous.

Certes, il n'y a pas de glouglous insignifiants, mais ceux-ci avaient une éloquence qui trahissait le passage d'un ou plusieurs capitaines en bulles, fortes bulles élastiques et fringantes, d'abord veloutées par une sourdine de vase, puis gargouillantes comme un mâle catarrhe et soudain volubiles avec des

intonations chromatiques dont le sens n'était pas clair; quelques-unes éclataient lourdement contre la paroi comme une cajolerie bourrue et d'autres s'égrenaient en furtifs commentaires, d'une glotte agile comme une vocalise de baryton noyé. On nous avait justement raconté, le jour même, la récente histoire d'un homme saoul tombé à l'eau en bicyclette non loin de là, un soir. Le lendemain, deux dockers, ayant repéré la tache claire de son crâne à travers l'ondoiement des mèches rares, purent élinguer leur copain sous les épaules et le hisser à quai, avec son vélo entre les jambes et les mains au guidon. « C'est bien une histoire d'homme saoul » avait dit Collot.

Notre passager invisible n'était pas du tout macabre, ni même inquiétant. Sa voix ne venait pas d'outre-tombe, car elle avait le timbre vif et même l'articulation d'un sacré bavard obsédé par des soucis de mortel. Cette voix, très bien localisée, le faisait gîter dans la cabine, entre le hublot de tribord avant et l'extrémité de ma couchette. Un esprit positif, entêté dans le raisonnement matérialiste, aurait affirmé qu'il s'agissait d'un banal crissement, d'un quelconque jeu de membrure et de bordé, ce qui n'expliquait pas grand-chose, pas plus qu'une conjoncture de larynx, de palais et de petits cailloux ne peut expliquer un discours de Démosthène. Une voix s'exprimait à bord, entre chêne et sapin, non pour grincer les traditionnels gémissements du bateau, mais pour discourir et commenter. C'était bien un langage articulé, avec les inflexions habituelles aux divers mouvements de l'âme parmi lesquels il faut bien dire que dominait la mauvaise humeur. Ce n'était pas un organe de tribun ou d'acteur classique ; il ne s'agissait pas non plus d'un marmonnement à la cantonade comme si le personnage, en nous ignorant, eût parlé à soi-même pour récapituler d'interminables griefs. Révélé par ce matin calme, il ne devait plus nous quitter de toute la croisière et, sauf quelques heures de repos bien compréhensible, il tint le crachoir par tous les temps avec une constance un peu rageuse et, aux allures du près bâbord-amure, il s'emballait jusqu'à bredouiller. De toute manière, l'élocution n'était quand même pas très claire. Si nous attrapions un mot par-ci par-là, nous suivions surtout son discours par les inflexions très variées qui, à certains moments, faisaient penser au papotage d'une vieille fille racontant ses déboires au cours d'un thé. Pourtant, c'était bien une voix d'homme et il nous apparut bientôt que le plus gros de ses tracas s'exprimait en chiffres ; une préoccupation comptable évidemment l'obsédait, car au beau milieu d'une confidence chuchotée dont, hélas, nous ne suivions pas le fil, notre hôte, forçant la voix, se lançait dans une très longue numération, à la fois coléreuse et fatale comme s'il lui revenait brusquement à la mémoire tous les numéros de loterie qui l'avaient déçu : vingt-quatre mille sept cent soixante-quatorze, deux cent dix mille quatre cent huit, quarante-quatre mille soixante six... Peut-être s'agissait-il de comptes bancaires ou de numéros matricules, quoi qu'il en soit, notre homme était alors la proie de scrupules quantitatifs et, nullement résigné, il collationnait ses tourments d'une voix qu'alors on pouvait bien qualifier de grinçante. L'articulation des chiffres était si nette que nous aurions pu les transcrire ; et nous l'aurions dû, car je pense maintenant qu'il s'agissait peut-être d'un message. Des chiffres comme ceux-là, confiés entre ciel et mer, il faut les ramasser avec soin pour les montrer aux connaisseurs ; le cryptologue ou le cabaliste en tirera toujours quelque chose.

L'origine des crépitements qui avaient réveillé Collot sous le feu d'une mitrailleuse éthérée fut démasquée deux jours plus tard en écopant les fonds. A certains mouvements du bateau, les bouteilles vides en flottant se tapotaient le cul à cadence rapide avec un tintement mat et léger. Nous y remédiâmes. Aucune perquisition, en revanche, ne fut faite pour découvrir le bavard de tribord avant ; il nous apparut tout de suite qu'une telle démarche pouvait offenser le visiteur et nous tenions à sa compagnie. Depuis longtemps, à certaines heures, il nous semblait qu'une tierce personne fût embarquée à bord du *Matam*. La nécessité de la troisième personne finissait par imposer le sentiment de sa présence et ce n'était pas la première fois que j'éprouvais cette impression que deux appelle trois, comme si un instinct supérieur m'eût averti que deux est instable et que trois soutient le monde. La formule jamais deux sans trois, dégradée en superstition, pourrait traduire une des vérités fondamentales de l'univers, un des secrets de l'ordre naturel et surnaturel. Ce tiers, plus ou moins mystique, existerait donc en tous lieux et circonstances où le deux se croit suffisant et nécessaire, et il hantait le *Matam* avant de s'y révéler.

- Voilà bien des idées de capitaine, dit Collot, et vous faites beaucoup d'histoires pour découvrir que le troisième compagnon, c'est le bateau.

Croiser en tous sens. Cherbourg se défend. Invention d'un coin de mer. Un escargot dans la boussole. Le Matam en quadrigé. Retour au coin de mer. Les tâcherons de la plaisance. Feu fixe vert. La brume. Le matelot tire des plans. Le capitaine coupe court.

Cependant, les météores et les flots procédaient à la mise en place du blocus de Cherbourg. Cette mesure ne concernait pas les navires à hélice ni même les yacs hybrides pourvus de moteurs auxiliaires, mais seulement les francs voiliers dont le *Matam*, sauf erreur, était le seul représentant à croiser dans les parages. Croiser est un grand verbe. Il s'est magnifiquement rencontré jadis quand les nefes de saint Louis croisaient sur les mers et pour l'amour du ciel. N'en parlons plus. Les clercs eux-mêmes ont renié l'aventure, béni l'infidèle et désarmé la croix qui gênait un peu pour cingler dans le cours de l'histoire. Malgré le zèle des guignols à perpétuer le mot en prêchant la croisade pour le jus de fruit, la bonne humeur ou la sécurité routière, nous n'avons pas croisé notre voile de plaisance. Mais, je n'oublie pas que le *Matam* a vu le jour aux Martigues ; un vieil instinct le rendra peut-être à ces mers trahies et bientôt livrées aux mêmes pirates que la France tenait en respect depuis Childéric III. Peut-être un jour, en des criques secrètes, irons-nous en plaisance ravitailler les maquis chrétiens ; alors le guetteur tapi dans les aloès verra monter la croix de Malte à la corne du tape-cul.

En attendant, nous savons déjà ce que croiser veut dire. Bien souvent, dans les récits de mer, nous avons lu que la frégate ayant croisé plus d'une semaine devant Puerto Pinedo ou Coco Bay, put enfin gagner le port et y débarquer son lot de moribonds scorbutiques, son détachement de grenadiers soiffards ou ses coffres d'écus pour la paye du gouverneur, peu importe : des jours et des nuits à moisir et croiser devant le port en attendant les faveurs du vent et du flux, c'est une très vieille fortune de mer dont les anciens tiraient, bon gré mal gré, quelques leçons aujourd'hui tombées en désuétude et relevées en plaisance. Je ne me souviens plus combien d'échecs nous avons essuyés devant Cherbourg ; si le premier nous fit grand dépit, car déjà nous tendions la main vers les muscadets si proches, le troisième nous vit assagis et fortifiés dans une mâle abnégation, car nous commençons d'envisager la prise de Cherbourg comme un idéal suprême à l'accomplissement duquel nous pouvions raisonnablement consacrer notre existence.

La première tentative commença, je crois, dans la gloire d'un vent frais et bien portant, mais survenu un peu tard ; une fois passé La Hague, il dû virer au sud puis au sud-est, nous obligeant à tirer des bords qui laissèrent au flot tout loisir de se renverser contre nous. Comme il n'était pas question de vaincre une telle coalition, nous prîmes le vent de travers pour gagner le large et mettre au plus vite quelques dizaines de milles entre les menaces du raz Blanchard et nous. Tout dessus, gîté jusqu'à l'hiloire, souqué comme jamais, le flanc battu par les courtes lames qui le pressaient vers le torrentueux déversoir, le *Matam* fonçait comme une estafette au galop dans le corps de bataille. Nous courûmes ainsi dans le biais du courant quatre ou cinq heures au bout desquelles, nous jugeant à l'abri d'une fatale dérive, nous décidâmes de mettre en panne et de passer la nuit à regrouper nos forces pour un deuxième assaut. La décision étant prise, il y eut tout de même un instant accordé au choix du terrain ; l'expression est saugrenue, mais le coup d'oeil était bien celui du voyageur qui cherche à l'étape le petit coin favorable au gîte. Sans doute le choix fut-il arrêté sur un mouvement de la mer propice à virer de bord mais, à l'instant même, le décor s'est construit sous nos yeux et une fois pour toutes comme celui d'un séjour très particulier. La grand-voile étant larguée, le tape-cul bordé plat, le foc à contre et la bôme saisie, nous savourons de nouveau les effets merveilleux de la panne, cette quiétude insolite au sein de la turbulence : touché par la grâce, le bateau s'abandonnait à la nonchalance d'un corps mystique soutenu par les chérubins.

- On ne sera pas mal ici pour dormir un peu, dit Collot en parcourant des yeux le décor où nous avions dételé pour bivouaquer en paix.

A peu de chose près, nous en avons gardé la même image ! un vallon, ou plutôt un repli de terrain tapissé d'herbe rase, luisante et jaunâtre où glissaient, ici et là, de rapides floraisons de pâquerettes baveuses. Oasis austère et pourtant radieuse d'une lumière assez bizarre qui ne venait pas du ciel

barbouillé de nuées crasseuses, mais de la mer elle-même et comme d'un banc de méduses froidement illuminées entre deux eaux ; lumière livide et plate, galvanisée, mais si vive pourtant qu'elle fatiguait les yeux ; rien ne semblait échapper au pouvoir de ses reflets, le *Matam* devenait vitreux avec des effets de mica et, chose rare, je trouvai à Collot un teint grivelé avec, dans toute sa personne, une dégaine de vieux cormoran couleur de vague et courbaturé. Migrateurs en relâche, nous appartenions à la mer et ces phénomènes de mimétisme confirmaient notre idée que la planque était bonne et que nous pouvions passer là une nuit tranquille, tapis sur les frontières du raz.

Non seulement la nuit fut courte, car nous avions décidé de partir avant l'aube afin d'attraper le premier flot, mais nous eûmes beaucoup d'ennuis avec notre feu plusieurs fois éteint. Les coudes crochés dans les haubans, la bouche pleine de manilles et de jurons, la lampe calée dans les genoux, je devais m'évertuer longtemps, comme un pêcheur à la ligne, à saisir au vol la drisse légère emportée par le vent. Cette nuit-là, l'occasion fut donnée au matelot de ranimer la flamme et ce fut une révélation, car il revint dans la cabine, fort excité par l'épreuve en déclarant que mon dispositif dépassait de loin les plus belles inventions de la plaisance byzantine. Je ne me souviens plus des incidents qui, le lendemain, traversèrent nos projets, mais je crois que Cherbourg ne fut même pas entrevu. C'est probablement la nuit suivante qui me parut si longue; démesurément allongée comme si la défense de Cherbourg eût trouvé moyen de raccorder bout à bout une sélection de nuits noires pour mieux nous égarer. Les quarts succédaient aux quarts, les cafés aux viandox et nous croisions au large du Cotentin parmi d'épaisses ténèbres qui, peu à peu, s'aménageaient dans mon esprit comme l'interminable avenue d'un faubourg désert, et nous faisons les cent pas sur le trottoir, rasant les murs comme des rôdeurs de barrière et guettant l'ouverture des portes. Les yeux papillotaient, les courants patrouillaient et nous rusions dans leurs pièges comme dans un problème de certificat tracassé par le bonhomme de sable. La lampe torche allait et venait, éclairant tour à tour l'Almanach breton, la montre et le compas de route puis, couchée sur la carte, elle braquait son rond de lumière pour cerner nos crayonnages d'écolier tandis que, sous l'étrave, l'hôte invisible poursuivait son monologue numératif. A force, il avait perdu de son prestige et, pour forcer notre attention, le maniaque en était réduit à se taire ou à changer d'intonation. Les hypothèses devenaient moins flatteuses. Nous disions que le *Matam*, dans le calme ambigu des Casquets, avait repêché, par hasard, l'âme damnée d'un comptable à jamais torturé par une erreur introuvable ; et maintenant qu'elle était au sec, elle vidait son sac de chiffres, comme un joueur de loto sans fin. Toutefois, cette présence entretenait dans la cabine une atmosphère de calcul intense et de mécompte fatal.

Passant dans le coquepit, j'allais modifier le cap selon mes directives élaborées sur le papier. L'oeil fixé sur le compas, je m'appliquais à tenir une route rigoureuse; quand un plan est douteux, les scrupules d'exécution rassurent. Chose curieuse, la bulle du compas s'était fractionnée en bullettes et voyageait à présent comme une écume de bouillon à la surface des vents. Le vif clapot provoqué par l'opposition de la brise et du courant avait pu donner cette mousse, ou encore, outrée par nos errements, la rose avait tout simplement craché. Le petit crachat filait nord-sud, est-ouest, balançait dans un calme, s'épanouissait, fonçait au centre et, divisé par le pivot, se reformait au nord, bouclait deux tours complets à toute allure, y perdait un postillon, le ravalait au surouet et j'en oubliais mon cap; avant peu, tout le cadran serait nappé de salive et le nord se renfilerait dans sa coque d'escargot magnétique. Mes écarts dans le rêve étaient brefs mais si véhéments qu'ils déclenchaient une mimique de somnambule; ainsi, je me souviens avoir tendu plusieurs fois la main sur le seuil de la cabine pour saisir un objet que me présentait le matelot pourtant ronfleur et c'est en refermant les doigts sur le vide que je sursautais dans la réalité. Plus tard, c'était le son de ma voix qui me réveillait au plus aigu d'une vision totalement étrangère à la navigation

- Vous avez laissé partir le lapin?

- Quoi ?

- Rien, rien. Ça va.

L'heure enfin venue de lancer notre attaque, nous barrons sur la côte. Le matin est froid, humide, collant, et nous avons la tremblote en buvant le café chaud, mais les événements paraissent évoluer selon nos prévisions. L'air et l'eau nous donnent apparemment les preuves d'un ralliement sincère à notre cause ; toute une nuit de calculs, de manoeuvres et de tractations nous fait espérer pour bientôt la prise de Cherbourg et une solide bafrée de riz à l'eau de mer vient donner à cette image une consistance tonique. En attendant la cuisson, un petit ponche est servi dans le coquepit. C'est la dernière bouteille et son niveau est bas. Collot verse avec parcimonie, d'un geste à me serrer le cœur.

- Juste pour le moral, dit-il.
- Vous m'impressionnez beaucoup, matelot. Craignez-vous un nouvel échec? Ou gardez-vous la part des condamnés?
- Pas du tout, je nous vois au contraire embouquer la passe ouest à l'heure où les terrasses font leur plein.
- Alors pensez-vous que vider la bouteille serait tenter Dieu?
- Ce serait tout au plus dénoncer l'imprévoyance ou la ladrerie du capitaine. Non, je pense que nous devons garder de quoi servir un coup d'honneur à l'entrée de Cherbourg.

Il se fit une embellie et bientôt la côte encore anonyme parut à l'horizon. Quelques souvenirs personnels et historiques furent évoqués à propos de Cherbourg, les moules à la crème d'un bistrot tapageur et la statue de Napoléon, foutu marin. Mention fut faite de deux ou trois objets à inscrire sur la liste des achats.

Vers le milieu de l'après-midi, ayant raté Cherbourg sur une trahison de la brise, nous dropions derechef par le travers du courant qui rameutait ses flots et nous bourrait les flancs. Le minotaure hydrique ouvrait là-bas sa gueule de raz pour avaler son tribut de nefs candides, mais sur nos traces de la veille, nous cravachions vers les lieux d'asile. Un grain nous tomba dessus avec la surprise d'un joli coup de vent arrière qui nous contraignit à ramasser le tape-cul en vitesse et ariser la grand-voile

- Et maintenant, dit Collot un peu excité par la pluie cinglante et les embruns gifleurs, et maintenant, c'est gagné, capitaine, on s'en va dormir dans la planque.

Le gros flocon noir nous crevait sur le derrière et, du ciel trop limpide émincé sur l'horizon, nous arrivait au ras des flots une espèce de rayonnement vert, d'un goût douteux, comme une féerie d'aquarium au néon ; après quoi, il se fit une décomposition spectrale à travers le scintillement de la pluie, et la silhouette du matelot se campa dans une trombe irisée comme un aurige dans les tourbillons de l'arène. Sa tunique d'or huilée crépitait sous le grain dur. Dédaignant le secours du taquet, il tenait librement à pleines mains la grande écoute, comme les rênes d'un char au plus ardu de sa course. Bien fléchi sur les jarrets, tantôt penché de-ci de-là comme pour déraper un virage, esquiver une borne ou l'essieu d'un concurrent, il maîtrisait à grand-peine ses chevaux trop nombreux dont la bouche dure lui fatiguait les bras puis, rendant la main pour s'emballer dans la ligne droite ou serrant les guides pour venir au lof, il trébuchait à l'embarquée d'un rival accrocheur et recrachait l'écume qui voltigeait dans la carrière. Jamais le *Matam* ne s'était montré hippique à ce point. En vérité, nous nous cavaliions en majesté. Dix minutes après, le grain à demi vidé transportait au nord son restant de magie et le Matant assagi, fumant, regagnait au petit trot sa remise foraine. Consultant l'heure et les alentours, je dis au matelot :

- C'est là.

Il parut reconnaître les lieux et convint, lui aussi, que c'était bien là. Nous retrouvions à la mer ce modelé qui nous avait séduits, cette aptitude au vallonnement clandestin, cette façon de remanier ses plis pour mieux faire notre gîte et répartir ses crêtes en dispositif tutélaire. A vrai dire, nous ne pensions pas qu'un point astronomique put déterminer notre planque et nous préférons savoir qu'elle se baladait dans un rayon inestimable, comme le nid des alcyons façonné dans les vagues ; elle avait pu, en notre absence, passer les caps et franchir les détroits, mais nous la trouvions fidèle au rendez-vous des ratés du raz. Ce n'est pas dire que le séjour fût riant ni même serein, et bien que le crépuscule eût des clartés plus heureuses que la dernière fois, c'était le même éclairage de vallée maudite, les mêmes reflets de métal inoxydable où traînaient des placards d'écume fanée. Repaire instable et peut-être inexploré, en tout cas divaguant à l'écart des sentiers battus, vieille cache de bateau à voiles. On voyait bien, la nuit, que les gros mazouteux passaient au large et risquant à peine un œil oblique, rouge ou vert, sur ce lieu mal famé. De toute manière, au diable où nous étions, les courants pourvoyeurs du raz flânaient assez mollement.

Dans la cabine plus mouillée que jamais, nous avons dû, ce soir-là, cuisiner deux boîtes de tripes avec le restant de riz. Nous n'avions pas terminé qu'un litre de rouge était vidé au goulot, et pour ainsi dire à notre insu. Un deuxième, pris sous le plancher, fut mis en route. A vrai dire, nous éprouvions déjà, depuis la mise en panne, une vertueuse et délicate ivresse de fatigue. Pour les gens comme nous, l'intempérance musculaire est facilement euphorique; il faut même y faire attention, car on en viendrait à dire des tas de bêtises sur la valeur et le rôle de la sueur. Ainsi, nous éprouvions cet engourdissement flatteur des reins, cette mâle gaucherie de l'hercule un peu raidi par l'exploit et nos mains gonflées nous gonflaient d'un secret orgueil, jusqu'au bout des doigts corsis par l'humidité, limés par le filin,

chauffés par le tripotage de la toile. Comme on dit les mains se faisaient. Imbues de leurs travaux, elles en gardaient l'empreinte avantageuse, les doigts un peu écartés, comme gênés par le muscle.

Voilà des choses dont s'émeut facilement le teneur de plume ou de pinceau. Je ne professe aucune vénération doctrinaire pour la main de l'ouvrier, il en est d'admirables et de moches, mais quand les miennes font semblant je leur trouve de la noblesse. Ce brutal retour de la main à sa condition manuelle est une des plus belles vanités de la plaisance. A ce moment-là, nous en étions venus à considérer notre plaisance comme un labeur. On nous a trop souvent proposé en modèle ces gens qui prennent leur métier en plaisance et nous voilà qui prenons la plaisance en métier, ça devait arriver. L'idée que nos femmes pussent imaginer que nous étions partis, vieux gamins, faire joujou dans l'eau ne nous venait pas à l'esprit. La fatigue nous donnait trop bonne conscience, nous méritions à pleins bras, nous accomplissions un devoir, le devoir du vieil homme qui s'arrache aux douceurs de la caverne et s'en va courir au loin périls et prétentaines pour le bien de sa petite famille et l'honneur du clan. Nous croyions alors à la communion des fatigues, à la valeur absolue des ampoules et des sueurs. A propos de mains dolentes, c'est peut-être ce soir-là, j'y pense, que nous cuvions une si longue séance d'avirons. Je ne me souviens plus très bien quelle tentative fut illustrée par cet ultime effort, mais je nous vois surpris par un calme subit, longeant d'assez près la côte à la nuit tombante, à deux ou trois milles de Cherbourg dont les feux domestiques et portuaires nous fascinaient. Malgré la fin prochaine de l'étable, nous avons décidé de nous mettre aux bouts de bois et d'arracher la décision à la force des poignets. La ville semblait si proche que nous sentions sur nous le reflet de ses lumières en nous étonnant du silence. A pareille distance et à cette heure-là, cinquante mille habitants cela doit faire une rumeur, tout de même ; passe encore que nous ne distinguions pas les bruits de vaisselle ni le timbre des vélos, mais rien, pas un ferraillement. Le port, l'arsenal, les paquebots, les docks, les dragues, le barnum de la civilisation industrielle et le saint-frusquin des portes de l'Occident, tout cela restait muet. D'où l'idée que nous approchions d'une ville, non pas morte puisqu'elle brillait encore, mais vidée à l'instant de sa population. Les gens n'avaient même pas pris le temps de souffler les lumières. Nous aurions voulu échanger nos points de vue sur le malaise des illuminations silencieuses, mais le matelot nageait à l'avant, le capitaine dans le coquepit, il fallait forcer la voix pour se faire entendre et l'effort des avirons nous coupa le souffle à la première hypothèse. Mieux valait nous en tenir à l'explication traditionnelle : en mer, le jour éloigne les objets et la nuit les rapproche. Comme dit le matelot, on ne peut donc se fier ni au jour ni à la nuit et la côte n'est jamais à sa place. Celle que nous rangions, obscure, ne nous proposait aucun alignement pour contrôler notre avance, mais à force de ramer les yeux fixés sur les lumières de Cherbourg, l'idée se confirmait que le *Matam* gagnait. En particulier, le feu fixe vert de la jetée Ouest nous encourageait beaucoup. J'ai observé, en d'autres circonstances, que les feux verts, plus que les autres, exercent une séduction sur le navigateur. Outre les charmes innocents d'une couleur universellement réputée pour sa bienveillance, le feu vert a une singulière aptitude à truquer les distances ; on le croit à deux milles et on le voit soudain à bout portant, sa haute colonne noire, le détail de sa lanterne, sa lugubre verdure épanchée sur les voiles et les noirs enrochements ourlés de phosphore. A la longue, tout de même, nous dûmes ce soir-là convenir que le *Matam* n'avançait plus guère et en réalité nous culions à force de rames. Les paumes échauffées se décollèrent des avirons que nous rangeâmes sur le passavant. Nous avions nagé assez longtemps pour nous sentir des mains d'étrangleurs durcies en galère et invoquer respectueusement la mémoire de l'illustre Blackburn qui rama si longtemps à bord d'un doris égaré dans les mers glaciales qu'il fallut couper ses deux mains soudées aux manches par le gel.

Ainsi, nous mangions gravement nos tripes si bien gagnées et nous discussions des opérations du lendemain comme un équipage consciencieux aux gages d'un armateur hautement désintéressé.

Il résulta de nos calculs que nous n'avions guère plus de trois heures à jouer de la panne et Collot accepta d'aller s'étendre un moment. Il fit sa souille en geignant dans sa litière spongieuse, mais je sais à quoi m'en tenir sur les geignements de matelot, c'est un tic, un agrément du geste, une manière de s'exhorter, il peut même lui arriver, en fin de voyage, de geindre en bourrant sa pipe. Tandis qu'il cherchait quelque chose de sec pour y poser sa tête, je fis une allusion à Santander, un peu oublié ces jours-ci, mais la fragile image fut aussitôt écrasée par celle de Cherbourg.

- Oh! Santander... murmura Collot comme si l'amulette était largement dépassée, mais Cherbourg, ça, c'est une autre histoire. Puis d'une voix déjà blanche : « Quand on y sera, capitaine... »

Muet devant l'ineffable, il remonta sa couverture jusqu'aux yeux et s'endormit sur-le-champ.

La nuit est humide et claire. Saturée d'eau, la grand-voile monte péniblement, Collot ahanne, les poulies pleurent, les cordages raides comme triques rechignent à la manoeuvre, les orteils se rétractent, la rosée glace le pont; c'est par la plante des pieds que l'homme fort éprouve ses froides résolutions. Le vent, toujours de l'ouest, a faibli un peu et nous prenons au pifomètre un cap, sur La Hague, tribord amure. La mer est peu agitée, le ciel déjà matinal, très pur au zénith, brumeux sur l'horizon, baromètre en hausse. Craignant que la brise ne mollisse encore, nous laissons porter jusqu'à venir au grand large et, délaissant La Hague, faisons cap directement sur Cherbourg, compte tenu du courant portant. Un gros cargo nous suit, pas très loin, semble-t-il, et pourtant flou. Nous espérons que la brume d'horizon allait fondre avec l'aurore, mais elle monte avec le soleil et la brise commence à tomber. A peine avons-nous distingué la côte entre les effets d'une vapeur en mouvement qu'elle s'efface et disparaît. Enfin, le brouillard s'épaissit à vue d'œil pour nous planter là, sans brise, figés dans un cercle de visibilité qui peut faire environ une demi-mille de diamètre à l'aplomb d'un ultime fragment d'azur, très embué déjà. Il y a un moment qu'à l'ouest une sirène de brume est entrée en action : toutes les trente secondes un son de trois secondes, c'est La Hague. Derrière nous, l'invisible cargo mugit et un autre à bâbord comme un veau perdu.

Les pans de brume qui voltigeaient encore librement ne font plus qu'un tissu épais ; tout l'espace est pris, comme on dirait d'une gelée ou d'un flan. Tout près de nous se distingue encore un espace liquide, une flaque d'eau malade alanguie dans ses vapeurs, à peine de quoi soutenir la coque et retenir le *Matam* dans sa réalité solide. Mais on ne voit déjà plus l'extrémité du bout dehors. La défense de Cherbourg a mené rondement son affaire.

La sirène de La Hague a l'air de s'éloigner. Nous glissons doucement vers l'est. Il nous vient de là-bas, par intervalle, un gros beuglement de mélécasse. Les lourdes vibrations se frayent un chemin poussif dans l'atmosphère caillée. - C'est la voix de Cherbourg.

Le dragon diaphone qui veille sur la cité jette son cri toutes les minutes. D'autres voix barytonantes, miaulantes ou enrôuées appellent autour de nous. Le matin, sur la mer, on ne voyait qu'un seul cargo et voilà qu'à présent c'est le rendez-vous à la brume. Une meute clairsemée rôde à tâtons et le *Matam*, tapi dans son fourré, écarquille ses yeux et dresse l'oreille. Nous flottons maintenant sur une eau lourde et crémeuse, parfois soulevée de boursoufflures ou travaillée par des fossettes en vrille comme si le dos d'un monstre affleurant eût replongé brusquement. Après quoi survient, comme d'une source profonde, un remous plus clair ou plus foncé, une poussée d'eau étrangère qui s'étale en nappe comme une coulée de lave tiédie, encore troublée de soubresauts et de bulles avortées.

- Ce doit être la renverse. Quelle heure est-il?

Oui, c'était bien l'heure, à peu près, où les flots pendulaires, dans leur soumission imbécile à la lune, s'occupaient à retourner leurs milliards de tonnes fluides. Collot était rentré dans la cabine et sommeillait sur son coffre tandis que j'auscultais la brume où se confondaient les eaux, les nuées et les sirènes. Incertitude sur la provenance des appels. Les dinosaures ventriloques se consultaient dans la purée de pois glacière. Tantôt les voix semblaient venir du même endroit et tantôt chacune d'elles grondait comme une rumeur périphérique. Le gros diaphone sédentaire de Cherbourg lui-même changeait de place comme un gueuloir de naufrageur. Tout cela, je l'entendais les yeux fermés, tête clochante, assis de biais dans le coin de banquette comme le voyageur de troisième englué dans le petit matin ferroviaire. Tout rêvait, sauf l'oreille. Attentive au rapprochement des voix, elle surveillait, en particulier, une vieille sirène éraillée, assez lointaine encore mais un peu plus proche que les autres et qui, sauf erreur, s'obstinait à bâbord comme d'un navire immobile. Il ne faut pas s'y fier, la brume est partout, dans l'œil et dans l'oreille, c'est un milieu très louche, il joue et déjoue, bourre et débourre, improvise des couloirs acoustiques, avale des bruits, les transpose, les étouffe, les tamise, les carambole et les déguise. Un coup de bourdon s'écrase dans ma tête et me dresse debout. La vieille sirène que je croyais encore loin est là, sur nous, autour de nous, comme si le *Matam* se dandinait dans un tuyau d'orgue en pleine action. La brume en demeure pantelante, fiévreuse, et tout de suite j'entends le bruit du bateau, le gros murmure des machines, la bête aveugle halète, grommelle et renifle, et j'ai beau pointer les oreilles, pas moyen de savoir où elle est, où elle va. Je réveille le matelot d'un coup de gueule dans le rouf. Si le *Matam* est coupé en deux, je préfère que nous soyons sur le même morceau.

- Quoi? Qu'est-ce qu'y a ?

- Debout matelot! Vous n'avez pas entendu? Passez-moi la corne.

- Hein? Corne de quoi?

Collot n'a jamais été aussi long à se dépêtrer du sommeil. Il paraît à l'orée du rouf, complètement paumé, reçoit en pleine figure le fracas de la bombe sonore et du coup se réveille, me passe la corne et enjambe le coquepit.

- Je vais larguer un aviron, pour nous déhaler, des fois que...

Notre corne de brume en vérité est bien une corne, une corne de génisse qui passerait pour trompette de chasseur, si elle ne faisait une musique de garde-voie. En général, au moment de servir, elle est bouchée, non par la poussière mais par oxydation de l'anche ou, tout simplement, par l'enflure d'un polype silencieux. Pour chasser le bouchon, il faut souffler à très haute pression, jusqu'au désespoir et à la congestion, mais alors le son part comme une flèche, aigu, suraigu, ultrasaillant et déchirant, de quoi émouvoir tous les serre-freins de la Petite-Vitesse ; mais là, dans cette nébulosité cosmique où rôde un astre dur et bourdonnant, j'ai bonne mine à faire marcher mon turlututu plus dérisoire qu'une baudruche qui se dégonfle en biniou pour détourner le cours des planètes. Le temps que je reprenne mon souffle, nous entendons la pulsation des machines, l'énorme ralenti des turbines, et ma trompette s'égosille encore.

- Là! dit le matelot, là!

On dirait une coagulation de brume qui se déplace dans la brume, très lentement. Une chose foncée, informe, qui devient un peu plus noire. Sans queue ni tête, le vieux mammouth aveugle se glisse à pas feutrés dans les vapeurs du marécage, on entend à la fois le gargouillement sourd des entrailles et le long murmure des roseaux froissés. Il s'éloigne et se renforce dans la brume, pousse encore un barrissement dont nous sentons passer le souffle, et le *Matam* ignoré se balance dans le sillage du monstre.

Là-dessus, nous fîmes un vin chaud bien tassé au cours duquel Collot me demanda si, par hasard, je n'avais pas oublié cet homme, sur la jetée de Honfleur, qui nous avait regardé partir, et les signes d'adieu que nous lui avions adressés en vain.

- Oui, je me souviens, et alors?

- Rien. Maintenant que j'y repense, je trouve ça vraiment bizarre qu'il n'ait pas fait un geste.

Je ne voulus pas encourager le matelot sur la voie du bizarre, où il n'avait que trop d'inclination. Évoquée dans un air aussi trouble, l'image du dernier homme, impassible témoin, spectateur inhumain, pouvait prendre une dimension abusive. Rien de bon à en tirer. Soufflant sur mon vin chaud, je déclarais qu'il n'y avait pas lieu d'épiloguer sur le souvenir de ce parfait abruti. Collot en fut bientôt distrait par l'approche d'une sirène et c'est lui, cette fois, qui emboucha la trompette. L'exercice lui rendit enfin ses couleurs naturelles. Envahi de poils gris, son visage ne rougeoyait qu'à peine dans le brouillard, mais son nez triomphait de nouveau, unique objet vraiment solide et pimpant, feu de joie tenace intolérable aux fantômes. Pas moyen de s'y tromper ; la silhouette n'était pas hiératique, ni fabuleuse, ni archangélique, ni celle d'un trompetteur de mystère sacré ou d'un pâle triton souffleur de message panique, mais d'un drille obstiné à ranimer la fête au son du mirliton. Plus d'une fois dans la journée, nous dûmes reboucher la corne et nous en avons la bouche endolorie, le soir, quand nous entendîmes beugler La Hague où nous avait ramenés la dérive. Sa voix était lointaine et grondeuse, elle nous suivit des heures durant comme celle d'un molosse qui continue d'aboyer bêtement après le passage des va-nu-pieds. J'avais la tête farcie de ces machines à braire, piauler, gémir et meugler, toutes ces voix relayées de cap en cap semblaient annoncer partout que la France refoulait au large les émissaires d'une plaisance inadmissible; ou alors un vaste péril s'était levé sur le continent et la côte entière sonnait l'alarme pour en écarter les enfants vadrouilleurs. Le matelot déclara qu'à mon tour je voulais embrouiller le roman, alors que l'atmosphère allait se débrouiller d'un instant à l'autre. Il me désignait une éclaircie encore imaginaire et, de sa main tendue, semblait éprouver la résistance de l'air et palper ses faiblesses. La brume n'était pas encore en déplacement, mais elle commençait à s'émouvoir, à manifester des intentions et l'espoir d'un vent s'amorçait dans l'espace.

- On va retrouver notre coin, dit Collot, et cette fois nous y dormirons un bon coup, deux marées s'il le faut, qu'on soit un peu frais pour remettre ça. Parce que, ajouta-t-il en écornant un biscuit, parce que Cherbourg est une ville dure... faut dire ce qui est... granit... remparts... môle... redoute... Napoléon... arsenal... c'est pas un rêve.

Ayant mis en route une forte cuisine de haricots avec le dernier saucisson, je montai sur le rouf pour dégager les pennons entortillés et inertes. Pas de brise encore, mais la brume se replie à vue d'oeil et la mer s'élargit. Avisant un cerceau qui menace de lâcher, je vais demander à Collot de me passer un

bout de ligne. Penché sur l'ouverture du capot, je le vois en posture savante, la nuque sévère, le dos studieux. Il a mis ses lunettes et tire des plans sur la carte et l'almanach.

- Notre planque, dit-il, est au nord, il faudra faire du nord-est. Le courant commence à faiblir, un noeud cinq, nous aurons l'étale à deux heures vingt et une, ce qui fait trois heures vingt et une.

Ces paroles rigoureuses laissant croire que nous avons la situation bien en main, j'en profite pour mettre fin à mon histoire. C'est une décision arbitraire du capitaine. Il sait bien que le rivage est la fin de la mer et qu'il serait plus convenable de finir à bon port, mais cela peut traîner en longueur et il ne voudrait pas vous conduire aux limites de la plaisance.

I. But géographique du voyage. Les Zalibis zipangules. Avertissement au lecteur. La leçon du paletot. Ketch et quèche. Yacht et yac. Salut à la plaisance. Aspect et nom du bateau. Idem pour le matelot.

II. Un petit temps à grogs. Le rouf moisi et le vin piqué. Les pronostiqueurs indigènes. Une paire d'andouillettes et une paire d'avirons. L'école de la dernière minute. Technique du dégonflage. Le sophiste et les harengs.

III. Un calendrier douteux. L'oignon et le réveille-matin. Tenir journal. Un document a disparu. Réflexions en tête du mât. Légèreté du capitaine. Le palan d'Archimède. Choix de captures. Caliorne ou bredindin. Collot et les cordages.

IV. Les cloches de Honfleur et les angélus du matelot. Arrivée de la brouette. Quarante-neuf bouteilles. Us et abus du yaka. Ses origines. Le subrécargue et ses listes. Voir en appendice. Nos cirques, nos muscadets et nos couteaux.

V. Brise de terre et brise de mer. Les moteurs auxiliaires. Exorcisme. Les avirons supplétifs. Un adieu raté. Panne en baie. L'avenir des méduses. Le brouillard sent l'oignon.

VI. Arrondir les caps. La corne d'Aphrodite. La ficelle et le filin. La corde et le cordage. Palmarès du noeud. Son apprentissage. Sa mystique. Ses perversions. Débat sur le chanvre et le nylon. Les hallalis en Cadillac. L'odeur des âges. Thèmes pour la plaisance loquace.

VII. Humeur de la Manche. Les Scilly et les Sorlingues. Prendre un ris. Mise au point sur le vent arrière. A chacun son petit nord. Veiller sur son prochain. S'endormir dessus. Politesses de la relève. Empannages. La pipe témoin. Ça va.

VIII. Le nez du matelot. Équivoques de la prudence. De la nature de Fixe. Amener la grand-voile. L'ancre flottante et volante. Le Matam en laisse. Perspectives de l'homme à la mer. Hommage au capitaine Voss.

IX. Arrimage. Plusieurs façons d'échouer. Un camembert anticonformiste. Préparatifs du ponche. La mémoire du rhum. Premiers effets d'une berceuse à la cape. Le temps et ses laps. L'histoire du thé. Ornithologie. Coup de pompe. L'heure qu'il est.

X. Reprise du débat sur l'heure. Le sac de couchage. Dispositions funéraires. Métamorphose. Suite du débat sur l'heure. Préjugés sur la vie d'artiste. Extrait d'une apologie du matelot. L'eau et ses voies. La mer et ses voix. Le capitaine et ses lampes.

XI. Le Matam encaisse. Allusion au capitaine albinos. Les harpes éoliennes. Rencontre du chalutier. Mesquineries du capitaine. Les dessous de la tempête. Règlement sur l'appétit et la soif. Ciels et cieux. Le mystère de l'aussière. Enquête sur la fin des filins.

XII. Le beau-pré de cognac. Querelle des dictons. Santander ajourné. Hommage à la science. Sirius et le pifomètre. Un crayon d'artiste. La règle posthume. Chinoiseries sur les pointes sèches. Les jumelles rivales.

XIII. Baromètre, lunettes et loupe. Séance d'étude. Les courants alternatifs. Un axiome sympathique. Pour une hygiène de bon aloi. Préjugés sur la rosette. Pois au lard et scrupules d'auteur. Propos d'office. Le chaud et le froid. L'homme de veille et ses illusions comptables. Choix d'un quart de plaisance.

XIV. Les prestiges du Raz. Salut aux couleurs. Le problème des emblèmes. Les douze travaux d'Hédouin. Le monde à plat ou en tubes. La navigation apostolique. Hypothèses sur les bulles. La vérité dans le chapeau. L'océan jardine. Le tapecul anoblit. Projet de nomination. Le calme et ses jeux. La nuit du Sirdar. La question du troisième passager.

XV. Croiser en tous sens. Cherbourg se défend. Invention d'un coin de mer. Un escargot dans la boussole. Le Matam en quadrigé. Retour au coin de mer. Les tâcherons de la plaisance. Feu fixe vert. La brume. Le matelot tire des plans. Le capitaine coupe court.